

J.A. PACHÈS

Collection : Les ailes du Temps

\*\*

# Frontenac et moi



La Plume d'Or

## **Table des matières**

<b>CHAPITRE 1</b>	<b>9</b>
<b>CHAPITRE 2</b>	<b>16</b>
<b>CHAPITRE 3</b>	<b>27</b>
<b>CHAPITRE 4</b>	<b>42</b>
<b>CHAPITRE 5</b>	<b>65</b>
<b>CHAPITRE 6</b>	<b>70</b>
<b>CHAPITRE 7</b>	<b>81</b>
<b>CHAPITRE 8</b>	<b>87</b>
<b>CHAPITRE 9</b>	<b>94</b>
<b>CHAPITRE 10</b>	<b>100</b>
<b>CHAPITRE 11</b>	<b>113</b>
<b>CHAPITRE 12</b>	<b>120</b>
<b>CHAPITRE 13</b>	<b>127</b>
<b>CHAPITRE 14</b>	<b>132</b>
<b>CHAPITRE 15</b>	<b>136</b>
<b>CHAPITRE 16</b>	<b>151</b>
<b>CHAPITRE 17</b>	<b>157</b>
<b>CHAPITRE 18</b>	<b>167</b>
<b>CHAPITRE 19</b>	<b>171</b>
<b>CHAPITRE 20</b>	<b>181</b>
<b>CHAPITRE 21</b>	<b>187</b>
<b>CHAPITRE 22</b>	<b>192</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>200</b>





J.A. PACHÈS

# Frontenac et moi

Collection : Les ailes du Temps

\*\*



## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Les ailes du temps / Jacky Pachès.

Noms : Pachès, Jacky, 1948- auteur. | Pachès, Jacky, 1948- Frontenac et moi.

Collections : Collection Plume d'or.

Description : L'ouvrage complet comprendra 8 v. | Sommaire incomplet : t. 2. Frontenac et moi.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20089400984 | Canadiana (livre numérique) 20220027943 | ISBN 9782925178743 (vol. 2) | ISBN 9782980947537 | ISBN 9782925178750 (PDF : vol. 2)

| ISBN 9782925178767 (EPUB : vol. 2)

Classification : LCC PS8631.A23 A75 2008 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : J.A. Pachès

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© J.A. Pachès, 2023

Dépôt légal – 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, Mars 2023





# CHAPITRE 1

## 1674 - Préparatifs de départ

Ce sont trois cavaliers visiblement satisfaits de quitter les lieux confinés de la forteresse carcérale de la Bastille qui franchirent par le pont-levis le solide portail placé sous bonne garde.

En ce début du mois de janvier 1674, je quittais enfin cet endroit lugubre. Le temps était gris et pluvieux, mais je le trouvais radieux et m'extasiais sur tout ce qui m'entourait. Après avoir passé deux mois en prison, bien que jamais prisonnier ne fut mieux traité que moi, je goûtai avec joie l'air de liberté qui gonflait mes poumons d'un bonheur contagieux.

— Tu as l'air plus heureux qu'un cardinal qui vient de recevoir sa tiare de pape ! s'écria mon père d'un ton enjoué.

— Oui, renchérit mon beau-frère Gabriel, on dirait que tu vois Paris pour la première fois. Tu as l'air d'un Sauvage sorti du bois ! railla le Grand Puma.

— Aurions-nous cheminé dans la plus petite des bourgades que je n'en pas serais pas moins ravis ! Je n'ai jamais été privé de mes mouvements aussi longtemps. Ce n'est pas toi, homme de grands espaces, épris de liberté, qui peux me reprocher mon émerveillement. Je suis comme un oiseau à nouveau libre... Essayez de me rattraper, si vous le pouvez, défiai-je mes deux compères en poussant mon cri strident d'aigle en chasse.

Alors qu'ils semblaient tout surpris, je lançai ma monture au galop à bride abattue le long des berges de la Seine, en direction de la cathédrale Notre-Dame de Paris qui trônait fièrement sur son île citadine.

La griserie de cet air de liberté qui baignait mon visage m'apporta un semblant d'apaisement. Arrivé sur l'île de la Cité, je levai les yeux pour contempler une dernière fois la sinistre prison élevée et aux tours cylindriques. Parmi les fenêtres du dernier étage, je tentais de repérer celles de ma cage dorée, quand je vis une mince silhouette me faire des signes... C'était Noémi ! Elle avait dû regagner notre havre d'amour après mon départ, sans doute pour s'imprégner une dernière fois de nos odeurs emmêlées sur les draps froissés. J'eus un pincement

au cœur en retirant mon chapeau tricorne orné d'une plume blanche pour effectuer un large salut.

— Tu rends hommage à ta geôle ? s'étonna mon père après m'avoir rejoint.

— Non, à mon geôlier, répliquai-je, au cas où il nous verrait.

Puis, changeant de sujet, je demandai à mon père, tout en désignant l'imposante cathédrale :

— Tu permets que j'aille me recueillir dans ce lieu sacré ; depuis le temps que je le contemple de ma cellule dorée...

— Bien sûr. Va, mon fils. Nous t'attendrons en admirant la structure de ce beau monument architectural de l'extérieur. Tu sais que je ne crois plus à toutes ces démonstrations de luxe ni à ces nombreuses représentations de divinités ; je préfère prier dans la nature, comme le font les protestants opprimés, annonça mon père.

Respectant son choix tout en redoutant les futures conséquences de son nouveau cheminement spirituel, je gravis tout de même les marches en pierre usées par les millions de fidèles, pour entrer dans le sanctuaire gothique par le grand portail en bois bardé de ferrures ornementales.

Une atmosphère de recueillement et de paix me saisit dans la vaste nef illuminée par la lumière colorée générée par les nombreux vitraux en forme d'ogive. La monumentale rosace centrale, à elle seule, inondait la travée de ses rayons obliques multicolores qui peignaient les visages des rares fidèles venus se recueillir. Lorsque j'y parvins, je glissai mon obole dans le tronc et allumai un cierge. Pendant que je me plongeais dans mes pieuses réflexions, un homme, chapeau bas et tout de noir vêtu, s'agenouilla à mes côtés...

Je lui jetai un coup d'œil réprobateur, trouvant inconvenant qu'un étranger s'installe si proche alors qu'il y avait de la place à la ronde. Comme s'il était en transe, il psalmodiait ses invocations. Je reprenais les miennes lorsque j'eus la surprise de l'entendre s'adresser à moi en ces termes :

— Ne me regardez pas. Continuez de prier. Quelqu'un qui vous veut du bien m'envoie, murmura-t-il à mon grand étonnement. À votre retour au Canada, vous devrez faire alliance avec le sieur Cavalier de La Salle et l'aider, dans la mesure de vos moyens, à accomplir ses missions diplomatiques et exploratoires ; vous serez à même de constater qu'il n'est plus le même homme. Il est devenu aussi affable

qu'il était arrogant lors de votre première rencontre, qui ne fut pas des plus heureuses. Pour votre peine, vous trouverez sous mon banc une bourse bien remplie ; elle est à vous ! Nous vous remboursons l'argent qui vous a été injustement soutiré pour l'obtention de votre libération. À chaque mission, vous recevrez d'autres sommes qui vous seront remises de façon tout aussi discrète. Dernier conseil : nous savons que vous allez traverser la France pour vous rendre en Languedoc. Prenez garde, car tout comme en Canada, vous n'avez pas que des amis en ce pays...

Sans me laisser le temps de répondre, le mystérieux individu se leva dans un bruissement de cape et sortit à grandes foulées.

Effectivement, une lourde escarcelle en cuir reposait sous le siège. Je m'en saisis subrepticement et priai la Vierge Marie d'étendre sa protection à toute ma famille, avant de sortir à mon tour.

Mes deux parents m'attendaient patiemment en fumant la pipe, assis sur les marches séculaires.

— Maintenant que tes dévotions sont accomplies, que dirais-tu si nous allions faire un tour chez l'armurier du roi pour vous armer décentement, Gabriel et toi ? proposa mon paternel.

J'approuvai sans réserve. Cela tombait bien, vu l'avertissement qui venait de m'être servi.

Nous passâmes par le toujours vaste et animé Pont-Neuf, lequel faisait un trait d'union achalandé entre les deux rives de la grande cité, sous l'œil bienveillant d'Henri IV sur sa statue équestre en bronze.

La Seine, chargée de bateaux et de chalands de toutes sortes, grouillait d'activité. Le Louvre, qui n'en finissant pas de se refaire une beauté, dressait ses colonnes néo-classiques en bordure du fleuve, lequel reflétait l'allure altière qu'il méritait.

Les frères Penel, les armuriers officiels du roi, tenaient boutique tout près, au cœur de la capitale. Leur établissement était collé sur le Louvre, clientèle royale oblige.

Une intense agitation ouvrière régnait dans l'atelier. De bons senteurs de bois exotiques et précieux embaumaient la vaste salle où un long établi trônait en son centre. Tout autour, des ouvriers et maîtres artisans s'affairaient sur des armes en cours de montage ou de finition. Nous voyant en si bel équipage, l'un des patrons vint à nous, le sourire aux lèvres et l'air avenant...

— Bonjour, gentilshommes ! nous aborda-t-il chaleureusement. Mon nom est Louis Penel ; puis-je offrir à ces messieurs un rafraîchissement ou une liqueur avant de leur faire visiter les lieux ?

Nous déclinâmes poliment son invitation pour rentrer dans le vif du sujet.

— Connaissant la valeur de votre travail, nous aimerions voir vos tout derniers fusils à silex, répliqua mon père.

Le sieur Penel nous conduisit dans son bureau dont les murs étaient recouverts de dizaines d'armes à feu, alignées comme à la parade.

— Voici mon dernier-né, annonça fièrement le maître armurier en tendant un magnifique fusil à chacun de nous pour nous permettre de mieux le contempler.

— C'est un fusil à platine de calibre 17, d'une longueur totale de 54 pouces<sup>1</sup> et d'un poids d'à peine 5 livres<sup>2</sup>. Vous constaterez que le canon octogonal englobe la chambre d'explosion, dite tonnerre, sur 7 pouces, pour s'arrondir graduellement ; remarquez le travail de la contre-platine en cuivre ornée de motifs floraux. C'est une arme de qualité d'une grande précision dont la portée est de 150 toises!<sup>3</sup>

— Belle arme, en effet, approuva papa. Avez-vous son pendant en pistolet ?

— Mais certainement !

Le maître ouvrier ouvrit un étui en bois verni, puis découvrit, couchée, tête-bêche, sur un écrin en velours rouge, une rutilante paire d'armes de poing d'une facture irréprochable. On s'informa du prix de ces œuvres d'art : 22 livres par fusil et 15 pour chaque pistolet. Après une brève consultation, nous décidâmes d'en acquérir chacun un ensemble, soit une paire de pistolets, plus un fusil du tout dernier cri ! Au moment où père écarta son manteau pour décrocher sa bourse, le fabricant d'armes écarquilla de grands yeux et s'exclama :

— Mais, que vois-je ? Vous portez l'épée que mon père a forgée pour le roi Louis XIII le Juste !

Une fois de plus, mon paternel dut raconter dans quelles circonstances il avait reçu cette épée lors de la fameuse et malheureuse bataille de Privas.

---

<sup>1</sup> 137,5 cm (un pouce = 2,54 cm)

<sup>2</sup> 2,45 kg (la livre française = 489,5 GR)

<sup>3</sup> Près de 300 m (une toise = 1,95 m)

—Vous me faites un grand plaisir, chevalier de Val-Heureux, de perpétuer la tradition ; je porte justement le prénom de Louis en l'honneur de ce bon roi. Permettez-moi de vous offrir vos pistolets en sa mémoire ; mon père en serait très honoré s'il était ici.

Papa ne put que s'incliner devant tant d'obligeance. Prenant un air de circonstance, le maître armurier murmura :

—Venez, j'aurais autre chose à vous montrer ; je sais que je peux vous faire confiance...

Il fit glisser tout un pan de mur qui cachait une porte donnant sur une pièce secrète.

—Mes frères et moi travaillons en grand silence sur un prototype d'arme révolutionnaire. Quels sont les défauts d'une arme à feu conventionnelle, dites-moi ? nous questionna-t-il.

Gabriel, visiblement aussi impressionné par cette panoplie guerrière qu'un enfant chez un marchand de bonbons, prit la parole.

—Elles sont sensibles à l'humidité et quand il pleut, elles deviennent presque inutilisables.

—C'est exact ! Et de plus, passé cinquante toises, leur précision devient aléatoire quand la balle prend une trajectoire fantaisiste, puisqu'il s'agit d'une bille de plomb qui tournoie sur elle-même, flotte au gré des branches et des courants d'air qu'elle croise. Voici le modèle que nous avons créé dans le plus grand secret, mes frères et moi. Nous le proposerons au grand Roi-Soleil quand nous serons sûrs à cent pour cent de son efficacité. Comme vous pouvez le constater, il n'y a pas de percuteur de silex ni de bassinet, et pas plus de batteries ; juste un chien en métal en forme de marteau pointu. L'astuce, la voici : une capsule fulminante que l'on introduit dans cet orifice et c'est tout ! Cette arme se charge normalement avec du gros grain de poudre, donc, moins sensible à l'humidité. Le petit trou sur le côté du tonnerre se nomme *lumière*... Vous y introduisez le bouchon surmonté d'une capsule fulminante étanche, vous armez le chien, visez et tirez ! C'est aussi simple que ça.

—Et pour la précision, qu'elle innovation y avez-vous apporté ? m'informai-je.

Prestement, l'habile artisan démontra le canon et me le tendit en me recommandant de scruter l'intérieur. Au lieu d'une âme parfaitement lisse, comme ont tous les fusils, celui-ci possédait une particularité étonnante : un filetage de forme hélicoïdale serpentait du tonnerre

à la bouche, dans une boucle sans fin. Je tendis le tube en acier à mes compagnons pour qu'ils constatent à leur tour cette innovation.

— La balle en plomb est légèrement plus grosse que le diamètre de l'âme vrillée, précisa maître Penel. Aussi faut-il la forcer avec la baguette en fer pour la bourrer sur la charge ; plus besoin de l'entourer d'un fin morceau de tissus. Quand elle est expulsée par l'explosion, elle s'étire quelque peu et suit la rotation du rainurage intérieur, ce qui lui permet d'acquérir un mouvement giratoire à grande vitesse et de maintenir sa trajectoire, un peu à la façon d'un javelot lancé par un athlète antique, mais sur une plus grande distance qu'un fusil classique : 300 toises !<sup>4</sup>

— C'est extraordinaire ! s'exclama papa, et ça fonctionne ?

— Oui, mais de toutes les armées du monde, qui fonctionnent encore avec l'ancien système, celle qui possédera le nouveau aura un avantage déloyal sur ses rivaux. Tous les vieux fusils deviendront obsoletés. Vous imaginez les coûts de remplacements... Faramineux ! Mais, comme je disais, pour ne point décevoir Sa Majesté, nous préférons attendre que des essais de longue haleine soient concluants.

— Accepteriez-vous que j'en fasse usage dans le Nouveau-Monde ? proposai-je. Là-bas, les conditions climatiques et géographiques sont encore plus éprouvantes qu'en Europe. Si cette arme passe l'épreuve avec succès, nul doute qu'elle pourra survivre partout, même en Russie !

— Vous êtes bien le digne fils du chevalier Vincent et à ce titre, vous honorerez notre maison si vous mettez cette carabine à l'essai – c'est ainsi que nous désignons cette arme nouvelle – mais prenez garde, nous vous l'offrons à titre expérimental. Il peut y avoir certains risques, et plutôt que de vous la faire prendre, détruisez-la !

Remarquant un sabre incongru parmi la collection d'armes à feu, Gabriel s'en approcha et s'exclama :

— Un sabre muni d'un pistolet ?

La poignée de l'arme blanche, dotée d'un pontet et d'une détente, était recouverte d'une coquille pour protéger la main ; elle se prolongeait en deux armes distinctes... D'un côté, on trouvait une large lame recourbée et relativement courte de sabre d'abordage et de l'autre, un pistolet de petit calibre était accolé.

---

<sup>4</sup> Il faudra attendre plus de cent ans avant de voir ce modèle breveté par l'Écossais Alexander Forsyth, un homme d'Église. Encore une fois, le sabre et le goupillon faisaient bon ménage.

— Oui, c'est une autre de nos inventions, se targua notre hôte, le sabre-pistolet d'abordage ; le voulez-vous ?

— Est-il à vendre ?

— Dans cette pièce, rien n'est à vendre ; tout est à essayer afin d'améliorer le produit fini. Voulez-vous le tester ?

— Avec plaisir, mais d'où je viens, on ne peut accepter de cadeau sans en donner un autre en retour...

Et Gabriel sortit de son sac une magnifique cape immaculée en peau de renard arctique, souvenir de l'entrepôt hollandais de l'île de Manhatte<sup>5</sup>. Aussitôt, l'armurier du roi se confondit en chaleureux remerciements. Il fit soigneusement emballer nos nouvelles armes dans de beaux étuis en cuir lustré et l'épreuve du mauvais temps, puis nous prîmes congé.

Trop tard pour nous mettre en route, nous couchâmes dans une auberge en vue de partir à la première heure le lendemain. Dans notre chambre, je mis mes compagnons au courant de ma mystérieuse rencontre. Je voulus remettre le pactole à mon père pour lui rembourser ma caution, mais il refusa en disant que cela me paierait de mes peines et de mes tourments.

Je garderai toutefois sous silence mon aventure amoureuse sans lendemain avec Noémi, la fille du géôlier ; du moins le croyais-je...

---

<sup>5</sup> Baptisée Nouvelle-Amsterdam par les Hollandais, prise et renommée New York par les Anglais en 1664, puis reprise par les Hollandais en 1673. Enfin, elle fut cédée définitivement à l'Angleterre par traité en 1674... Dire que cette région fut convoitée par plusieurs de nos dirigeants du Canada, qui y voyaient un chemin naturel et libre de glace à longueur d'année.

## CHAPITRE 2

### Les alés du voyage

Ayant déroulé une carte de France sur un bureau, père nous prit à témoins.

— La route la plus sûre, en cette saison, passe par la vallée du Rhône, même si cela nous rallonge quelque peu. La voie directe qui franchit les cols du Massif central est quasi impraticable en hiver. Des congères de dix pieds bloquent la route ; nous n'avons ni raquettes ni traîneaux en ce pays, contrairement au vôtre. Nos chevaux sont loués et donc, nous n'aurons pas trop à nous préoccuper de les ménager, puisque nous les changerons à chaque étape. La distance à parcourir est d'environ 180 lieues, ce qui fait qu'à une vitesse moyenne de 10 lieues par jour, nous devrions arriver à destination dans trois semaines... Nous pourrions aussi chevaucher jusqu'à Chalon-sur-Saône, et de là, acheter une barque pour rejoindre le Rhône à Lyon. De cette jolie ville, nous poursuivrons notre balade sur ce grand fleuve impétueux qui nous conduira à Pont-St-Esprit. Notre village n'est plus très loin, une dizaine de lieues. Cela devrait raccourcir d'au moins une semaine la durée du voyage. Je vous propose donc cet itinéraire. Connaissant votre coutume d'aller sur l'eau, je sais que les vagues et les remous ne vous font pas peur ; qu'en dites-vous ?

— Pour ma part, le plus tôt nous serons arrivés, le mieux ce sera ; j'ai tellement hâte de revoir mes grands-parents et tous mes amis. Et toi, Gabriel, aimes-tu mieux monter à cheval sur 80 ou 180 lieues ?

— J'abonde dans ton sens, Aigle Blanc, ton grand-père compte les jours qui lui reste, ne le faisons pas attendre plus longtemps.

À la pique du jour, trois cavaliers vêtus de longues capes flottantes sortirent de la grande ville par la porte d'Italie. J'eus la surprise de découvrir que les murailles qui cintraient la ville populeuse, au risque de l'étouffer, avaient fait place à un ravissant boulevard où les Parisiens déambulaient tout en saluant de leur tricorne emplumé les passants qu'ils croisaient. Selon la nouvelle politique de Louis XIV, l'ennemi devait être arrêté à nos frontières renforcées par Vauban, plutôt que de les laisser pénétrer en son sein. De toute façon, les fortifications étaient vétustes, surtout depuis le perfectionnement de

l'artillerie, et de peu d'utilité, sinon celle d'asphyxier la capitale. De sombre et étouffée, cette cité médiévale allait devenir la moderne Ville Lumière !

Un timide soleil hivernal faisait fondre la rosée blanche sur l'herbe des champs. Gabriel n'en revenait pas de la douceur de nos hivers.

— Attends d'arriver chez nous, lui lançai-je. Dans la douce vallée de mon enfance, l'hiver ressemble parfois à nos étés indiens !

— Tout comme au sud des Grands Lacs, dans la vallée du Mississippi, compara judicieusement Gabriel qui avait vu du pays.

Sans anicroche, nous arrivâmes à Chalon-sur-Saône en une semaine. Trouver un batelier prêt à se défaire d'une embarcation ne fut pas chose aisée. Moyennant un généreux pourboire, un marinier nous vendit l'une de ses solides chaloupes à bon prix.

Ayant fait ample provision de vivres, nous sommes restés sur l'eau tout au long de la descente de la Saône, pour ne faire que de brèves escales sur une rive déserte afin de dormir au cœur de la nuit noire et ainsi, éviter les embûches de la forte rivière.

Deux jours plus tard, le majestueux et impétueux Rhône fut rejoint peu avant l'ancienne capitale de la Gaule romaine : *Lugdunum* (ou Lyon aujourd'hui). Nous y fîmes un arrêt pour la nuit.

Le lendemain, emportés par un fort courant, nous défilions entre les belles demeures serrées sur ses rives. À tour de rôle, l'un d'entre nous tenait la barre. La vitesse des eaux était telle que nous n'avions pas à utiliser les rames. Parfois, nous heurtions en douceur un gros glaçon descendu des Alpes toutes proches qui pointaient ses cimes scintillantes de neige éternellement blanche. Plus loin, la vallée s'évasait en larges plaines et petits coteaux où des vignobles couraient en d'interminables rubans de petits troncs brunâtres et tourmentés, aux sarments dressés, en attendant patiemment la repousse printanière. Gabriel s'extasiait devant ce spectacle changeant au grès des vallons.

— Grand Puma, raillai-je, ferme ta bouche, tu as l'air d'un Sauvage qui voit la civilisation pour la première fois.

— Tu as raison, Aigle Blanc, je n'ai jamais rien vu de tel. Tes compatriotes sont des gens aussi laborieux qu'ingénieux. La France est petite, si on la compare à l'immensité des Amériques, mais grande grâce au courage et au savoir-faire de ses habitants.

Comme nous avons du temps devant nous, je me permis de donner un bref cours d'histoire à mon beau-frère. Souvenons-nous que bien qu'Amérindien par sa mère, de race Winnebago et adoptée par des Iroquois, Gabriel était moitié français du côté de son père, Jean Nicolett, un fameux découvreur qui, en croyant trouver la Chine, avait plutôt découvert, émerveillé, l'immensité des Grands Lacs !

Ce compagnon de Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France, devint ainsi un ambassadeur hors pair auprès des Nations qui vivaient sur les rives. Il se maria à la mode indienne avec une Indigène, mariage mixte béni par l'Église. Si sa sœur fut reconnue, Gabriel n'eut pas cette chance. Conçu avant l'officialisation de leur union, ses parents cachèrent son existence. C'est pourquoi il dut vivre comme un domestique dans la grande maison de son père non déclaré. Il apprit à lire et à écrire en écoutant, caché dans un placard, les précepteurs de sa sœur lorsqu'ils lui enseignaient ses leçons.

Une fois instruit, Gabriel retourna à la vie sauvage chez le peuple Tsonnontouans, près de Niagara. Après un dur apprentissage, il devint un guerrier redoutable, ce qui lui valut le titre de capitaine de guerre. Devenu guide à l'occasion de la première mission de La Salle, nos chemins se sont croisés pour ne plus se séparer.

Aussi, j'aimais parfaire sa culture, car je savais combien il était curieux de tout connaître sur ses origines et notre passé...

— Nos ancêtres les Gaulois vivaient, à peu de chose près, comme les Amérindiens, lui confiai-je, sauf qu'ils connaissaient la métallurgie du bronze et du fer, ainsi que l'art de la poterie, héritage probable des Étrusques qui habitaient l'autre côté des Alpes quand les Gaulois se sont établis en Gaule Cisalpine quatre siècles avant notre ère. En fait, ces envahisseurs se nommaient *Celtes* et provenaient du centre de l'Europe, voire du Moyen-Orient. Devant leur courage qui n'avait d'égal que leur détermination à prendre Rome en 390 av. J.C, les Romains les avaient surnommés Gallus, de Gallia, ce qui signifie *puissance* ; c'est tout dire ! La ville saccagée a dû en plus payer un lourd tribut d'or pour voir ses conquérants barbares se retirer : *Vae Victus* ! aurait crié le chef gaulois ; oui, malheur au vaincu. Cette leçon chèrement acquise, les Romains renforceront leur armée pour en faire un instrument de conquête qui allait étendre son pouvoir au pourtour de la Méditerranée, et même au-delà. Ces *Gaulois*, donc adoraient plusieurs dieux ; leurs sorciers, ou chamans, se nommaient *druïdes*.

À peine vêtus, nos puissants ancêtres se livraient à des guerres qui opposaient différentes tribus souvent apparentées, la plupart du temps pour de futiles motifs...

— Tout comme mes frères iroquois, fit remarquer Gabriel.

— Tout juste ! approuvai-je. Cependant, ils n’allaient pas, comme tes semblables, jusqu’à manger leurs ennemis dans des festins cannibalesques.<sup>6</sup>

Cette mise au point faite, je pus continuer d’expliquer le mode de vie de nos antiques précurseurs :

— Tout en privilégiant les sommets des collines, ils habitaient dans de confortables huttes groupées en villes et villages. De hautes murailles en bois et en roches soigneusement entremêlés, ce qui les rendait presque inexpugnables, entouraient leurs fameux oppidums... Nous croiserons probablement des vestiges sur notre longue route ; elles parsèment le pays. Même les Romains, avec leurs catapultes, avaient peine à détruire ces solides fortifications qui résistaient au feu tout comme aux coups de bélier de leurs puissantes machines de guerre. Malgré leur courage et leur nombre<sup>7</sup>, les Gaulois ont été conquis par les armées de César par manque de cohésion et de discipline, qualités premières des légions romaines. Il y a eu le drame épouvantable de l’oppidum d’Alésia, tenu par Vercingétorix et son peuple de Gaulois qui pour une fois, s’étaient réunis. Dans la bourgade encerclée, hommes, femmes et enfants se sont retrouvés piégés dans leur propre place forte. Les Romains avaient bâti une ceinture de défense si forte, qu’ils ont réussi à les livrer à leur miséricorde en seulement quelques mois. Contrairement aux hordes sauvages des Iroquois qui avaient massacré, dispersé ou absorbé les vaincus, au sens propre comme au sens figuré, les Romains ont assimilé les peuples qui tombaient sous leur coupe, ce qui devait leur permettre de répandre la civilisation romaine aux quatre coins de la Méditerranée, de gré ou de force. Heureusement, en Gaule cela s’est passé sans trop d’exactions. À tout prendre, le mode de vie à la romaine a eu du succès, car nous sommes vite devenus des Gallo-Romains civilisés !

6 Quoi que de récentes découvertes tendent à prouver le contraire, des marques d’anthropophagies ont été identifiées sur des ossements humains préhistoriques.

7 L’estimation des troupes gauloises serait de 400 000 guerriers ; en théorie, car chaque partie de la Gaule chevelue comptait ses propres régiments et ne formait jamais une grande armée unie, même sous Vercingétorix. L’armée romaine, quant à elle, regroupait 40 000 soldats et officiers, soit dix légions seulement. La discipline militaire et la science de la guerre comblaient cette apparente infériorité numérique. De plus, Jules César a réussi à diviser l’adversaire pour mieux les vaincre un à un.

Ils nous ont laissé une base de communication verbale latine, qui a donné naissance à une multitude de dialectes régionaux, tous plus ou moins apparentés, à commencer par la langue française et la langue d'oc, tout comme les idiomes italiens et espagnols, pour ne citer que ces langues.

Bâtisseurs émérites, ils ont construit de grandes citées et ont tissé une multitude de solides voies pavées qui sillonnaient leur empire, et tous ces chemins, comme dit le dicton, conduisaient bien à Rome, leur capitale toute-puissante.

De nombreux bâtiments publics encore debout sont là pour témoigner de leur savoir-faire, tout comme leurs indestructibles routes qui parcourent encore monts et vallées de l'Europe.

Pour finir, ils nous ont légué des lois et une religion, qui est passée de polythéiste à monothéiste chrétienne lorsque l'empereur Constantin 1<sup>er</sup> a érigé cette dernière en religion impériale et omnipotente... Nous verrons plus loin jusqu'où une telle puissance peut mener dans des mains ambitieuses et mal intentionnées. Par-dessus tout, devant la beauté de leurs œuvres architecturales ou artistiques, ils nous ont communiqué l'amour du travail bien fait !

Après un demi-millénaire de coexistence pacifique, cette belle harmonie a été détruite par ceux qu'ils appelaient des *Barbares* venus du nord et de l'est : les Francs, les Burgondes, les Goths, les Vandales, puis les Huns. Trouvant la Gaule-Romaine à leur goût, certains, dont les Germaniques francs, s'y sont établis et ont même changé le nom du pays pour mieux se l'approprier. Ils l'ont baptisé Francie ou Francia, qui est devenu France par la suite. À notre tour, nous essayons d'apporter dans ton pays, qui est devenu aussi le nôtre, un peu de cette civilisation, mais non sans mal. Il est vrai que nous ne l'avons pas envahi, comme les Romains, avec d'immenses armées pourvues de machines de guerre capables d'écraser toute forme de résistance. À la force brutale, nous avons préféré la persuasion et l'amour. À preuve, nous vous avons envoyé en avant-garde les plus pacifiques et inoffensifs des hommes, soit des religieux et leurs corollaires, des coureurs de bois qui se sont adaptés à vos coutumes en les aimant tout autant que vos femmes... Tu en es la preuve vivante ! Je ne pense pas que les Gaulois auraient accueilli pacifiquement des prêtres romains venus leur apporter la bonne parole ; ils les auraient peut-être fait griller sur le feu, eux aussi.

On a vu ce que mille soldats disciplinés et aguerris pouvaient accomplir en peu de temps. Souviens-toi du régiment Carignan-Salières qui a mis au pas tes indomptables et féroces frères Iroquois, de 1665 à 1667... Maintenant, imagine ce que des dizaines de milliers de soldats peuvent accomplir, en particulier s'ils ont un bon général; et Jules César en était l'archétype. Si je suis revenu en France avec toi, c'est pour expliquer de vive voix à nos dirigeants la véritable situation qui prévaut en Amérique du Nord. Mais le Roi-Soleil préfère se ruiner à guerroyer avec ses voisins pour des chicanes de succession ou de religion, plutôt que de faire des efforts soutenus pour accroître et assurer une présence française en Amérique».

—Aiglon! me gronda mon père, retiens tes transports; tu viens juste d'être libéré pour avoir outragé le roi par tes propos calomnieux. Veux-tu retourner au cachot?

—N'aie crainte, mon père, mes paroles séditieuses tombent dans des oreilles discrètes et amies, je ne désire pas m'attirer une fois de plus les foudres du roi.

À présent, la vallée se resserrait et nous voguions au gré du fleuve fougueux. Nous circulions à vive allure entre les monts du Vercors, contrefort des Alpes situées à bâbord, et des monts du Vivarais en bordure du Massif central, à tribord.

—Non loin d'ici, nous informa papa, dans les montagnes du Vivarais se trouve Privas, le lieu de mon premier champ de bataille. C'est là que j'ai récolté la balafre qui orne mon front. Nous avons remporté une belle victoire contre le duc de Rohan, le chef des calvinistes, et Louis XIII m'a sacré chevalier en y allant d'un jeu de mots... de Val-Heureux!

«Tiens», constata-t-il en changeant de sujet, des cavaliers pressés. «On dirait qu'ils ont le diable à leurs trousses».

En effet, quelque vingt hommes armés galopèrent comme le vent sur le chemin de halage sur la rive droite. Ils allaient au moins deux fois plus vite que notre embarcation, qui se déplaçait pourtant rapidement. Je les suivis longtemps du regard, jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le brouillard.

—Sans doute un détachement militaire en mission, conclut mon père.

Sans transition apparente, avec seulement la rivière Ardèche comme frontière, les monts du Vivarais firent place à la barrière des

montagnes cévenoles. Avec plaisir, je reconnus le mont Lozère, recouvert de son hivernal capuchon immaculé. Nous approchions de mon pays d'enfance. À l'horizon, un joli pont majestueux enjambait, par bords successifs de ses vingt-cinq arches, le puissant fleuve. Nous arrivions à Pont-Saint-Esprit !

— Regarde, Gabriel... Voici un bel exemple de l'héritage du génie architectural romain. Ce pont a été construit au XIII<sup>e</sup> siècle, selon leurs méthodes, et il tient toujours malgré les crues fréquentes de ce fleuve torrentiel.

— Quand allez-vous en ériger un semblable sur le fleuve Saint-Laurent ? questionna Gabriel.

— Ce n'est pas pour demain la veille, lui répondis-je laconiquement. Nous avons d'autres chats à fouetter, si je puis dire. Bon, assez bavardé ! Prenons les rames et dirigeons-nous vers ce môle qui nous tend les bras.

Le quai atteint, je sautai prestement dessus pour amarrer notre petite embarcation à pont ouvert. Un jeune garçon qui pêchait au bout de la passerelle s'informa de notre provenance ; il resta tout ébahi quand je lui répondis Paris !

— Quel est ton nom, mon gars ? questionnai-je à mon tour.

— Paul, monsieur.

— Tout comme mon fils ! répliquai-je avec un sentiment de nostalgie. Sais-tu où nous pourrions nous procurer des chevaux, Paul ?

— Mais bien sûr ! Mon père est maréchal-ferrant ; je vais vous y conduire.

— Aimerais-tu posséder une chaloupe comme celle-là pour aller à la pêche avec ton père ? demandai-je.

— Oh, oui ! Mais nous n'avons pas les moyens de nous offrir une si belle embarcation, répondit le gamin.

En jetant un coup d'œil à mon père, pour la forme, celui-ci aprouva de la tête.

— Eh bien, Paul, elle est à toi !

Puis je griffonnai sur un bout de papier :

*Moi, chevalier Vincent de Val-Heureux, domicilié à Saint-Jean de Valériscle, certifie avoir donné ma barque au jeune Paul, fils du maréchal-ferrant de Pont-Saint-Esprit, en ce 15<sup>e</sup> jour de janvier 1674.*

Je tendis la feuille à mon père, qui la signa avec plaisir avant de remettre l'acte de donation au jeune homme qui se confondit en remerciements.

Nous fûmes récompensés de notre geste, car le père, aussi heureux que le fils, intercéda en notre faveur auprès d'un maquignon pour que ce dernier nous procure trois beaux chevaux à un prix raisonnable.

Avec une joie non dissimulée, nous reprîmes la route pour effectuer la dernière étape. Cette fois, nous passerions par Bagnols-sur-Cèze ; delà, nous cheminerions dans les contreforts des Cévennes pour atteindre Alès, avant d'arriver à Saint-Jean, sis à une dizaine de lieues à peine.

La journée étant bien avancée, et ne voulant pas arriver au milieu de la nuit en dérangeant tout le monde, papa nous conseilla de bivouaquer entre Salindres et Alès sur les rives de la rivière Auzonnet, celle-là même qui passe dans notre petite et verdoyante vallée. Je rongais mon frein, mais reconnus le bon jugement de mon père.

Comme la rivière était glaciale, nous nous contentâmes de nos restes pour le souper, plutôt que de pêcher sous l'eau à notre habitude. Un joli feu de grève, alimenté par de nombreuses branches mortes laissées par les crues soudaines de ce torrent de montagne, nous enveloppa de sa douce chaleur. La fatigue aidant, la torpeur nous saisit. Il était temps de prendre un peu de repos si nous voulions repartir au détour de la nuit.

Chacun fit sa niche dans un creux de sable, encore tiède du soleil méditerranéen, et s'enroula confortablement dans une couverture de campagne. En peu de temps, je sombrai dans un sommeil profond et réparateur...

Je rêvais au plaisir de nos retrouvailles avec mes aïeux, quand je fus tiré de mes songes éthérés par Gabriel, qui me secouait l'épaule. Après avoir ouvert des yeux étonnés, je vis le visage inquiet du Grand Puma, qu'éclairaient les réverbérations rougeâtres des braises du foyer mourant.

— J'ai entendu du bruit dans le sous-bois, chuchota-t-il.

Faisant confiance à son instinct d'Amérindien, je réveillai mon père de la même manière que je le fus, et lui fit part de nos appréhensions. Aussitôt éveillé, papa nous invita à imiter ses gestes. Prestement, nous roulâmes nos couvertures sur nos bagages pour simuler des corps endormis. Après quoi, nous saisîmes nos armes, puis nous

prîmes position, dos à la rivière, afin de nous fondre dans l'obscurité de la nuit.

Nos chevaux commençaient à renâcler, signe qu'ils sentaient un danger eux aussi. Nous perçûmes quelques bruissements, un cliquetis d'éperon sur une pierre et le bruit caractéristique d'armes dont on tire le chien lorsqu'on se prépare à faire feu. Le péril se précisait...

À présent, des ombres menaçantes approchaient de la lueur rougeâtre de notre foyer. Nos pupilles, aussi dilatées que ceux des oiseaux nocturnes, détectaient une vingtaine d'individus aux intentions indubitablement malveillantes. Probablement la troupe armée qui galopait la veille en bordure du Rhône.

— Laissons-les décharger leurs armes, murmura mon père, et fermez les yeux pour ne pas être ébloui par les explosions.

En guise de réponse à cette mise en garde, une pétarade assourdissante éclata en déchirant le silence de la nuit. J'ouvris les yeux juste à temps pour voir nos assaillants, maintenant éclairés par les flammes qui sortaient de la bouche de leurs armes fumantes.

— FEU ! ordonna le chevalier Vincent.

Nos trois fusils neufs crachèrent simultanément leurs projectiles mortels. Aussitôt déchargés, nous prîmes nos paires de pistolets et tirèrent sur nos agresseurs. Neuf balles de plomb fauchèrent autant d'assaillants. Par la suite, nous dégainâmes nos armes blanches et, tout en hurlant comme des démons, nous courûmes au-devant d'une dizaine d'hommes affolés par notre riposte aussi prompte que mortelle.

Le choc fut terrible. Frappant de taille et d'estoc, mais surtout du plat de sa lame, mon père fonça au centre pour séparer la bande en deux. Dans le temps de le dire, il mit quatre sbires hors de combat. Armé de son sabre-pistolet et de son terrible tomahawk, Gabriel se rua en frappant de toutes parts, en plus de pousser des cris à vous glacer le sang. Quant à moi, de ma rapière effilée, je croisai le fer avec les trois autres rescapés.

Le contact vif de nos lames en acier trempé produisait des étincelles. Nos ennemis savaient se battre ; il s'agissait indéniablement de combattants aguerris, mais nous avons le bon droit et la détermination pour nous, ainsi que l'effet de surprise. Sans merci ni fioritures, je sanctionnais chaque erreur d'une riposte fatale. Puisque ces hommes n'avaient pas hésité à nous tirer dessus sans sommation ni miséricorde, je n'éprouvais aucune pitié envers eux.

En peu de temps, nous fûmes maîtres du terrain, tandis que nos assaillants jonchaient le champ de bataille improvisé. Tel est pris qui croyait prendre, aurait dit ce bon Lafontaine. Je regarnis la braise de branches sèches pour éclairer la scène du drame. Trois spadassins avaient survécu à la contre-attaque endiablée, du fait que mon père, qui répudiait à ôter la vie de ses semblables, s'était contenté de les assommer. Malheureusement pour eux, les nôtres n'avaient pas eu cette chance.

Gabriel revint de la rivière avec une gourde d'eau glacée qu'il fit pleuvoir sur la tête des agresseurs évanouis, lesquels s'ébrouèrent comme des chiens mouillés avant d'ouvrir des yeux remplis de terreur à la vue de leurs compagnons terrassés tout autour.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi et pour le compte de qui avez-vous essayé de nous tuer ? questionna sévèrement mon père.

Un mutisme éloquent fut la seule réponse qu'il obtint.

— Laissez-moi agir, beau-père, je sais comment faire parler des récalcitrants, lança le Grand Puma avec un sourire sardonique inhabituel sur son visage, d'ordinaire si plaisant.

— Vous feriez mieux de tout avouer, conseillai-je aux malfrats. Mon beau-frère est un Indien du Canada de la plus féroce espèce ; nos bourreaux sont des enfants de chœur à ses côtés.

— Très bien, se décida l'un des agresseurs, nous ne faisons qu'obéir aux ordres de notre capitaine. Vous nous avez vaincus, notre mission a échoué, mais vous n'aurez pas toujours autant de chance...

— Nous voulons le nom de ce capitaine félon ! l'interrompit brusquement mon père.

— Balthazar Flotte de La Frédière, laissa tomber le criminel.

J'en restai ébahi. Le triste sire Balthazar, neveu du colonel de Salières, auteur de frasques et autres exactions sur la bourgade de Ville-Marie/Montréal alors qu'il en était le gouverneur par intérim de 1666 à 1667 se cachait derrière ce lâche attentat ! Je rapportai à mon père ses délits et son comportement indigne d'un officier et d'un homme tout court, tout comme je l'avais fait à Jean Talon. Un procès s'en était suivi et devant les preuves accablantes de ses méfaits, l'individu fut retourné honteusement en France. À l'époque, ce sombre personnage était commandant ; sans doute avait-il subi une légère dégradation en guise de réprimande pour ses viles actions. J'aurais espéré plus qu'une tape sur les doigts à la suite des actes impardonnables

qu'il a commis. Mais il faut croire qu'il avait de puissants alliés à la Cour, à commencer par son oncle, le colonel de Salières.

— Où se cache cette fripouille ? questionnai-je à mon tour.

— Comme il prévoyait des difficultés, il a préféré attendre l'issue de notre mission. Il est tout près, dans le Comtat Venaissin<sup>8</sup> en Avignon, répondit l'un des spadassins.

— Assassin et rusé, constata mon père. Nul ne peut s'en saisir tant qu'il y restera.

Après avoir fouillé et délesté les dépouilles de leurs maigres avoirs, selon la coutume guerrière, les survivants furent chargés de leur offrir un sommaire sépulture sur les berges de la rivière. Nous récupérâmes leurs chevaux, entravés à cinq cents pieds dans les bois, puis à la première heure, nous conduisîmes les prisonniers à la solide prison d'Alès dans le fort Vauban. Un greffier se chargea de prendre en notes notre déposition, et nous pûmes reprendre le peu de chemin qui nous restait à parcourir.

Gabriel fut chaleureusement félicité pour sa vigilance, car sans lui, nous aurions été impitoyablement massacrés.

---

<sup>8</sup> Territoire autonome ayant appartenu à la papauté de 1274 à 1791 et dont la capitale est Avignon. À la suite d'une tractation plus que douteuse de la comtesse de Provence, Jeanne, reine de Naples, avec le pape Clément VI, son amant, ce dernier, en 1348, a acheté ce lieu pour le lui donner. Eh oui ! Loin d'être une exception, les papes dépravés constituaient plutôt la règle. Voir : Les héritiers de l'impérialisme romain, de François-J. Lessard. (Plutôt édifiant comme lecture !)

## CHAPITRE 3

### Retour aux sources

Aux alentours de midi, nous pénétrâmes enfin dans la douce vallée de mon enfance. Mon cœur bondissait dans ma poitrine à la vue de ce paysage familier et pourtant si lointain que j'avais quitté dix ans auparavant.

Notre passage dans le village fut très remarqué. Des enfants couraient autour de nous en posant leurs mille questions. Une poignée de pièces en bronze les dispersa comme une volée de moineaux sur des miettes de pain.

La maison familiale dressait sa carrure rassurante aux abords de la rivière bordée d'une rangée de châtaigniers semblables à de paisibles géants verts au garde-à-vous. Une autre bâtisse, aussi grande que le mas, mais en brique rouge et garnie de nombreuses fenêtres en ogive, se dressait tout près. C'était une magnanerie, construite pour l'élevage et le filage de la soie naturelle produite par les vers à soie. Trouvant le grenier trop exigu pour ce genre d'entreprise, Papa avait fait ériger ce bâtiment pour y abriter sa sériciculture moderne.

Un gros chien berger, rejeton de notre chienne des Pyrénées Néou<sup>9</sup>, accourut à nos devants en aboyant joyeusement après avoir reconnu son maître. À ces jappements, Janine, la seconde épouse de mon père, alla se poster à la fenêtre. En nous voyant arriver, elle se mit à crier de joie, ce qui ameuta toute la maisonnée.

Dire les émotions et le bonheur que nous ressentîmes à ce moment ne pourrait être qu'en dessous de la vérité. J'étais embrassé, étreint, caressé et questionné, tout autant par Janine, que par mes grands-parents et Laure, qui passait souvent la journée avec sa mère pendant que son médecin de mari faisait la tournée de ses malades en région.

Toute cette agitation fit que la petite Anaïs, l'enfant de Laure âgée de quatre ans, fut sortie brusquement de sa sieste. Elle pleura un peu, intimidée par tout ce monde, mais fut vite consolée par Gabriel, qui lui donna un hochet indien dont on actionne le tambourinement en le tournant d'un mouvement du poignet.

---

<sup>9</sup> Neige en occitan.

Nos bagages avaient beaucoup souffert de l'escarmouche ; nos sacs, criblés de trous de balle, contenaient nos vêtements et cadeaux percés de toutes parts, mais ils avaient rempli leurs bons offices en recevant les projectiles qui nous étaient destinés.

Grand-mère n'arrêtait pas de me serrer dans ses bras pour m'embrasser. Quant à grand-père, épuisé et souffrant après s'être levé de son fauteuil roulant pour m'accueillir, il nous regardait avec tendresse en faisant de son mieux pour cacher son malaise.

Nous dûmes raconter nos péripéties à la ronde, incluant l'attaque que nous avons subie, ainsi que la déconfiture de nos adversaires. Gabriel fut à nouveau chaudement remercié par toute la famille. Grâce à sa vigilance, nous étions sains et saufs ! Déjà, qu'il fût aimé par tout le monde, son geste le hissait au panthéon de nos grands héros.

Le calme revenu, je pris un siège près du foyer qui ronflait dans la vaste cheminée pour m'asseoir tout contre *papé*, mon grand-père, et m'entretenir de sa santé...

— Elle décline chaque jour un peu plus, m'avoua-t-il, je peux à peine me lever de ma chaise ; mon cœur me joue des tours, aussi. Parfois, il bat très vite, et à d'autres moments, il menace de s'arrêter. Mais, je suis content d'avoir tenu jusqu'à ton retour... Je pourrai maintenant partir heureux.

— Que dis-tu là, papé ! Tu es sec et noueux comme tes vignes qui courent sur les terrasses de la colline ; tu finiras centenaire...

— C'est que je le suis presque, rigola mon aïeul dans sa barbe givrée. Je m'en vais sur mes 95 ans ! J'ai eu une belle et longue existence, et maintenant que je vous sais heureux et en santé, je partirai le cœur heureux. De plus, j'arrêterai de souffrir... Tel est mon plus cher désir.

— Où se situent tes douleurs, exactement ?

— Aux genoux, aux chevilles, au dos, et au cœur, aussi.

— Pour ton cœur, je ne crois pas pouvoir faire grand-chose, mais je peux toutefois soulager tes souffrances dues à tes rhumatismes.

Puis, en m'adressant à la maisonnée, j'annonçai :

— Figurez-vous que j'ai découvert que je possédais un certain pouvoir de guérisseur, don qui m'a aidé à soigner mes compagnons d'aventure au Canada, ainsi qu'à la Bastille. Ça m'a valu un traitement de faveur dans cette demeure carcérale qui offre des cellules sordides jusqu'à des appartements princiers, selon l'invité forcé. Ce

don m'a aussi valu un séjour des plus agréables sur plusieurs points. Laisse-moi essayer sur toi, grand-père, ça ne peut te faire de mal...

Comme je l'ai fait pour mon geôlier, je massai en douceur les articulations enflées de mon ancêtre. Après dix minutes de ce traitement, je m'informai de son état...

—Ma parole, mais c'est vrai ! s'écria-t-il. Je ne ressens plus de douleur aux jambes ; aide-moi à me lever.

Comme pour Jean Talon, je lui fis faire ses premiers pas sans l'aide d'une canne, en le soutenant pour la forme et le mettre en confiance.

—Regardez ! nous prit-il à témoin. Je marche... Je marche comme il y a trente ans ; c'est merveilleux ! C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire, à part ta présence, il va sans dire. Mais d'où tiens-tu cette bénédiction ?

Je fis promettre à ceux qui n'étaient pas au courant de garder le secret sur tout ce que je m'apprêtais à leur dévoiler, et montrai le mirifique pendentif dont m'avait fait cadeau la guérisseuse, Mamie. Certes, je ne manquai pas de vanter ses bienfaits sur ma personne, grâce à son fluide prodigieux qui, en passant par mes mains, me transmettait des pouvoirs de thaumaturge.

—Il m'a aussi guéri d'une mort presque certaine, renchérit Gabriel. Je l'ai vu à l'œuvre avec mes frères ; ils le vénèrent autant, sinon plus que mon père, qu'ils nommaient *Manitouirinioux*, l'homme merveilleux ! Alors, si je lui ai sauvé sa vie, je n'ai fait que rembourser une partie de ma dette.

—Je me disais bien, aussi, que tu ne faisais pas ton âge ! lança Janine. On te donnerait à peine vingt ans alors que tu n'en as que 28...

—29, précisai-je. Il en va de même pour les membres de la famille qui vivent à mes côtés ; ils paraissent tous plus jeunes.

—C'est vrai, ma belle brune a l'air d'une jeune fille, confirma mon beau-frère d'un ton rêveur qui nous faisait percevoir de la mélancolie.

—Dis-moi, Aiglon, pourrais-tu retirer de mes yeux la cataracte qui m'afflige ? demanda ma grand-mère. J'ai peur de perdre la vue.

—Essayons, nous n'avons rien à perdre ; mais n'ébruitez pas cette histoire, car sinon, je passerai tout mon temps à soigner les pauvres affligés de la région et tel n'est pas mon destin, même si j'aimerais pouvoir soulager tous les miséreux de la Terre.

Je fis asseoir mon aïeule et me tins derrière d'elle pour appliquer mes mains sur ses yeux fermés. Au bout d'un certain temps, je les levai et m'enquis du résultat.

—J'ai peur que cela n'opère pas sur mes yeux, se lamenta ma grand-mère.

—Essayons à nouveau, proposai-je, mais cette fois, garde tes paupières ouvertes; cela te gênera sans doute, mais de cette façon, j'aurai un contact direct avec la membrane qui crée un voile sur ta vue.

Ce coup-ci, l'expérience fut concluante; *mamé* retrouva presque une vision normale, ce qui lui fit verser des torrents de larmes de bonheur.

Un peu fatigué par ces nombreuses démonstrations de joie et de reconnaissance, je sortis prendre l'air pour marcher sur le bord de la rivière et me recueillir seul auprès de *mon* arbre séculaire, afin de revivre en pensée les étapes de ma vie...

Les baignades en famille... les plongeurs d'une des branches maîtresses du châtaignier... mon premier saumon que je dus partager avec notre ami l'aigle alors en convalescence... la crue soudaine qui emporta ma sœur aînée et son sauvetage inespéré grâce à Clopin, le rapace, qui s'acquitta de sa dette... la balançoire que nous avions installée sur cet arbre pour souligner les cinq ans de Laure... l'accident qui faillit enlever la vie à Nicolas, ainsi que son sauvetage et sa réanimation. Je me remémorai également l'initiation de ma chère âme sœur, Catherine de Gagnières, à la pêche; sa première capture et la remise à l'eau de son trophée...

D'autres drames, malheureusement, étaient venus perturber le cours de ma vie, dont l'injuste condamnation de mon père qui dut subir le fouet. Le traquenard démoniaque dans lequel il fut impliqué, à son corps défendant. L'odieuse accusation du meurtre de son seigneur et sa déportation aux galères. Le viol de ma mère par l'infâme Mathieu du Noir-Vallon, et son accouchement difficile qui avait provoqué l'éclampsie qui la fit sombrer dans le coma pendant sept longues années; les bains hebdomadaires dans la rivière lors des beaux jours ensoleillés, ou dans un baquet d'eau tiède près du feu lorsque le temps était moins clément, ainsi que les massages quotidiens que nous lui prodiguions, ma sœur et moi. Enfin, le retour de papa et le dénouement tragique de cette malheureuse histoire.

De nouveaux souvenirs, heureusement plus agréables, refirent également surface. Par exemple, c'est entre ces grosses roches où il faisait bon s'étendre au soleil après un bain que nous avons connu nos premiers émois sexuels, ma future femme et moi. Enfin, nous n'avions pas été au bout de notre passion, car nous avons préféré nous réserver ce privilège pour notre nuit de noces. Néanmoins, nous nous sommes donné un plaisir mutuel intense, ce qui m'a valu dix *Notre Père* et autant de *Je vous salue Marie* quand j'ai confessé ma faute au bon curé Galice. Ce n'est pas la peur du péché qui nous a empêchés de recommencer, mais bien notre bonne conscience.

Aujourd'hui, une faute plus grave tourmentait mon esprit, mais au lieu de me décharger de ce péché en m'en confessant à un prêtre ou à un proche, je préférais le garder au fond de moi. Cet acte a été commis en parfaite connaissance de cause et par conséquent, il était normal que j'en porte le poids sans m'en décharger sur quiconque, encore moins sur ma femme adorée, qui en aurait le cœur brisé.

Le souper nous trouva tous réunis autour de la grande table. Les enfants de Janine, James et Nicolas, prévenus de notre arrivée, s'étaient invités avec leurs épouses et enfants, ce qui fait que nous étions une bonne trentaine de personnes à rire, discuter et manger en même temps, tout en provoquant une cacophonie des plus sympathiques. Nous fûmes une nouvelle fois forcés de raconter nos aventures. Gabriel fascinait les enfants par sa qualité de bon Sauvage. Pour leur faire plaisir, il dut revêtir ses vêtements traditionnels et chanter un chant guerrier que j'accompagnai en tapant sur un tambour improvisé, soit une vieille marmite en cuivre. Cette prestation nous valut un franc succès. Enfin, tard dans la veillée, nous trouvâmes le calme dans nos chambres respectives. Lorsque je regagnai la mienne, que je trouvai inchangée, je m'offris un peu de repos bien mérité après toutes ces nuits à la belle étoile. Avec nostalgie et bonheur, je retrouvais mon ancien lit. Le lendemain s'avérait rempli de démarches ; je comptai me rendre à pied chez ma chère guérisseuse et au retour, visiter mes anciens ouvriers de la mine de charbon.

Au matin, le petit déjeuner expédié, j'enfournai quelques provisions dans un sac, puis, mon baluchon sur le dos, j'entrepris de faire à pied mes visites de bon voisinage.

La traversée dans l'antre de la montagne par la grotte secrète fit rejaillir dans ma mémoire d'autres souvenirs heureux. J'avais par-

couru cette caverne des centaines de fois en compagnie de ma mère et de ma sœur quand nous allions suivre les précieux enseignements de Mamie sur les plantes. Au bout d'une courte marche à la chandelle, j'arrivai au puits naturel de cet aven calcaire typique de la région karstique.

Un pratique monte-charge, dessiné par Léo que la vénérable guérisseuse appelait familièrement le célèbre Léonard de Vinci, permettait une ascension facile. La barrière refermée, j'actionnai la manivelle en bois dont la force se décuplait par trois engrenages, de sorte que l'engin s'élevait dans le gouffre sans effort. La barrière, qui faisait office de pontet, donnait accès à un court tunnel qui débouchait au creux d'une doline...

Un soleil éclatant, sous le chant mélodieux d'un rossignol, me souhaita la bienvenue en illuminant la colline de ses rayons d'or. J'appréhendais ma rencontre avec Mamie... Dans quel état allais-je la retrouver? Quand je l'avais quittée, à mes dix-huit ans, son corps, bien qu'âgé de plus de 140 ans, paraissait encore dans la jeune trentaine, ainsi que je l'avais fortuitement découvert alors qu'elle se lavait debout dans un baquet en me tournant le dos. La vue de cette Aphrodite m'avait enchanté, troublé et en même temps, confondu. Je croyais qu'une jeune bergère de ses amies prenait ses aises pour mon plus grand plaisir. Lorsque la nymphe s'était retournée, j'en restai ébahi... Il s'agissait de Mamie! C'est ce jour-là qu'elle m'avait révélé le secret de son éternelle jeunesse, hormis son visage et ses mains usés par une exposition sans protection aux affres du temps, en me montrant le talisman qu'elle tenait caché sous ses austères vêtements.

Cependant, depuis dix ans, la pauvre femme ne bénéficiait plus de la protection de la pierre merveilleuse, puisqu'elle m'en avait généreusement fait don le jour de mon départ pour la Nouvelle-France. D'après Janine, on ne la voyait plus descendre au village comme autrefois.

Ces réflexions faites, je parvins devant sa charmante maisonnette construite par son ami Arthur, père de son enfant tardif et compagnon de la première heure de Champlain. Le cœur battant, je heurtai le bois patiné de trois petits coups. Une jolie fillette brune aux yeux incroyablement verts m'ouvrit timidement la porte et me demanda avec méfiance :

— Que voulez-vous ?

—Je suis un ami de la vieille dame qui vit ici, pourrais-je la voir?

Aussitôt ces mots sortis de ma bouche, une faible voix me répondit en écho :

—Aiglon ! Mon fils ! Entre, je t’attendais sans plus y croire...

La porte s’ouvrit toute grande et la lumière solaire éclaira à flot l’intérieur de la chaumière. Des étagères solidement ancrées par Arthur occupaient tout l’espace mural alors que des centaines de pots et de fioles étiquetés s’alignaient dessus par catégorie. Sûrement la plus grande collection de plantes médicinales et d’huiles essentielles que j’ai vue ! Cette orgie végétale embaumait l’unique pièce de ses effluves épicés.

La vénérable femme, d’une maigreur affligeante, gisait sur son petit lit de souffrance. Je me précipitai à son chevet pour prendre la main décharnée et ridée qu’elle me tendait en tremblant.

—Merci, ô mon Dieu, de m’avoir donné la force de voir ton retour. Je te présente Stella, ma fille adorée dont je t’ai parlé dans ma lettre, articula péniblement la grabataire.

—Chut ! Mamie, tu t’épuises. Laisse-moi te transmettre un peu de la force qui irradie de mon talisman par mes mains, lui proposai-je en caressant son front couvert de mille plissures. Tu ne m’avais pas dit que la pierre me conférerait le pouvoir de guérir les souffrances...

—C’est parce que tu aimes ton prochain que tu as cette grâce ; avec mes désillusions, ça fait longtemps que j’ai perdu ce don. Oui, je la ressens, cette force, à travers tes douces et chaudes mains ; continue, mon fils, je sens la vie revenir dans mon faible corps, murmura la vieille guérisseuse dans un soupir.

Stella, qui s’était approchée de nous, regardait ce tableau avec un sourire ému. Tout en continuant de caresser la main et le front de sa mère, je lui demandai :

—Connais-tu la signification de ton joli prénom en latin ?

—Oui, il veut dire étoile ! Maman m’a dit que quand je suis née, mes yeux verts brillaient comme des étoiles à travers mes cheveux noirs ; il paraît que j’en avais beaucoup. Ma mère me parlait souvent de toi et de ta sœur Josnée... Elle vous aime beaucoup, tu sais ?

—Oh oui, je le sais ! Et nous le lui rendons bien. Elle a sauvé la vie de notre mère quand elle avait ton âge et la mienne une semaine après ma naissance ; je lui en serai à jamais reconnaissant.

Subitement, la pauvre malade fit des efforts pour s'asseoir sur son lit.

— Tu vois, ta magie opère même sur une femme de 150 ans, lança Julienne Lacroix dans un pâle sourire. Tu m'as redonné un brin de vitalité ; j'ai même un peu faim. Aurais-tu quelques victuailles dans ta besace, comme dans le bon vieux temps ?

— Monsieur Aiglon, c'est merveilleux ! s'exclama l'enfant. Ma mère refusait de s'alimenter depuis une semaine... Elle n'acceptait que de boire de l'eau. Votre pouvoir est prodigieux !

— C'est le bienfait du talisman que ta mère m'a donné qui est prodigieux ; je n'y suis pour rien.

— Tu y es pour quelque chose aussi, me corrigea Mamie. C'est ta bonté et ton amour du genre humain qui te permettent de détenir ce don. Ne le mésestime pas, mais uses-en avec discernement ; sinon, il disparaîtra.

Puisque ma présence leur apportait un grand réconfort, je passai le reste de la journée en compagnie de mes deux hôtes. La vieille dame, comme toute bonne mère, était préoccupée du sort de sa fille, sachant trop bien qu'un jour prochain, elle ne serait plus là pour la protéger. Je l'assurai que la petite pourrait vivre avec mon père et Janine, mais l'enfant, désireuse de perpétuer la tradition de guérisseuse au sein de la famille, disait qu'elle préférerait résider seule dans la montagne plutôt que parmi les enfants du village qui la chahutaient chaque fois qu'elle se rendait là-bas pour effectuer des achats indispensables. On la traitait effectivement de petite sorcière, comme sa vieille mère.

— Si tu vivais chez mon père, qui est chevalier, expliquai-je, personne n'oserait t'embêter et tu te ferais des amis de ton âge. Tu pourrais venir t'occuper du jardin et de la maison ici tous les jours en empruntant le raccourci de la grotte, tandis que ta mère serait rassurée de te savoir en sécurité avec des gens honnêtes et affables.

— Je pourrai venir ici quand je veux ? s'enquit la petite fille avec ses beaux yeux émeraude qui scintillaient comme les astres de la nuit.

— Mais bien sûr ! Tu seras complètement libre et tu n'auras plus de soucis à te faire pour la nourriture et les vêtements. J'ai vu que l'ancienne chambre de Jasnée renferme encore plusieurs de ses affaires ; elles sont à toi, si tu veux.

Rayonnante de joie, la fillette m'enlaça de ses petits bras pour me donner une bise retentissante sur les joues. Heureuse de ce dénouement, Mamie s'exclama :

— Tu ne peux pas savoir le poids que tu m'enlèves sur mes frères épaules, mon fils ! Étant donné qu'Arthur, son père, est trépassé depuis maintenant trois hivers, les seules personnes en qui j'ai toujours eu une totale confiance sont Vincent de Val-Heureux et Janine. Malgré cela, mon entêtée de fille ne voulait rien savoir d'aller vivre chez des étrangers ; heureusement que tu l'as convaincue. Écoute... j'aimerais que tu redescendes avec elle pour la présenter à ta famille ; elle pourra coucher sur place et revenir seule demain matin.

C'est ainsi que Stella fut accueillie avec enthousiasme dans son nouveau foyer, où elle apporta un vent frais de jeunesse par sa bonne humeur et sa joie de vivre.

Le lendemain matin, j'allai faire un tour à la mine. Là aussi je fus chaleureusement accueilli par mes anciens ouvriers, qui s'empresèrent de me présenter aux nouveaux. La petite école que nous avions construite pour les enfants des travailleurs avait été agrandie. Je perturbai quelque peu la classe, mais fut pardonné par le *magister* (l'instituteur) quand je lui remis un manuscrit écrit de ma main dans lequel je relatais l'histoire de la Nouvelle-France : de l'arrivée de Jacques Cartier jusqu'à celle de Frontenac. Un trou de balle ornait la couverture, mais le plomb n'avait pas traversé l'épais bouquin, puisqu'il s'était arrêté au milieu du livre qui comprenait plus de cinq cents pages.

De retour au domaine, mamé me pria d'aller quérir grand-père pour le repas de midi. Il était parti se promener seul dans son grand jardin sur les terrasses à flanc de coteau.

— Distract comme il est, il n'aura pas vu le temps passer, plaisanta grand-mère.

Grimpant les *faïsses* de mon enfance comme autant de jardins suspendus créés de toutes pièces, je trouvai mon aïeul assis contre le tronc d'un cerisier. Le brave homme souriait béatement devant le spectacle charmant qu'offrait l'heureuse vallée.

— Alors, grand-père, tu ne te lasseras donc jamais des beautés de tes chères Cévennes ! l'abordai-je en riant.

Il ne me répondit pas. Son regard avait une fixité inquiétante, alors qu'une de ses mains, qui tenait une feuille, reposait sur sa cuisse. Saisi d'une mortelle inquiétude, je franchis les quelques pas qui nous

séparaient en courant, pour constater qu'il ne me répondrait plus jamais. La mort était venue le chercher en douceur; j'en veux pour preuve son dernier sourire. Je pris délicatement le papier que sa main froide tenait fermement, et y lus ce qui suit :

*Mon cher Aiglon,*

*Je te remercie du fond de mon vieux cœur malade de m'avoir fait retrouver l'usage de mes jambes afin que je puisse faire une dernière promenade dans nos jardins suspendus que forment nos faïsses, et admirer ce coin de pays que je chéris tant.*

*J'ai eu une vie heureuse et bien remplie. Ta grand-mère m'a fait redécouvrir l'amour après la perte de ma première chère épouse. Elle m'aura donné la plus grande des joies en mettant au monde le plus beau bébé qui soit : ta mère, notre regrettée Marianne. À son tour, ta maman nous aura comblés en enfantant les plus gentils et dévoués petits-enfants que des grands-parents peuvent espérer : ta sœur Josnée et toi, ainsi que la petite Anne-Marie, qui n'est nullement responsable des circonstances tragiques de sa naissance.*

*Ne pleurez pas ma disparition ; je crois, sans être présomptueux, avoir mené une vie assez bonne et charitable pour espérer rejoindre ma fille au paradis de Dieu. Elle y est sûrement et nous vous y attendrons tous, car vous en êtes tous dignes. Et même si tu vas nous faire patienter un peu plus que les autres, Aiglon, tu nous rejoindras un jour ou l'autre, ad vitam aeternam, et tu nous charmeras avec tes rocambolesques aventures.*

*Allez en paix, mes chers enfants. Adieu, mon chevaleresque gendre ; adieu, ma chère Berthe aux petits pieds, mais au grand cœur ; adieu, Gabriel, l'archange de Josnée ; adieu, Aiglon, mon petit-fils adoré...*

*Que Dieu vous garde !*

*Acta est fabula, Deo gracias<sup>10</sup>...*

Je refermai ses doux yeux bleus sans vie, posai un baiser sur son front ridé comme une mare sous le souffle du vent, lui fit un dernier adieu, et courus prévenir les miens en avalant mes larmes.

<sup>10</sup> La pièce est jouée, merci, mon Dieu.

\*\*\*

La cérémonie funèbre fut un prétexte pour rencontrer tous mes anciens camarades, car, à part force majeure, tous les villageois étaient présents aux funérailles. Les amis et anciens élèves de mon grand-père étaient accourus des six coins de l'Hexagone.

Nous passâmes le restant de l'hiver au village. J'en profitai pour aller jeter un coup d'œil au nid de mon ancien compagnon ailé Clopin, l'aigle qui avait inspiré mon prénom original à mon paternel le jour de ma naissance. Gabriel m'accompagna et fut charmé, lui aussi, par le point de vue magnifique que nous avions du haut de la montagne. L'aire, construite par mon père, abritait la descendance de mon ami l'aigle. Je les saluai en lançant le cri que m'avait appris l'oiseau de ma jeunesse; ils me répondirent, surpris d'entendre un *deux-pattes* s'exprimer comme l'un des leurs.

Je profitai de l'occasion pour conter à mon beau-frère les circonstances dramatiques qui entouraient la fabrication de cet abri à flanc de falaise. Les tourments que mon père et notre famille avaient dû subir à la suite du piège diabolique fomenté par Mathieu et son fils, Gontran du Noir-Vallon, aussi fourbe que son père, lequel avait assassiné le vieux marquis en incriminant le chevalier Vincent de façon abjecte. Mais c'était de l'histoire ancienne, que tout ça. À présent, toutes ces perfidies ne constituaient plus qu'un mauvais souvenir enfoui au plus profond de nos mémoires.

Je ne pouvais partir sans donner de nouvelles de sa fille à mon arrogante et fière belle-mère et prendre des siennes en retour, puisqu'elle n'avait jamais daigné en transmettre à sa propre enfant. Un beau matin, donc, toujours accompagné de mon fidèle compagnon Gabriel, je me rendis au village de Gagnières dans la vallée voisine. Chemin faisant, mon beau-frère voulut obtenir des explications au sujet du nom de ce hameau.

— Une gagnière, c'est un torrent cévenol et comme ce village en possède deux, on écrit Gagnières avec un *s*. Le père de mon épouse se nommait le chevalier Paul de Gagnières, comme mon père aurait pu porter le patronyme de chevalier Vincent de Saint-Jean de Valériscle. Par bonheur, le roi Louis XIII a préféré faire un jeu de mots en le nommant Vincent de Val-Heureux, pour souligner sa bravoure et la beauté

des lieux... C'est plus court et plus joli, tu ne trouves pas ?

— Justement, pourquoi refuses-tu de porter ce beau nom de brave, que tu as transformé en *Deval* ? Avoue que ça n'a rien d'original...

— Au début, c'était par orgueil, car je désirais devoir mon avancement dans la colonie par mon seul mérite ; ensuite, c'est devenu un souci de discrétion. Il me sera plus facile traverser l'Histoire avec un nom plus commun comme Deval, qui ressemble à Duval ; c'est discret et attire moins l'attention que *de Val-Heureux*. N'es-tu pas d'accord ?

— Pour moi, tu seras toujours Aigle Blanc, discret ou pas, termina Gabriel, que je surnommait affectueusement *Grand Puma* à cause de sa démarche féline et de sa taille hors du commun.

Une fois au manoir des Gagnières, je fis part à un domestique des raisons de ma visite. Quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre que ce domaine n'appartenait plus à ma belle-mère depuis des années ! Le valet m'informa qu'elle vivait dans une mesure à la sortie du village. À la suite de sa faillite, causée par son nouvel époux qui l'avait dépossédée de tous ses avoirs pour satisfaire son vicieux intérêt pour les jeux de hasard, Marguerite avait été obligée de tout vendre. Une fois sans le sou, son goujat de nouveau mari l'avait laissée seule dans la misère. Par charité, et surtout en souvenir de son vénérable époux, le chevalier Paul de Gagnières, les autorités municipales lui avaient fourni un toit pour l'abriter.

En fait de charité, il s'agissait d'aumône. Je trouvai facilement une maisonnette délabrée à la sortie du village, où une vieille femme vêtue de hardes frottait le devant de sa porte à l'aide d'un balai rustique composé d'une gerbe de sarment de vigne liée autour d'une branche noueuse. Si je ne m'étais pas attendu à la rencontrer, jamais je n'aurais reconnu la belle et fière mère de ma tendre épouse dans cette pauvre femme usée par la misère et les rudes tâches, jadis dévolues à ses domestiques. Elle qui se vêtait toujours à la dernière mode de la Cour se tenait voûtée sur le pas de sa mesure, drapée de morceaux d'étoffes disparates et cousues grossièrement.

En entendant nos chevaux, la misérable arrêta son balayage pour scruter ses étranges visiteurs. Nos yeux se croisèrent et, après m'avoir instantanément reconnu, la pauvre femme, comme prise en faute, tourna les talons pour se précipiter à l'intérieur et barrer brusquement la porte.

—Madame de Gagnières, inutile de vous cacher, je suis au courant de vos déboires. Ne voulez-vous pas avoir des nouvelles de votre fille ?

La porte s'entrebâilla et, d'une voix éraillée, la malheureuse me répondit :

—Ne dites pas à ma fille que vous m'avez vue dans cet accouplement ni dans cette misère, s'il vous plaît, messire... J'en mourrai de honte.

—Toujours aussi coquette, lui répondis-je. Votre fille n'a que faire de vos atours ; c'est de votre santé qu'elle s'inquiète. Voulez-vous avoir de ses nouvelles ou préférez-vous rester dans l'ignorance en ce qui a trait à votre unique progéniture ?

—Je veux bien savoir comment va ma Catherine, mais n'entrez pas dans ma trop modeste demeure. Venez, allons nous asseoir au jardin.

Sur un banc en bois entouré de choux et de navets, je lui parlai de notre installation en Nouvelle-France, ainsi que de la grossesse et de l'accouchement difficile de sa fille...

—J'ai failli mourir en la mettant au monde, me coupa ma belle-mère, c'est la raison pour laquelle je n'ai pas eu d'autres enfants. Vous dites avoir appelé mon petit-fils Paul, comme mon défunt mari ? Quelle gentille attention de votre part ! Dire que je vous ai mal jugé au début de vos fréquentations ! Finalement, c'est vous et ma chère Catherine qui aviez raison de poursuivre votre relation. Vous aviez également vu juste en ce qui concerne mon profiteur de mari, un fervent joueur aussi menteur que coureur de jupons ! Maintenant, je sais que ma fille disait vrai quand elle l'a accusé d'avoir essayé de l'abuser. J'aimerais tant qu'elle m'écrive ; je sais que je ne le mérite pas, car je ne me suis pas toujours comporté comme une bonne mère, mais je l'ai toujours aimée. Vous lui direz...

—Dites-le-lui vous-même, elle en sera très heureuse. Avez-vous de quoi écrire ?

—Hélas non, je n'avais personne avec qui correspondre à part ma fille, mais je n'osais faire les premiers pas.

Je sortis de mes fontes des parchemins, une plume et de l'encre (je ne voyage jamais sans transporter mon écritoire) pour les lui donner, puis lui dis que nous allions faire une promenade dans les environs, histoire de montrer ce coin de pays à mon beau-frère que je

présentai dans les formes. Enfin, je l'avisai que nous serions de retour d'ici quelques heures. Après quoi, l'aristocrate déchue retourna dans sa mesure.

De retour au village, je m'informai pour savoir s'il y avait une propriété à vendre dans les environs. Le notaire de la place m'indiqua qu'une belle demeure entourée d'un joli parc était disponible. Du fait que les héritiers ne s'entendaient pas, ils préféraient s'en défaire pour se partager équitablement le legs ; aussi, l'affaire fut-elle vite réglée.

Je revins aussitôt chez la pauvre dame, qui me tendit en tremblant une longue missive en me disant :

— Je ne l'ai pas cachetée. Vous pourrez la lire, si le cœur vous en dit. Je sais que vous êtes le meilleur mari que ma fille pouvait espérer. Paul, mon cher époux, l'avait toujours reconnu. Me pardonneriez-vous un jour pour toutes les méchancetés que j'ai pu colporter sur vous et votre famille ?

— Non seulement je vous pardonne, mais de plus, je les ai oubliées. Tenez, dis-je, en lui présentant l'acte notarié, votre fille se fera moins de soucis en vous sachant à l'abri de la misère. La jolie maison blanche entourée d'un parc au milieu du village est à vous. De plus, nous vous verserons une rente de 5 000 livres par an pour adoucir vos vieux jours.

Abasourdie, incapable du moindre mot, ma belle-mère s'écroula dans mes bras avant de pleurer à gros sanglots.

Nous retournâmes à la maison de mon père, heureux d'avoir fait une bonne action. Le pactole tombé du ciel à la cathédrale de Notre-Dame de Paris venait de fondre de moitié, mais pour une bonne cause. Nul doute que mon adorée en sera ravie et comblée, tout comme elle sera plus qu'heureuse d'avoir enfin des nouvelles de sa génitrice.

Dernière obligation, mais ô combien agréable, avant de partir : une visite à Mamie, la guérisseuse. Je fus content de la trouver dans son jardin à s'occuper de ses précieuses plantes médicinales en compagnie de sa fille, à qui elle prodiguait son immense savoir. Après les recommandations d'usages, nous nous fîmes de touchants adieux. Cela dut perturber un peu son esprit fatigué, car tout en me serrant très fort contre elle et en m'embrassant, elle m'appela *mon cher Michel*...

La veille de notre départ, Stella arriva à la course en pleurant toutes les larmes de son corps pour nous annoncer que sa vénérable mère venait de nous quitter.

Conformément à ses volontés, nous lui fîmes une sépulture modeste sur la montagne où elle avait passé la plus grande partie de sa longue vie. Comme promis, sa fille vint vivre chez mon père ; elle s'installa dans la chambre de Josnée et reprit petit à petit goût à la vie.

## CHAPITRE 4

### Histoires édifiantes, en cette *douce* France de 1674

Le printemps venu, il était temps de nous remettre en selle. Cette fois encore, nous avons décidé de contourner le Massif central, toujours enneigé. Nous étions arrivés dans notre Languedoc par le nord-est, nous en sortirions par le sud-ouest en passant par Toulouse. De là, nous traverserions la Guyenne et Gascogne (l'Aquitaine), le Limousin, la Marche, le Poitou, la Touraine et l'Anjou, pour enfin aboutir en Bretagne, à Brest, où nous attendait notre bateau en cale sèche.

Père voulut faire partie du voyage; les menaces à peine voilées de nos assaillants défaites résonnaient encore à ses oreilles: *Vous n'aurez pas toujours autant de chance!* Pour faire bonne mesure, il engagea deux vétérans soldats, ses anciens *Loups cévenols*, Jacques et André, mes gardes du corps d'autrefois. J'en fus ravi, du fait que cela me rappelait mon baptême du feu contre les Barbaresques, et du fer contre La Fouine et sa bande de truands. En conséquence, c'est une petite troupe à l'allure martiale qui sortit du village avant le réveil du coq. Un ciel d'aurore aux tons mauves voilés de rose laissait présager un beau matin de printemps.

Nous cheminions sans parler depuis un moment, chacun perdu dans ses pensées, quand André se porta en trotinant aux côtés de mon beau-frère Gabriel avant de rompre le silence de sa voix tonitruante aux accents roulants.

— *Alorrrs, Gabrrriel, il parrrait que tes frèrrres irroquois font des misèrrres à nos pauvrres compatrriotes dans la Frrrance neuve!*

— Ils font ce qu'on fait les Gaulois, quand les Romains les ont envahis, rétorqua le Grand Puma. Ils ont résisté à l'envahisseur, jusqu'au jour où une armée plus forte qu'eux les a obligés à se soumettre. Mais, contrairement aux Romains qui ont laissé, dans les pays conquis, d'importantes armées d'occupation pour éviter ou réprimer toute révolte, votre grand roi, lui, a jugé qu'une telle mesure n'était pas nécessaire. Il a plutôt confié à la milice canadienne le soin d'assurer la protection de la colonie. J'ai peur que ce ne soit pas suffisant; un jour ou l'autre, les Iroquois vont tenter une attaque sournoise qui risque de faire beaucoup de torts aux habitants de la Nouvelle-France,

dont je fais maintenant partie.

— Dis-moi, Gabriel, se moqua gentiment mon paternel, j'ai l'impression que tu subis l'influence de mon fils. Tu parles comme lui, à présent. Surveille ton langage ; toute vérité n'est pas forcément bonne à dire, dans ce pays comme dans tous les autres. Cet avertissement vaut pour toi, aussi, Aiglon. Nous avons assez de Balthazars comme ennemie, sans nous mettre à dos les Dragons ou les Mousquetaires du roi en plus !

On se le tint pour dit et, par prudence, nous cessâmes de bavasser de politique pour admirer et commenter le paysage.

Quittant les Cévennes aux environs de sa capitale, la courageuse Alès blottie contre son gros gardon qui lui léchait les pieds, nous avons grimpé allègrement un raidillon pour traverser des forêts de pins parasols et de chênes verts qui nous baillaient ombrage du vaillant soleil printanier. Sur la crête de la colline, nous eûmes le plaisir de voir se profiler la mer à l'horizon. C'est donc de fort belle humeur que nous chevauchâmes en direction de la côte azurée.

Plutôt que de passer par les plateaux calcaires remplis de buissons épineux et de trous sans fond – caractéristique à la géologie karstique de cette région – la route du littoral, plus pittoresque et mieux tracée, eut notre préférence. Nous devons rejoindre l'ancienne voie romaine *Via Domitia* à Montpellier, notre première étape pour la nuit.

La saison était parfaite pour entreprendre ce genre de tournée : temps clément, ni trop chaud ni trop froid, et les journées suffisamment longues. Les après-midis nous trouvaient souvent en bras de chemise à savourer la caresse de la brise marine sous les grésillements lancinants des premières cigales.

Gabriel s'étonnait que nous ayons pu quitter un pays si doux et accueillant. Pour répondre à son questionnement, je retombai malgré moi dans la politique, nonobstant la mise en garde de mon père, en tenant des propos un peu sarcastiques.

— C'est sans doute l'une des raisons pour laquelle l'émigration française se fait au compte-gouttes ; alors que les Anglo-saxons abandonnent en masse et sans remords leur pays de brouillard et de misère, hasardai-je pour expliquer le déséquilibre démographique qui, tel un raz-de-marée, entraînera la perte du Canada à plus ou moins long terme.

En fait, me dis-je intérieurement, ce sont les persécutions religieuses auxquelles se livrent les sectes fondamentalistes et intégristes, tout autant que les quakers et les puritains, qui ont poussé les Anglais à émigrer massivement en Amérique. Ces dévots sont persuadés d’y trouver le nouvel Israël ! Pourquoi ne pas laisser les protestants en faire autant et leur permettre de mettre leurs bras et leur expérience au profit de la Nouvelle-France ? Oser poser cette question au roi m’avait valu un séjour à la Bastille qui aurait pu être des plus éprouvants, alors que ce fut tout le contraire grâce à ma merveilleuse pierre.

Dans le sud de la France, la terre, bien que parfois un peu trop sèche en été, permettait la pousse de fruits et légumes en toute saison, et ce, à profusion. Même en hiver, choux, carottes et autres rhizomes venaient alimenter les manants comme on les nommait ici ; pour ma part, je préférais l’utilisation du mot *habitant*, comme on le faisait en Canada.

Mon beau-frère rompit le cours de mes pensées en émettant les siennes...

— Il faut une certaine dose de bravoure et une envie prononcée d’aventure pour troquer ce pays contre les durs hivers de l’Amérique Septentrionale, fit-il remarquer à juste titre. À moins d’avoir l’abnégation de ces admirables personnes qui ont eu le courage et la foi nécessaires pour évangéliser mes frères autochtones. Pour entreprendre une pareille entreprise, il faut des hommes et des femmes intrépides et décidés.

Je ne pouvais qu’approuver.

Montpellier, sise sur une colline boisée, nous charma avec ses belles demeures néo-classiques. Nous en profitâmes pour nous désaltérer à ses claires fontaines. Les chevaux, tout autant que nous, furent loin de dédaigner les larges avenues ombragées qu’offrait l’endroit.

Plus loin se profilaient les interminables plages blondes qui bordaient le littoral bleuté de la Méditerranée<sup>11</sup>, à savoir : *Media Terrae nostrae* (au milieu de nos terres), comme disaient orgueilleusement les Romains qui avaient aussi de la suite dans les idées en étalant leur vaste empire tout autour de cette mer presque intérieure.

---

<sup>11</sup> Au fait, connaissez-vous l’origine de ce joli nom ? Méditerranée provient lui aussi des Romains. Non seulement l’appelaient-ils : *Mare nostrum*, « Notre Mer », mais de plus, ils lui conféraient l’hydronyme de : *Media terrae nostrae*, ce qui signifie : Le milieu de notre terre ! En effet, l’Empire romain englobait cette vaste mer.

Aux abords de la mer, dont le bleu marine se fondait harmonieusement avec le ciel azuré, une armée de travailleurs effectuait une œuvre gigantesque digne des Romains. Ce chantier pharaonique devait relier la Méditerranée à l'Atlantique par un canal qui porterait le nom de canal Royal du Languedoc, ou canal des Deux Mers, et qui deviendra plus tard notre fameux canal du Midi !

Une nouvelle ville portuaire venait d'être créée sur le cap de Sette ; elle fut renommée Sète par la suite. Un jour, un grand troubadour y naîtra et, au pied de son arbre, il vivra heureux en grattant sa guitare pour produire des sons mélodieux.

Rattachée à l'étang de Thau, reconnu pour ses huîtres aussi abondantes que savoureuses, Sète deviendra un important port moderne sur la façade méditerranéenne. Il concurrencera Marseille, l'antique aïeule phocéenne de Massalia. Supervisée par l'ingénieur de génie Pierre-Paul Riquet, qui a également dessiné les plans, la construction de ce canal a commencé en 1667 et s'est terminée en 1681. Partant de l'étang de Thau, il aboutit sur la Garonne, en aval de Toulouse. De là, petits bateaux et péniches peuvent se frayer un chemin sur le fleuve habituellement navigable jusqu'à l'océan Atlantique. Le chenal qui y conduit coule à travers des plaines, des plateaux et des vallons sur une distance de plus de 53 lieues (240 km), après avoir franchi une centaine d'écluses. Dommage que son concepteur n'ait pas vu plus grand, car son gabarit, fort modeste, ne permettait pas aux gros navires de l'emprunter ; il aura une utilité au niveau régional, mais tout de même considérable. Il n'en demeure pas moins un ouvrage remarquable.

Pour plus de commodité, nous suivrions la route tracée sur son parcours par des milliers de terrassiers. Cela nous permettrait de nous rendre aisément à Toulouse. De là, nous traverserions l'Aquitaine pour rejoindre la Loire. Ensuite, la route serait encore longue avant d'arriver au port militaire de Brest. En attendant, nous avons Béziers juste en face de nous... Une charmante perspective qui valait le détour !

La Haute-Ville se tenait perchée sur un promontoire rocheux, lequel reflétait sa falaise calcaire dans le petit fleuve Orb qui l'enlaçait en réfléchissant sa grâce minérale dans le miroitement de ses eaux moirées. Cette belle ville, plus que tout autre en Languedoc, a connu un destin tragique. Durant l'une des croisades fatidiques fomentées contre les albigeois, nommés aussi cathares, guerre civile qui perdura de 1208 à 1244, Béziers fut envahi et saccagé par les armées des ba-

rons du nord en 1209. L'impitoyable Simon de Montfort en était le chef. Désireux d'éliminer l'hérésie cathare qui fleurissait dans cette place forte et de terroriser les villes dissidentes voisines, bien que les albigeois se trouvassent en forte minorité, soit 6 000 cathares avoués sur une population de 30 000 âmes, voici ce que ce *bon* seigneur catholique ordonnât à ses sinistres soldats (en latin) : *Neca eos omnes. Deus suos agnoscet.* (*Tuez-les tous, Dieu sera reconnaître les siens !*) L'abominable exécution des malheureux Biterrois perdura des jours et des nuits... Voilà un autre bel exemple de *charité chrétienne* qui sévissait sous le règne du pape assassin au nom ironique d'*Innocent III* ! La forteresse cathare de Monségur, perchée sur son clair piton rocheux dénudé et brûlé par le soleil, verra tomber cette croyance dite *hérétique*.

Il faudra attendre Martin Luther et Pierre Calvin pour oser, une fois de plus, braver le monopole religieux et spirituel de l'Église catholique. Les nouveaux adeptes de la croyance dite *protestante goûteront* à la médecine intransigeante de Rome. D'autres massacres cycliques perpétrés par les *bons* sujets papistes ont abouti à la tristement célèbre Saint-Barthélemy. L'assassinat de milliers de protestants venus célébrer le mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois en 1574 a lancé le bal des règlements de comptes tenus par l'Église. D'autres tueries orchestrées par nos dirigeants *très* catholiques ont été perpétrées en Languedoc et ailleurs, comme nous avons pu malheureusement le constater, entre autres, à La Rochelle, à Privas, à Montpellier, et particulièrement à Béziers.

Hélas ! Nous n'en avons pas fini avec ces horribles tueries. À la fin de ce siècle, de nouvelles persécutions provoquées par l'abolition de l'édit de Nantes (1685) déclencheront une révolte en Cévennes, qu'on appellera : guerre des camisards ou guerre des Cévennes (1702 – 1704). Pendant presque trois ans, deux mille paysans cévenols tiendront tête à vingt-mille soldats du roi. Un exploit que certains qualifieront de miracle ! Ne pouvant que sympathiser à leur cause, j'entendais aider, en temps et lieu, mes concitoyens huguenots dans leur lutte inégale, n'en déplaise à Sa Majesté.

Mais, nous étions encore loin de cette période de notre histoire et les rumeurs de carnages sans fin s'étaient tués dans la région. Celle-ci profitait d'un climat agréable et d'une relative tranquillité qui nous permettait d'y voyager de façon sécuritaire.

La paix n'était pourtant pas générale, dans le pays, et si elle gratifiait le Sud de sa clémence, le Nord, lui, se voyait secoué par de terribles coups de canon. Les tirs sporadiques et roulants provenaient de part et d'autre de la frontière nordique, autant de l'armée du roi de France *Très* catholique, que de celle des Pays-Bas alors sous les ordres du *Très* protestant prince d'Orange.

Le Roi-Soleil en avait plein les bras de ces *marchands de fromage*, comme il désignait dédaigneusement les Hollandais dont il jalousait le commerce naval florissant. Celui-ci était très prospère grâce à une flotte marine nombreuse et bien armée. Heureusement que son cousin germain, le *Très* catholique Charles II (*le débauché*) était de son côté. Tout de même, le Saint-Empire germanique l'inquiétait... Pour toutes ces raisons, Louis XIV devait ronger son frein en ce qui concernait les dissensions religieuses dans son royaume. Une fois la paix revenue, il allait prendre en main cette épineuse question et la régler à sa façon.

La nuit venue, nous campions la plupart du temps près d'un cours d'eau rieur pour rafraîchir nos sueurs et abreuver nos chevaux. Aucun insecte piqueur ne venait troubler notre sommeil éthéré, sauf près des étangs de Narbonne, la belle Romaine, entourée de champs de roseaux et de lagunes saumâtres, où taons et moustiques bourdonnants et lancinants trouvaient matière à s'ébattre. Mais hormis cet épisode inconfortable où, en lieu de sang, le jus de citron coula en abondance, nous ne fûmes pas importunés. Même que la plupart du temps, nous chantions, riions et faisons bombance sous la voûte étoilée, avant de roupiller. Une nuit, le ronflement sonore de l'un d'entre-nous déranga un hibou qui, frustré, s'envola en hululant son cri d'irritation. Il en aurait été tout autrement si nous avions couché dans certaines auberges pouilleuses et mal famées, où poux, puces et punaises faisaient la fête aux pauvres voyageurs.

En vue d'éviter tout mauvais parti, nous montions la garde à tour de rôle, même si la gendarmerie de la marée chassée inspectait régulièrement la route pour contrôler les déplacements et assurer la tranquillité des lieux. Car à cette époque, nous étions en guerre. Il nous fallait souvent montrer patte blanche lorsque nous rencontrions une patrouille, du fait que notre allure à la fois assurée et martiale semait le doute. Or, chaque fois, il suffisait que le chevalier Vincent decline son identité, et les barrières tombaient aussitôt. Durant le jour,

à la manière des Indiens, Gabriel ou père ouvraient la marche et agissaient en tant qu'éclaireurs.

Après la traversée de *Narbo Martius*, l'ancienne capitale de la première *Provincia* gauloise, soit la Narbonnaise, une colline couverte d'agréables terrasses superposées se présenta au bout d'une longue plaine. Frais et dispos, nos chevaux la grimperent sans peine en caracolant sur l'antique *via Aquitania*.

Autour de nous, des jardins suspendus croulaient sous une avalanche de *bonnes herbes* (légumes), de vignes et d'oliviers sous le chant des cigales revenues par milliers. Toujours en suivant la route bordant le canal en chantier, lequel traçait un formidable sillon dans la douce vallée enchantée, nous venions de dépasser la toute menue chaîne des Corbières, qui servait néanmoins d'immense barrière pour les terrassiers à moitié nus et en sueur qui œuvraient à creuser le chenal sous cette précoce chaleur.

Dévalant des coteaux à grandes galopades exubérantes, nous coursions amicalement entre-nous. Aussi, c'est tout essoufflé et en riant que nous pénétrâmes dans la luxuriante plaine de Lézignan. Et là, nous fûmes littéralement engloutis par une mer de feuillages émeraude. Partout, des vigneron s'affairaient dans de grands champs. Des rangées bien tracées au cordeau et des milliers de pieds de vigne en rangs serrés se poursuivaient à perte de vue. Ces sillons en dentelle qui alignaient leurs troncs aussi bruns que tourmentés, coiffés d'un bouquet de feuilles vert-tendre, produisaient un effet apaisant à nos yeux étonnés et ravis de ce paysage viticole luxuriant.

Sans plus attendre, nous fîmes une halte à l'*Orbieu*, petite rivière qui se jette un peu plus loin dans l'Aude, le cours d'eau fluvial qui arrose ce grand bassin. Tout à coup, le temps se gâta et le ciel déversa ses bienfaits sur nos têtes. Heureusement, ce ne fut qu'une ondée passagère plutôt qu'une tempête. Ce genre d'orage méditerranéen est fréquent et sans trop de conséquences s'il ne dure pas trop longtemps ; sinon c'est le déluge qui vous attend !

Parlant de déluge, nous serons bientôt mis au défi de franchir le court fleuve qui prend sa source dans les Pyrénées-Orientales, non loin de là. L'Aude avait dangereusement grossi en raison du dégel printanier, si ce n'est à cause de l'orage subit qui grondait toujours de sa provenance, tout au sud, vers l'Espagne. Ces monts des Basses-Pyrénées portaient encore leur blanc bonnet étincelant sous

le soleil matinal. À l'opposé, bordant le large val de leur sombre muraille, les montagnes Noires s'en coiffaient tout autant. Puisque le pont qui enjambait le petit fleuve impétueux venait de partir à la dérive, nous l'affronterions sur un bac agité par les éléments endiables. Une fois débarqués, non sans peine, nous reprîmes la grande route, qui suit son parcours dans la vaste plaine, en longeant sa rive gauche détrempée. Quand le soleil se montra à nouveau, j'espérais qu'il sèche mes vêtements imbibés d'eau à la suite de l'averse et de l'éprouvante traversée de l'Aude.

La chaussée en terre battue s'ornait d'ornières et de sillons creux comme autant de miroirs luisants sous l'astre brillant. Le passage de milliers de véhicules qui y circulaient : soit pour le chantier pharaonique omniprésent, soit pour transporter les victuailles aux marchés, dégradait cet important axe routier. Vivement les routes empierrées romaines ! pensai-je, devant ce triste constat.

Quand soudain, de loin, je la vis, je restai ébahi devant la beauté incontestable de sa force tranquille. Celle que l'on surnomme avec affection et respect *La pucelle du Midi*, parce qu'on la juge intacte et imprenable, se tenait figée devant nous dans toute sa grâce minérale. Dominant la vallée jardinière de ses impressionnants blocs en pierre qui lui servaient de remparts, la vieille Cité de Carcassonne s'offrait à nos yeux émerveillés par ce témoignage vivant d'un passé si bien conservé.

De nombreuses tours circulaires aux cônes d'ardoises luisantes ou de tuiles rosées chapeautaient orgueilleusement les créneaux formés de blocs chatoyants sous l'ardent rayonnement de l'astre diurne. L'ensemble couronnait l'éminence fortifiée d'un double diadème en pierres de taille, qui avait connu bien d'honorables batailles.

En nous approchant de cette Belle Dame prudemment corsetée, nous pûmes mieux découvrir ses charmes et sa beauté. Quantité de bannières enluminées et de filiformes oriflammes flottant sous le zéphyr d'un soleil couchant irisé de flammes soulignaient la noblesse de ces murs épais et puissants. Nous étions tous sous le charme de cet incomparable site, dont la majestuosité ne manquait pas de nous impressionner. L'enceinte élevée, jalonnée d'élégantes tours d'ivoires et de redoutables redoutes, enserrait étroitement et jalousement, quoi qu'il en coûte, la ville moyenâgeuse.

L'auguste citadelle se pressait, toits à toits et portes à portes, d'une ruelle tortueuse à une autre, sur sa colline perchée. Aimable autant qu'imprenable Pucelle du Midi, tu resteras toujours, dans mes pensées, la plus admirable des citadelles !

Nous dormîmes à l'intérieur de ses murs rassurants qui avaient pourtant vu les pauvres cathares se faire exterminer par l'armée du roi *Très chrétien* de la France nordique et despotique d'un passé pas si lointain, mais toujours de circonstance, comme hélas, nous l'appren-drons en parcourant l'Histoire de France.

À notre habitude, nous sortîmes de la vieille cité à l'aube et de bon pied. Vers midi, je vis un panonceau annoncer : Castelnaudary ! Tout surpris, je m'exclamai de joie :

— Est-ce bien là qu'ils font le fameux cassoulet ?

— *Eh, parrri !* répondirent mes acolytes Jacques et André, de fins connaisseurs eux aussi.

Ce fut le prétexte pour nous accorder une halte prolongée, histoire de déguster la savoureuse spécialité du pays sous la terrasse ombragée d'une chaleureuse auberge. En accompagnement, nous eûmes droit à une bonne bouteille de vin frais provenant du coteau Limousin voisin. Celui-ci se distinguait faiblement dans le lointain, enveloppé qu'il était de sa mousseline en satin blanc apportée par un vent marin.

Un troubadour de passage nous charma avec son ramage. L'attachant quidam fredonnait des chansons anciennes sur l'amour du genre humain. Il glorifiait particulièrement la femme, tout en grattant divinement sa mandoline et en y allant d'accords nostalgiques. Il célébrait le *fin'amor* du Moyen Âge romantique... En langue d'oc, évidemment ! C'est tellement plus poétique et plus chantant...

Si l'artiste lyrique avait interprété ses vers en français, c'eût été un trouvère, et un ménestrel dans une langue gothique, autre langage poétique. Quant à l'ancienne Gaule, et encore en Bretagne, on les nomme toujours des bardes. Il ne faut pas croire qu'ils sont barbants, ces amuseurs publics ; ce sont de joyeux drilles ! Mais peu importe leur appellation, pour le bien qu'ils font à l'humanité, que Dieu les garde.

On sait que troubadour vient du verbe *trovare*, d'où *trovador* en *occitan*, tout comme en espagnol. Ce qui veut dire : *le trouveur*, tout simplement !

Le poète baladin qui nous charmait de ses accords nostalgiques, en plus des airs folkloriques de tout temps, composait sa musique sur des poèmes qu'il avait écrits ou *trouvés* ; et, comme en plus il les chantait avec amour, il était donc bel et bien un troubadour !

Malgré que le français fût la langue usuelle de communication depuis François 1<sup>er</sup>, langage connu presque partout dans le royaume de France, car elle était la langue parlée des administrateurs et des rois, il n'en restait pas moins que chaque province avait son dialecte ; son patois ou son idiome, pour rester courtois. C'était un héritage culturel de nos ancêtres auquel nous étions tous viscéralement attachés.

Mon père et moi échangeons souvent des conversations en occitan, la langue d'oc, notre langage maternel. Néanmoins, par respect pour Gabriel qui ne le comprenait guère, nous avons adopté le français comme langue commune. Une coutume qui se répandra dans toute la France et qui était déjà de mise en Nouvelle-France. Car, avec tous les colons provenant des quatre coins du pays, et pour ne pas devenir une nouvelle tour de Babel, la langue française, avec l'accent du centre ou de la région parisienne, était la règle au Canada. Aussi, le Méridional que j'étais avait vite perdu son accent chantant par souci d'uniformité.

Le lendemain, nous arrivâmes à la grande ville de Toulouse, ou *Tolosa* du temps de la Gaule-Romaine. Subséquemment à la chute de l'Empire romain, elle était devenue la capitale des Wisigoths au V<sup>e</sup> siècle. Une fois ces derniers déguerpis en Espagne, c'est le comte de Toulouse, Raymond VI, qui en hérita. Sympathisant à la cause cathare, il donna au roi de France une occasion toute trouvée d'annexer son beau duché durant la dernière Croisade contre les Albigeois. Triste consolation, c'est sous ses murs que le cruel Simon de Montfort, le bourreau de Béziers, a perdu la vie. J'espère que *Dieu*, dans son Infinité Sagesse, aura *apprécié* son dévouement à sa *juste* valeur, sachant que l'homme a massacré moult innocents en *Son Honneur* !

L'antique métropole se voyait traversée par un fleuve torreniel appelé La Garonne ! Nous nous y arrê tâmes pour faire une pause. Après quoi, nous grimpâmes sur un promontoire escarpé pour mieux admirer cet impressionnant cours d'eau, ainsi que toute la vallée environnante qui ne l'en était pas moins.

Provenant des Pyrénées espagnoles, tout au sud, ce fleuve fougueux poursuivait sa course folle depuis les hautes montagnes enneigées. Alimentée par une kyrielle de torrents dévalant des glaciers, la

Garonne prenait du volume et de l'assurance. En entrant dans la plaine, elle finissait tout de même par s'apaiser et se faire moins rebelle en roulant puissamment ses eaux froides et troublées. Plus loin, elle descendait sereinement sur l'immense plateau alluvial de l'Aquitaine dont elle contribuait à la formation depuis la nuit des temps. Devenue sage, elle coulait majestueusement dans le val qu'elle a creusé, tout en traversant des villes ou en léchant des hameaux. Plus loin encore, elle ondoyait mollement dans de verts coteaux ou de gras pâturages en humectant de fertiles vallées bordées des célèbres cépages des vignobles bordelais. Finalement, grossie de sa forte sœur Dordogne, qui venait l'épauler sur sa droite, ce qui produisait un entre deux mers des plus fertiles, les deux formaient une large paire qui prend pour nom : Gironde. Après un long estuaire encaissé qui se prolonge encore et encore, celui-ci finit par se jeter dans la mer océane et ses mystères. Dès lors, amoureuxment, la Gironde entrelace ses eaux douces verdâtres et profondes dans l'auguste golfe de Gascogne, qui les dilue aussitôt dans le saphir marin de l'infini océan salé.

Mais pour l'instant, il n'était pas question de chevaucher la Garonne ; elle était en crue et rugissante comme un dragon en furie, gonflée et abreuvée par ses eaux refroidies, gracieuseté de la fonte des neiges dont on pouvait admirer la blancheur éternelle à l'horizon, sur les pics dentelés du Midi ! Cette formidable barrière dressée à l'horizon constituait la frontière naturelle à laquelle tenaient tant les rois de France, présents et passés, qui ont chassé les Espagnols du Roussillon voisin. Survenu sous le règne de Louis XIII, cet événement ne datait pas de tant d'années.

Auparavant, le roi Charles VII avait dû bouter les Anglais hors de ce beau pays à la suite d'un divorce et d'un remariage malheureux. En 1152, l'ex-reine de France, Aliénor d'Aquitaine, répudiée par Louis VII pour cause d'infertilité, apporta sa couronne de duchesse en cadeau de mariage au comte d'Anjou, Henri II Plantagenêt. Ils réunirent ainsi leurs immenses domaines seigneuriaux. Jusque là, rien d'anormal. Par contre, deux ans plus tard, Henri II devint roi d'Angleterre, faute d'un successeur anglais. Ne voulant point s'abaisser à être le vassal du roi de France, envers qui il n'avait jamais eu trop de sympathie, il rattacha ses possessions françaises à la Couronne anglaise. Mal lui en prit ! Des pillages, des guerres et des tueries qui s'étaleront sur plus de cent ans résulteront de ces noces tragiques. Tout un cadeau,

de la part des mariés ! Dire, qu'il faudra attendre la venue d'une jeune héroïne, pure et naïve, pour délivrer cette belle région de France de l'occupation anglaise...

En récompense, l'Église catholique romaine, qui comme on le sait, a tendance à pencher du côté du plus fort, fit brûler vive la courageuse pucelle, qu'elle déclara *hérétique* ! Puis, des siècles plus tard, le Vatican se ravisera et la canonisera ! Sans doute pour se faire pardonner, diront des médisants. Et pourtant, il lui a fallu moins de trente ans, à cette Église catholique *romaine*, avant de canoniser un roi : Saint Louis !

Il est vrai que Louis IX, ce *Saint*, avait mis un terme à l'*hérésie cathare*, puis fait avec sa charmante épouse une croisade en croisière – qui avait mal tourné –, mais il avait tout de même réussi à ramener quelques provinces réfractaires dans le giron de la France souveraine et catholique. *Autres temps, toujours les mêmes mœurs* ! pour faire mentir le dicton moqueur.

J'en étais à ces tristes réflexions au moment où je contemplais l'horizon enchanteur qui s'étendait à mes pieds et que le fleuve torrentiel rugissait comme un guépard, quand mon père donna subitement l'ordre du départ. Nous avions assez rêvassé !

Ces lieux magiques avaient également connu le *Prince des troubadours*, Guillaume IX. Lui, par contre, fit régner l'amour et la poésie sur ses terres romantiques, plutôt que la mort et la barbarie qui régnaient habituellement dans ces temps de mystères et de chevalerie pas toujours chevaleresque. Ah ! *Quand les hommes vivront d'amour* ! chantera un jour un troubadour de chez nous.

Nous pûmes contempler, en passant, la magnifique basilique aux tons rosés de Saint-Sernin, qu'on avait mis deux siècles à réaliser. L'imposante et aérienne cathédrale gothique, construite avec des briques d'argile cuite, donnera son surnom de Ville Rose à cette gracieuse capitale du Toulousain.

Un jour lointain, alors qu'il visitera ces lieux engloutit par un déluge qui fera déborder la Garonne, un président républicain, stupéfié devant ce spectacle affligeant, s'écrira en cherchant ses mots : « Que d'eau ! Que d'eau ! » Il devait y en avoir vraiment trop...

Nous sortions du Languedoc par la Guyenne, anciennement appelée Aquitaine, pour entrer dans Montauban. Cette cité fut elle aussi jadis une place forte protestante ; elle résista héroïquement aux

troupes de Louis XIII, en 1621, lors d'une autre stupide guerre de religion. Une singulière cathédrale en voie de construction semblait vouloir excuser ces égarements.

En circulant sur ce plateau calcaire, coupé de vallées fertiles et traversé par la Dordogne, mon père vérifia mes connaissances historiques en me demandant à brûle-pourpoint :

— Dis-moi, Aiglon, savais-tu que cette belle terre que nous foulons depuis Toulouse et Agen appartenait à l'Angleterre, il y a deux siècles à peine ? C'était avant que la Pucelle ait permis au roi Charles VII de vaincre définitivement les Anglais, non loin d'ici, au lieu dit : Castillon La Bataille...

— Oui, père ! Tu parles du *Roi de Bourges*, comme ses contemporains le surnommaient par dérision, car seule cette région au sud de la Loire acceptait son autorité royale. Grâce à Jeanne d'Arc, qu'on appelait La Pucelle, qui a délivré héroïquement Orléans en mai 1429, il a été sacré roi de France à Reims trois mois plus tard. Après plusieurs victoires sur les armées anglo-bourguignonnes, le roi Charles VII a réussi à mettre un terme à la tristement célèbre guerre de Cent Ans lorsqu'il a *bouté* les Anglais hors de France. C'était à Castillon, en 1453, lors d'une fameuse *bataille*, d'où le patronyme de ce village qui commémore ce lieu glorieux.

Cette victoire décisive referma à jamais l'obscur porte du Moyen Âge, pour ouvrir toute grande la lumineuse entrée de la France dans la Renaissance !

Tout en dodelinant du chef, mon père approuva et répliqua :

— Je ne peux que m'incliner devant ton savoir ; il est vrai que tu enseignais l'histoire aux enfants des mineurs, alors que tu en étais encore un toi-même...

Cette semaine de cheminement à travers ce ravissant pays, que nous contemplions avec des yeux d'enfants, s'était écoulée sans anicroche ; il est vrai que mes quatre colosses compagnons de voyage auraient été à même d'effrayer un bataillon de brigands. Afin de nous assurer de garder notre bon rythme, il fut décidé que nous changerions de chevaux au prochain relais, soit dans la belle ville portuaire de Bordeaux, ex *Burdigala* de la Gaule.

L'affluence, sur le port, faisait plaisir à voir. Les échanges de produits du terroir avec les denrées venues du monde entier procuraient richesse et prestige à cette ancienne capitale de l'Aquitaine. Les

belles demeures seigneuriales qui parsemaient le bassin pouvaient en témoigner. Et dire qu'il n'y a pas tant d'années, ce lieu était encore un port anglais... la faute à qui vous savez. Vivement Castillon-la-Bataille !

Au matin, c'est frais et dispos que nous reprenions la grande route avec nos nouvelles montures, ferrées de neuf et sanglées de près. La petite province de La Marche, ancien fief de la maison de Valois, ralliée à la Couronne de France depuis seulement 1527, fut franchie en un seul jour de chevauchée. Quant à lui, le Poitou et ses vastes prairies où paissaient vaches et moutons par milliers nous en demanda deux.

À Poitiers, la capitale perchée sur une éminence abrupte dominant la vallée de la Clain reflétait sa grâce aérienne dans son liquide écrin. Là aussi de remarquables églises romanes et une imposante cathédrale gothique auraient eu le mérite qu'on s'y attarde, mais nous n'avions qu'un désir : retrouver les nôtres au plus vite.

Père nous rappela qu'en ces lieux, Charles Martel avait arrêté (on dira écrasé dans les manuels d'histoire) les *Sarrazins* (nom que l'on donnait aux Arabes à l'époque du Moyen Âge) en l'an 732, ce qui avait permis de briser l'avancée musulmane en Occident... du moins, pour quelques siècles à venir. Charlemagne, le petit-fils de ce grand général, avait de qui tenir.

La Touraine et son plat pays recouvert de grandes forêts denses nous mirent sur le qui-vive, de sorte que nous dûmes redoubler de prudence. Mais rien ni personne ne se mit en travers de notre route. Pourtant, ces boisés étaient infestés de brigands de grand chemin, on s'en doute ; mais, ces lâches coupe-jarrets préféraient s'en prendre à des voyageurs innocents et moins aux aguets. Sage précaution, s'il en était !

Nous franchîmes bientôt, non sans mal en raison de la fonte des neiges des montagnes où il prend sa source, le plus long fleuve de France, et parfois le plus évasé aussi, mais difficilement traversable à gué, sauf au cœur de l'été où ses eaux basses se laissent franchir facilement ; ce qui était loin d'être le cas en raison des crues printanières. Un élégant pont qui enjambait la grande rivière en larges bonds, aux abords de Tours, nous fut d'un grand secours, car aucune barge ne se risquait à traverser le fleuve en crue, parcouru qu'il était par de grosses vagues chocolatées.

Pour ajouter la goutte qui fera déborder ce grand vase agité, un violent orage se mit de la partie. Il tombait des cordes à boire debout, comme l'on dit familièrement; jamais expression ne m'aura paru aussi limpide! Bien vite, les rives furent inondées. Et le tonnerre qui tonnait et grondait de plus belle! Que d'eau! Que d'eau! se serait exclamé un nigaud...

Pour faire changement et nous protéger du mauvais temps, nous dormîmes dans une confortable hostellerie sur la place de la somptueuse cathédrale aux tours jumelles de Saint-Gratien. Nous ne fûmes pas surpris d'apprendre qu'il avait fallu pas moins de trois siècles pour parachever ce chef-d'œuvre d'architecture gothique.

Le mauvais temps subit s'étant envolé comme par enchantement, il faisait un soleil radieux lorsque nous avons quitté l'ancienne capitale de la Touraine et ses tourments. En suivant la verte plaine qui longeait la vallée de la Loire sur sa rive droite un peu mouillée, nous croisâmes plusieurs superbes demeures princières de pur style Renaissance. Ces admirables constructions réfléchissaient le soleil de mille brillances baignées de rayons d'or, revenus en abondance pour jouer de la harpe magique sur les toitures métalliques ou d'ardoises irisées. De hautes cheminées monumentales autant qu'ornementales se dressaient fièrement dans le ciel azuré, tout en crachant des volutes bleuées de fumée légère. Pour couronner l'ensemble de ce lieu enchanteur prisé par les rois, ces châteaux dédoublaient leur prestance en images troubles sur la surface de la plus longue artère de la France.

Hélas! Nous n'avions pas de temps à leur consacrer; j'aurais tant aimé leur rendre hommage... À charge d'y revenir un jour, qui sait? Je me reverrais bien là avec ma tendre dulcinée, pensai-je tristement.

Nous pénétrâmes dans l'Anjou pour faire halte à Angers, sa capitale (vous l'aurez deviné), au terme de la deuxième semaine de notre édifiante randonnée. Bordé de la Maine qui protège son flanc ombragé, pareille à une douve démesurée, le château des comtes d'Anjou élève ses sombres murailles chargées de protéger l'ancienne demeure féodale qu'il a déjà abritée. Contrairement aux luxueux châteaux de la Renaissance, celui-ci avait plutôt une allure moyenâgeuse. Tout de même, il nous impressionna grandement avec ses hautes murailles que ceinturaient dix-sept majestueuses tours circulaires tronquées et tout aussi imposantes que celles de la Bastille.

Des rangées de milliers de pierres de taille aux couleurs contrastantes circulaient tout autour du castel. L'ensemble dessinait des traits parallèles, rectilignes ou courbés, aux tons pâles et foncés du plus bel effet. Cette résidence seigneuriale avait abrité de célèbres hôtes, dont la branche d'Anjou-Plantagenêt. D'ailleurs, l'image de branche convient très bien à ce nom particulier, puisque ce célèbre patronyme provient de l'ancêtre du comte d'Anjou, Geoffroi V de Foulques, surnommé ainsi parce qu'il aimait orner son chapeau d'une branche de genêt. Sa descendance héritera de ce joli surnom, avec son beau comté de surcroît.

Geoffroi a épousé Mathilde, une princesse anglaise. De leur union naîtra Henri II Plantagenêt, qui devint roi d'Angleterre en 1154. Bien évidemment, cela entraînera la longue guerre que l'on connaît.

Un autre illustre résident de ce château, cette fois au XV<sup>e</sup> siècle, fut le Bon Roi René, protecteur des Arts et des Lettres. Beaucoup plus pacifique que ses ancêtres, il fut duc d'Anjou, comte de Provence, roi de Naples et de Sicile... Rien de moins ! Après ses déboires avec l'implacable Louis XI, ce qui lui coûtera une grande partie de ses terres, le roi René s'est retiré en Provence pour s'adonner à l'écriture et s'entourer d'artistes et de troubadours. Il y a vécu des jours heureux, jusqu'à son honorable mort. *Mon royaume n'est pas de ce monde !* aurait dit un certain Jésus.

Devant tant de merveilles architecturales, Gabriel et moi étions éblouis par le génie et la patience de nos bâtisseurs du passé.

— Je vous entends chanter les louanges et vous pâmer devant ces châteaux d'un autre âge, crut bon d'intervenir mon paternel. Mais saviez-vous que le plus magnifique palais du monde est présentement en construction, mes garçons ?

— Tu parles de Versailles, sans doute, devinai-je.

— Tout juste ! Depuis 1666, nos meilleurs architectes et artistes se dévouent à faire de ce palais, construit au milieu des marais, un monument à la gloire du Roi-Soleil ! Le Vau, le prodigieux créateur et bâtisseur du château Vaux-le-Vicomte<sup>12</sup>, a commencé à bâtir le château de Versailles, mais il est malheureusement décédé en 1670. Son plus

12 Ce magnifique palais, construit pour Nicolas Fouquet, surintendant des Finances entre 1656 et 1661, aggrava la jalousie et la suspicion du Roi-Soleil à son endroit. Au point qu'il n'eut de cesse à vouloir le surpasser, d'où la raison de la construction du château de Versailles. Il le fit par la suite trépasser à Pignorol... « Depuis quand un écureuil peut-il faire ombrage au soleil ? » a dû se dire Louis Dieudonné dans l'un de ces élans de rancœur absolutiste. La devise de Fouquet représentait un écureuil avec cette légende en latin : « Quo no ascendet ? » (Où ne montera-t-il pas ?)

brillant élève, François d'Orbay, a donc repris le flambeau. À présent, ce chef-d'œuvre architectural et floral est en voie d'être parachevé.<sup>13</sup>

— Tu sembles au fait des nouveautés, me moquai-je gentiment.

— En attendant que tu sois libéré de la Bastille, j'ai eu le temps de m'informer et, comme à Paris on ne parlait que de ce palais, ça m'a donné l'envie de savoir de quoi il en retournait. Et je peux te garantir, pour l'avoir vu de mes propres yeux, que si ce n'est pas le plus haut château que je connaisse, c'est certainement le plus luxueux. De plus, Versailles peut s'enorgueillir de posséder le plus vaste et le plus beau parc au monde qui soit ! s'exclama papa avec enthousiasme.

— Diantre ! Tu me donnes vraiment envie de le voir ! lançai-je.

De l'endroit où nous nous tenions, la grande ville portuaire de Nantes s'offrait à nos yeux ébahis. Le puissant et élégant château en forme de trapèze des ducs de Bretagne bloquait l'horizon avec ses impressionnantes fortifications aptes à décourager le plus pugnace des barons. Il est vrai que la dynamique et tyrannique dynastie Montfort a déjà résidé en ces lieux forts. C'est là, aussi, en 1598, que le bon roi Henri IV a signé le fameux édit par lequel il garantissait des droits égaux aux protestants et aux catholiques, histoire de mettre fin aux guerres de religion qui saignaient à blanc la France depuis des décennies et qui la privait de ses meilleurs éléments. Malheureusement, ces guerres reprendront de plus belle après la mort cruelle du bon roi Henri. *Paris vaut bien une messe...* aurait-il dit lorsqu'il est devenu catholique ! Son petit-fils, Louis le Grand, allait bientôt révoquer cet acte de tolérance, ce qui provoquera les graves conséquences que l'on sait.

De retour au moment présent, je reportai mon attention sur le bâtiment en arrière-plan du palais ducal. Une imposante cathédrale néogothique avec de hauts fenestrages en arcs brisés se voyait refaire une beauté grâce à une équipe d'artistes/artisans qui s'affairait à la rendre encore plus attirante.

Toute la ville semblait prise d'une intense frénésie ouvrière. Cette manne résultait de son commerce maritime des plus florissants, surtout depuis que les armateurs avaient mis en pratique le fameux commerce triangulaire prôné par l'intendant de génie, Jean Talon.

---

<sup>13</sup> À peine terminé qu'il fut jugé trop petit. Jules Hardouin-Mansart poursuivit l'œuvre ; c'est à lui que l'on doit la galerie des Glaces, un chant à la gloire du Roi-Soleil. Il terminera son chef-d'œuvre en 1689. Robert de Cotte le complètera en 1710.

Des navires de hautes mers provenant du monde entier entraient et sortaient de la rade encaissée. Sur les quais achalandés, bois précieux, sucre, tabac, épices et fourrures se côtoyaient dans un va-et-vient de fourmis. Leurs provenances : Afrique, Antilles, Canada, pour échanger contre des produits manufacturés ou agricoles de France, dont un en particulier : le vin !

Des milliers de grosses barriques et des palettes de bouteilles millésimées en provenance des riches régions viticoles et maraîchères que nous venions de traverser attendaient patiemment de partir dans le vaste monde pour apporter un peu de cette ivresse et d'excellence, gracieuseté de cette *Douce* France du terroir qui expédie ses produits savoureux et aimés aux quatre coins de la Terre, fût-elle ronde... De là, l'intense agitation qui régnait dans les campagnes ! Du haut d'une montagne qui bordait la rade, nous pouvions contempler toute cette effervescence.

Nantes et ses environs ressemblaient à une grosse ruche bourdonnante d'activité. Les manufactures aussi marchaient à plein régime. La rumeur des chantiers qui se propageaient par douzaines jusqu'à notre colline ombragée le démontrait bien. Cette installation portuaire, ouverte sur l'Atlantique, avec La Rochelle plus au sud comme pendant, était l'une des plus prolifiques sources de colons pour le Canada ; bien de mes compatriotes provenaient de cet endroit, que nous quitâmes sans regret par un petit matin blême sous un doux zéphyr marin.

Vannes et ses plaines battues par des vents salins seront atteintes à la tombée de la nuit. Une chaleureuse auberge, nichée sur le petit port, nous permettra de reprendre haleine, tout autant que nos aises. Quant à la spécialité de la maison, du homard à l'armoricaine, nous y fîmes plus qu'honneur ! Nous étions enfin ancrés dans la Bretagne, dernière province à traverser pour arriver au bout de notre périple.

Ah, belle et rebelle Bretagne ! Armor et Arcoat de la France ! Figure de proue de l'Europe qui s'élance tels un dogue féroce ou un tigre blanc mordant à pleines dents le riche océan qui la dresse ! À son sujet, mon beau-frère me posa cette pertinente question :

— Quel rapport y a-t-il entre la Bretagne et la Grande-Bretagne ?

— Une affinité familiale, pourrait-on dire, répondis-je laconiquement avant de préciser : Du temps des Gaulois, elle se nommait Armorique... armor signifie *côte* en dialecte breton. D'ailleurs, on dit toujours la péninsule armoricaine en souvenir de ce nom...

— Tout comme le homard à l'armoricaine ? me coupa Gabriel qui n'avait pas oublié notre somptueux repas.

— C'est exact ! Les deux ont la même origine, ce qui a entre autres engendré une excellente recette de homard. Donc, pour reprendre mes explications... si tu permets ?

Gabriel acquiesça en souriant, habitué qu'il était d'écouter mes exposés détaillés dont il était friand.

— Vers les Ve et VI<sup>e</sup> siècles, les Bretons de la grande île de Bretagne ont été chassés par les envahisseurs germains Saxons, Angles et Jutes. Devant ces invasions barbares, les Bretons ont émigré en masse sur cette presqu'île battue et déchirée par l'océan Atlantique. Ils lui trouvaient beaucoup de ressemblances avec leur pays perdu. Ils y ont découvert les Celtes, avec qui ils étaient apparentés, ce qui a facilité leur intégration. Ils ont rebaptisé l'Armorique Bretagne, en souvenir de leur mère patrie. Cette province autonome a connu plusieurs guerres de succession avant de devenir un duché. Nous venons d'admirer son château de Nantes, qui est puissamment gardé. En 1532, à la mort de la duchesse Anne de Bretagne, qui a épousé en secondes noces Louis XII, désigné Le Père du peuple par les États généraux de Tours de 1506, son duché de Bretagne a été officieusement rattaché à la Couronne de France.

Tout en secouant sa longue crinière, Gabriel résuma :

— Je peux voir que la France est composée de différentes cultures et races qui forment pourtant un ensemble homogène.

— Exactement ! Tout comme ce sera un jour le cas au Canada ; du moins, je l'espère.

Les pittoresques villes côtières de Vannes, Lorient et Quimper étaient de ravissantes stations balnéaires où nous passerons d'agréables nuits, bercés par le ressac de la mer et les vents salés. Il nous arrivait souvent d'entendre mugir l'océan tout près, qui rongait les récifs de la côte rebelle avec ses fortes vagues répétées. Celles-ci pouvaient parfois se montrer cruelles en emportant des pans entiers de falaise.

Finalement, au rythme soutenu de nos chevaux excités par le vent du large et les embruns salés dont ils raffolaient du goût chaque fois qu'ils broutaient les herbes saumâtres, nous abordâmes notre dernière étape en galopant sur la belle route carrossable qui reliait Quimper à Brest. Tout au nord se trouvait la profonde rade aux côtes farouches. Nous pénétrions enfin dans le cap du *Finistère* !

Ce toponyme pourrait sans doute signifier : *là où la terre finit* ou la *Fin de la Terre*. Tout comme de l'autre côté de l'Atlantique : *Gesh Pesh*. Autre bout du monde en Gaspésie. D'ailleurs, je remarquai de grandes similitudes entre ces deux imposantes péninsules océaniques situées presque sous la même latitude. Un peu comme deux sœurs siamoises cruellement séparées l'une de l'autre après leur naissance. Qui sait ? Elles étaient peut-être unies au commencement des temps ; la Terre est si âgée, et ce, quoi qu'en pensent certains obtus et bornés, qui aveuglés par leurs dogmes, prônent qu'elle a moins de 6 000 années ! Quelle ignorance surannée !

Par contre, si je discernais une apparence de tête de guerrier emplumé dans la première péninsule canadienne, une gueule de tigre qui rugit caractériserait mieux la seconde armoricaine. Observez bien les cartes modernes... C'est presque aussi évident que la botte italienne ou encore, celle amputée de la Nouvelle-Zélande. Vous ne l'aviez pas remarqué ? En 1642, ce territoire du bout du monde venait d'être découvert par un Hollandais aussi bon marin que commerçant, Abel Tasman, qui laissera son nom pour la postérité dans une île voisine, la Tasmanie. Les Maoris n'ont qu'à bien se tenir, car les Anglo-Saxons vont bientôt les envahir !

La grande rade de Brest fut en vue au terme de notre dix-huitième journée de cavalcade, par monts et par vaux. En traversant cette *Douce France*, cher pays de mon enfance, je la découvrais moi aussi avec les yeux d'un enfant à la fois émerveillé, curieux et ravi.

Dans le port-arsenal breton, situé sur la rive nord et bien adossé aux falaises escarpées de la profonde baie échancrée de Brest, de nombreux navires de guerre s'alignaient sur les quais dans une belle ordonnance toute militaire. Leurs trois rangées de canons superposés, sagement cachés par des sabords en chêne épais, se tenaient muettes pour l'instant. On nommait ces puissants bâtiments des *vaisseaux de ligne* en raison de la formation rectiligne, donc en file indienne, qu'ils adoptaient lorsqu'ils affrontaient une escadre ennemie. Ainsi, ils bénéficiaient de toute la puissance de leur mitraille crachée par les 80 à 120 bouches à feu de fer, de fonte ou parfois de bronze, sans risquer de frapper un bateau ami durant une bataille navale. Chaque bordée d'un seul de ces foudres de guerre pouvait expédier une tonne de projectiles divers vers l'adversaire. Les combats navals étaient sans pitié ; nous aurons, un jour prochain, l'occasion d'y *goûter*...

Notre première visite fut pour la capitainerie, afin de régler les comptes du carénage, de l'entretien de notre petit navire et de sa remise à l'eau. Ensuite, nous fîmes le tour des magasins pour nous procurer vivres et munitions, sans oublier des cadeaux pour toute la famille. Ceci nous prit le reste de la journée. En fin d'après-midi, notre petit voilier était amarré en tête de quai, prêt à appareiller au matin.

Durant la nuit, que nous passâmes à son bord pour veiller sur lui et sa précieuse cargaison, j'étais incapable de fermer l'œil tant j'étais oppressé. Dans ma tête, je ressassais la belle odyssée que nous venions de vivre, tout en me remémorant les faits historiques qui s'y rapportaient. De cette façon, j'espérais chasser l'angoisse bien compréhensible qui m'étreignait alors que nous étions à quelques heures de retourner en Amérique du Nord.

Cette traversée de la France profonde et côtière restera à jamais gravée dans ma mémoire. Même que se sera l'un de mes plus beaux souvenirs. Ce fut une grande et belle randonnée, aussi culturelle qu'agréable à vivre.

Ainsi que Gabriel l'avait dénoté, la France était composée d'une mosaïque de cultures différentes, mais tellement bien imbriquées les unes aux autres par un fort sentiment d'appartenance nationale, une langue commune et un monarque tout-puissant, qu'elle est devenue une grande puissance cohérente. Ces multiples brassages de races et d'origines, qui datent depuis la nuit des temps, ont formé cet alliage multiethnique, mixé de Celtes, appelés Gaulois, de Romains et de Francs, tous fondus dans un même creuset pour créer des Français! Plus tard, aux États-Unis, on qualifiera ce phénomène de *Melting pot*. Et dire qui a fallu à peine trois siècles, aux Américains, pour en prendre conscience! À ce compte-là, que peuvent faire 5 000 années?

En ce qui concerne la France du XVII<sup>e</sup> siècle, riche d'une population de vingt millions d'âmes aussi laborieuses qu'ingénieuses, elle est le royaume le plus peuplé d'Europe. Seule la question de religion divisait encore le peuple. C'est la raison qui poussera notre roi despotique et absolu à abolir les quelques privilèges toujours accordés aux partisans de la religion prétendument réformée. Louis XIV poussera les protestants dans leurs derniers retranchements. Soit ils reniaient leurs croyances, dites *hérétiques*, soit ils périssaient sur le bûcher; l'exil n'était pas une troisième option, puisque le roi l'interdisait, sous peine de prison, de galère, et d'exécution.

Cela n'empêchera pourtant pas deux à trois cent mille protestants de braver cet interdit pour aller enrichir des puissances étrangères luthériennes qui les accueilleront à bras ouverts. Combien périront dans cette entreprise aussi hasardeuse que désespérée ? Des milliers, j'en ai peur ; on ne le sera jamais.

Mais, pour l'heure, c'était le calme avant la tempête... Parlant de tempête, nous espérions ne pas en rencontrer de trop violentes durant notre traversée sur ce modeste voilier, encore moins des vaisseaux ennemis ; clair que les balles de nos fusils ne feraient pas le poids contre des boulets de canon.

Après cette nuit blanche peuplée de réminiscences et d'appréhension, dès le lever du jour, je piquai une tête dans les eaux vivifiantes du port pour m'ébrouer et chasser toutes ces noires idées. Un copieux petit déjeuner prit tous ensemble et nous étions prêts à appareiller. Comme toujours, nos adieux furent touchants. Et bien sûr, nous nous faisons la promesse de nous revoir avant longtemps...

Les menaces des survivants s'étaient avérées vaines. Après sa cuisante défaite, le triste sire qu'était Balthazar Flotte de la Frédière devait encore se terrer en tremblant derrière les solides remparts papistes d'Avignon. Je ne m'étais pas trompé à son sujet. Ce lâche individu ne se risquerait plus à nous affronter. Mais deux précautions valent mieux qu'une, pensai-je, avec un peu trop d'assurance et de présomption.

Nonobstant les charmes de la France, mon nouveau pays ne manquait pas d'attraits lui non plus. Les grands espaces et l'autonomie qu'il nous procurait nous donnait un goût de liberté et d'aventure qui ici, manquait à mon bonheur. Et puis, de doux bras nous y attendaient, Gabriel et moi... C'est la raison pour laquelle nous hissâmes les voiles avec un cœur content. Nous avions si hâte de revoir nos femmes et nos adorables enfants.

Or, un être infâme, l'abject Balthazar, n'avait pas encore dit son dernier mot ; il nous réservait un chien de sa chienne. La traversée ne serait pas de tout repos...

Puisque je n'avais pas *encore* le don de divination, je confiai au vent du large mon ultime message comme une prière ou une oraison. Dans un élan optimiste, d'amour et de raison, je proférai ce cri d'adieu qui venait du cœur et de l'esprit :

—Au revoir, *Douce* France ! Au revoir, chers parents et amis !  
Canada, nous VOICI !

«*Sssiii ! Sssiii !*» répondit un aigle pêcheur qui nous survolait  
dans les blancs nuages.

Heureux présage ? Qui sait ?

## CHAPITRE 5

### Le cheval de Troie

À la suite d'un séjour d'un an plus ou moins forcé dans le pays de mon enfance, nous mîmes les voiles et sortîmes du grand port et arsenal national de Brest le 15 avril 1674.

Le château de Brest, une imposante fortification bardée de canons, protégeait la passe. La tour de la Motte-Tanguy, bâtie sur le cap opposé, lui faisait face, dressée tel un gardien géant sur son roc inébranlable. Bien qu'âgée de plusieurs siècles, elle n'en restât pas moins un modèle de défense que copieront les Anglais avec les tours Martello disséminées dans tout leur empire.

—Au revoir, mère patrie! Nouvelle-France, nous arrivons! m'écriai-je un peu trop sûr de moi.

Tout aussi enthousiaste, mon beau-frère Gabriel lança :

—Aigle blanc, je suis heureux de t'avoir accompagné dans ton voyage au pays de mon père et d'avoir contemplé ses paysages magnifiques et ses remarquables constructions. Cependant, je me réjouis de retourner chez nous auprès de ma belle brune qui n'a pas quitté mes pensées une seule minute.

—À moi aussi, il m'enchant de rentrer. J'ai accompli mon devoir de citoyen en dressant un fidèle compte-rendu de la situation à nos dirigeants, malgré le désagréable séjour en prison que ça m'a coûté. Et surtout, j'ai pu retrouver mes grands-parents et Mamie une dernière fois, en plus de soulager quelque peu leurs souffrances. Maintenant, c'est le cœur léger que je regagne ma patrie d'adoption pour revoir ceux que je chéris tant.

*À commencer par mon épouse adorée, pensais-je, avec une pointe de culpabilité causée par mon incartade amoureuse.*

Ces considérations sentimentales passées, nous bordâmes les voiles et un bon vent de terre soutenu nous poussa vers l'ouest dans la direction souhaitée. Pressés de traverser l'océan au plus vite, nous nous relayions à la barre nuit et jour; pendant que l'un somnolait, l'autre veillait au grain.

Au port militaire bien pourvu, nous avons eu la chance de nous procurer des fruits frais provenant des Antilles ou d'Orient: des

oranges, des citrons et des noix de coco. Abreuvés de leur doux nectar, nous les coupions en deux à l'aide d'un sabre pour en savourer la chair ferme et blanche. Une fois vidées de leur substance nourricière, nous les jetions par-dessus bord afin d'observer leurs mouvements, ce qui nous permettait d'évaluer la vitesse de notre embarcation. Tous ces aliments nouvellement acquis agrémenteraient notre menu quotidien et nous protégeraient contre le scorbut. De temps à autre, quand le calme plat nous forçait à ronger notre frein, je faisais des exercices de tir avec le fusil expérimental confié par les frères Penel sur ces demi-coques flottantes à cent, deux cents, et même jusqu'à trois cents toises !

Subséquentement à quelques réglages de la mire, je finis par les atteindre une fois sur deux à la distance maximale. Il était certain que la combinaison des vagues et du roulis m'empêchait de faire mouche à chaque coup ; il n'en demeure pas moins que, tout comme Gabriel, je trouvais cette arme extraordinaire.

Après dix jours de navigation sans histoire, nous avions franchi le trentième parallèle par 45 degrés de latitude et dépassé l'Irlande, quand une voile suspecte se profila à l'horizon derrière nous. À l'aide d'une longue-vue en cuivre achetée au port, je reconnus un vaisseau des Provinces-Unis de troisième ligne<sup>14</sup>, puissamment armé, contre qui nous étions toujours en guerre. Il avait hissé le pavillon rouge sang, convention internationale adoptée par tout navire qui s'apprêtait à livrer bataille. Le découragement nous saisit. Allions-nous être faits prisonniers une fois de plus ?

Notre ketch n'était équipé d'aucune pièce d'artillerie ; de toute façon, nous n'aurions eu aucune chance dans un combat naval contre un adversaire de cette trempe, capable de cracher une demi-tonne de projectiles divers d'une simple bordée.

L'ennemi gagnait du terrain à vue d'œil.

— Préparons nos armes, recommanda Gabriel avec désespoir. Ne nous laissons pas capturer sans résistance, comme à l'aller.

---

14 D'après une tactique navale que l'on attribue au vice-amiral William Penn (fondateur de la Pennsylvanie), les navires de guerre formaient une rangée en ordre de bataille, car la majorité des canons étaient placés sur les flancs du bateau. De cette façon, ils ne risquaient pas de toucher l'un des leurs et pouvaient concentrer toute la puissance de feu sur l'escadre adverse ; delà leur désignation de vaisseau de ligne. Les bâtiments étaient classés par ordre de grandeur de première à quatrième catégorie, selon qu'ils possédaient de 40 à 120 bouches à feu.

—Nous serions massacrés si nous luttions. Essayons une autre tactique, proposai-je. Connais-tu l’histoire du cheval de Troie ?

—Oui, la fameuse représentation en bois que les Grecs ont abandonnée sur la plage. Il contenait un commando de soldats aguerris qui ont réussi à ouvrir les lourds portails pour introduire durant la nuit leurs combattants dans la ville fortifiée et la prendre. Quel est le rapport ?

—Je constate avec plaisir que tu as bien suivi les leçons données par les précepteurs de ta sœur, même si tu étais caché dans un placard. Eh bien, à notre manière, nous allons leur offrir un cadeau grec. Va chercher un baril de poudre, que nous allons attacher à un filin de 200 toises avant de le laisser dériver à la traîne. Au moment où le navire nous rejoindra, je tirerai dessus avec ma carabine à longue portée ; qu’en penses-tu ?

—J’en dis que tu es aussi malin qu’Ulysse ! approuva le Grand Puma en souriant de tout l’éclat de ses dents aussi luisantes que celles de ce fauve.

Malgré le danger qui se précisait, nous avions confiance en notre plan, d’où la raison pour laquelle nous ne paniquions pas. Quand le corsaire nous envoya une salve de son canon de chasse, nous comprîmes que nous étions à sa portée. Nous mîmes aussitôt notre embarcation en panne, et le vent du nord nous poussa à la dérive avec notre *petit présent* en remorque.

Dissimulé dans la cabine, je suivais l’approche du bâtiment ennemi. À environ 500 toises, il réduisit sa voilure pour modérer sa course. Il arrivait sur notre poupe. 400 toises nous séparaient, puis 300. Il ralentit ensuite son allure et s’avança à 250. Après quoi, un marin signala un objet flottant, droit devant. Sans doute séduit par l’idée que nous avions caché nos effets de valeur dans cette barrique, le capitaine ordonna de la récupérer et d’abattre toutes les voiles.

Deux marins munis de gaffes se portèrent à bâbord pour procéder à la pêche au trésor.

Je tenais le fût dans ma mire, au rythme des ondulations imposées par la houle. Au moment où l’un des matelots amena le tonnelet contre le flanc de la frégate, juste sur la ligne de flottaison, je fis feu !

Une explosion déchira le bâtiment hostile. Aussitôt survint une énorme conflagration qui le brisa presque en deux et le souleva au-dessus des flots furieux. Nous avons atteint la poudrière. Après

quoi, l'eau s'engouffra par la brèche immense. Sans que son équipage ait eu le temps de mettre une seule chaloupe à la mer, le navire de guerre, dans un craquement sinistre, sombra dans un monstrueux remous et disparut en quelques instants au cœur de l'océan. Insensibles à cette tragédie, Gabriel et moi sautions d'allégresse dans les bras l'un de l'autre en nous congratulant. C'était de bonne guerre ; David, encore une fois, avait vaincu Goliath !

En guise de remerciement pour l'offrande que nous venions de lui faire, Neptune nous gratifia d'un vent et d'un courant favorables qui nous amenèrent en vue de Terre-Neuve trois semaines plus tard.

. Nous pénétrâmes dans le vaste golfe du Saint-Laurent par le détroit de Cabot. Le fleuve n'étant pas encore tout à fait libre de glace et ne voulant pas risquer un naufrage si près du but, nous fîmes escale dans une anse de l'île Anticosti. Une source claire nous permit de renouveler notre eau qui commençait à avoir un goût suspect, voire croupi. Nous profitâmes de cette halte pour chasser quelques lièvres et perdrix, et pêcher de beaux saumons au pied d'une chute vertigineuse. Nous les fîmes boucaner dans un four en pierre construit par des marins basques.

Avec plaisir, nous avons retrouvé notre pays de cocagne avec sa flore et sa faune abondantes et variées ; à l'inverse, ses mouches voraces à peine écloses se précipitaient sur nous comme des affamés sur un morceau de pain. Heureusement que l'onguent de Mamie, dont je devais m'enduire fréquemment pour retarder le vieillissement de ma peau, les tenait un tant soit peu éloignées.

Enfin, vers la fin du mois de mai, la débâcle bruyante des glaces s'acheva. Le fleuve, débarrassé de sa banquise, nous ouvrait largement ses bras. Avec le mouvement du flux, nous entreprîmes la remontée de ce fleuve gigantesque que nous nous plaisions à comparer aux quatre grands que nous avions croisés en France. À n'en point douter, la Seine, le Rhône, la Garonne et la Loire auraient pu aisément s'installer dans son lit colossal !

Nous rejoignîmes le port d'entrée du pays, Tadoussac, en quatre jours et trois nuits ; 130 lieues de navigation à travers les récifs et hauts-fonds qui parsemaient le parcours. Ce centre de rencontre tribale était niché entre les deux collines rondes, ce qui faisait penser à une poitrine féminine, d'où son nom montagnais (innu) de *Totouskak*.

Le havre accueillant de Tadoussac nous reçut sous les cris des baleines venues festoyer dans ces courants fourmillants de menus crustacés. La puissante rivière Saguenay déversait ses flots doux dans le fleuve salé. Ce mariage des eaux créait des conditions exceptionnelles à la vie marine qui y foisonnait, ce qui transformait cet endroit en un lieu de rendez-vous idéal, autant du point de vue animal qu'humain.

Bien qu'immense, ce bras de mer, que compose le Saint-Laurent, recèle de dangereux rapides et écueils. Les 45 lieues qui nous séparaient de Québec requièrent deux semaines de vigilantes manœuvres. Compte tenu du mouvement descendant plus intense et des vents contraires à notre remontée, nous avançons à une allure d'escargot.

Notre arrivée dans la petite capitale fut remarquée. Ce n'était pourtant pas le premier navire en provenance du vieux pays. Un solide vaisseau avec une étrave renforcée de plaques en cuivre s'était frayé un chemin à travers les glaces flottantes deux jours plus tôt. Il avait dû nous doubler durant la nuit alors que nous faisons relâche sur l'une des ravissantes îles dispersées sur cet impressionnant cours d'eau.

Je comprenais l'espoir que cette voie aquatique suscitait auprès des découvreurs qui pénétraient profondément dans ces contrées sauvages, étranges et inconnues. Elle donnait l'illusion d'un accès formidable à l'Asie par une progression aisée à travers l'Amérique septentrionale. Ces intrépides marins crurent avoir trouvé une route navigable pour traverser ce nouveau continent. Un visionnaire, tel que Champlain, conclut que le site du cap Diamant représentait un point stratégique exceptionnel. Coincé entre ce cap et la Pointe, qu'il nomma de Lévy<sup>15</sup>, ce goulot d'à peine un mille était propice à l'établissement d'un poste de douane. Il percevrait le péage de tout bateau transitant par ce raccourci : la porte d'entrée du Canada et le passage vers la mer de Chine, pensait notre visionnaire. Certains, dont votre serviteur, y croyaient encore en 1674 !

Il faudra attendre le dix-huitième siècle et le dévouement de la famille de La Vérendrye pour se convaincre du contraire. La mer Vermeille se trouvait derrière la barrière quasi infranchissable d'une interminable chaîne de montagnes rocheuses coiffées de neiges éternelles... Mais ça, nous ne l'apprendrions que beaucoup plus tard !

---

15 En l'honneur de Henri de Lévis, duc de Ventadour, vice-roi du Canada.

## CHAPITRE 6

### Réception mi-figue, mi-raisin

Après avoir fait un brin de toilette, je m'empressai d'aller présenter mes hommages au tout-puissant gouverneur, le seigneur Louis de Buade, comte de Frontenac, dans son château Saint-Louis fièrement campé sur le promontoire du cap Diamant. Je gravis d'un pas légèrement titubant, comme un matelot qui retrouve le plancher des vaches après avoir tangué sur l'eau pendant des mois, le chemin pentu qui serpentait vers la Haute-Ville de Québec. La rue pavée grimpa fièrement entre les jolies maisons à la normande qui la bordaient. Une foule bigarrée y circulait joyeusement en discutant avec le voisin, tout en remarquant, au passage, le nouveau venu que j'étais, un paquet sous le bras. J'apportais en présent un coffret contenant une paire de pistolets achetés à Paris, sachant que le comte était amateur de belles armes.

Deux soldats vêtus de leur impeccable uniforme rutilants bleu et gris-blanc des troupes de la Marine<sup>16</sup> montaient la garde à l'entrée monumentale. Je leur fis part de mon souhait de voir le gouverneur, puis un huissier se chargea d'avertir le maître des lieux. Peu de temps après, le rigide majordome me conduisit au bureau de Frontenac.

Debout derrière son secrétaire en acajou, la mine altière, avec un peu de rigidité dans le maintien, sans doute dû à une ancienne blessure de guerre qui lui avait laissé le bras droit invalide, le valeureux sexagénaire à la perruque léonine m'accueillit en levant la main gauche, dans un geste qui se voulait paternel.

— Quelle joie de vous revoir, cher ami ! Veuillez prendre un siège, sieur de Val-Heureux !

Je n'avais pas encore posé mes fesses sur le velours cramoisi du fauteuil que monsieur le Gouverneur me demanda avec sollicitude :

— Avez-vous fait bon voyage ?

— À part un petit incident, on peut le dire, Votre Excellence.

---

<sup>16</sup> La garde des colonies était confiée aux troupes de la Marine. Ces beaux jeunes hommes aux uniformes élégants voyaient à la sécurité de la Nouvelle-France durant de longues années, voire à vie. Par conséquent, il était fréquent que soldats et officiers prennent racine en mariant des filles du pays. D'autre part, les fils de nobles coloniaux servaient souvent sous le drapeau des troupes de la Marine, ce qui fait qu'au fil des ans, ces régiments ont fini par compter autant de locaux que d'officiers venus de la métropole.

—Si pour vous couler un navire de guerre ennemi est un petit incident, que doit être un gros ? s’esclaffa Frontenac.

Je restai interdit... Comment était-il déjà au courant de cette histoire ? La suite allait m’éclairer...

—Figurez-vous que le navire-brise-glaces, qui est au port depuis peu, a suivi le même tracé que vous ; il est donc passé sur les lieux de... de l’incident, comme vous dites. Il a trouvé un radeau de fortune avec deux rescapés à moitié morts de soif : un lieutenant et un matelot. Après avoir récupéré, ces derniers se sont mis à table, si je puis dire. Sachez que ce n’était pas par hasard qu’ils vous ont fait la chasse. Un dénommé Balthazar de la Frédière les avait grassement payés pour vous capturer mort ou vif. Ils nous ont conté par quel moyen diabolique – ce sont leurs propres termes –, vous les avez envoyés par le fond, votre ami et vous. Je n’ai jamais tant ri de ma vie ! En somme, ils ont été appâtés comme un vulgaire poisson. Mais d’où provient cette haine tenace que vous porte cet effroyable capitaine Balthazar ? Pourquoi en veut-il tant à votre vie, mon cher ami ?

—C’est un triste sire, Votre Excellence. De plus, le colonel de Salières est son oncle !

En 1666, Balthazar profita de sa nomination au poste de gouverneur intérimaire de Ville-Marie pour trafiquer basement de l’alcool avec les Indigènes, en plus d’abuser de son autorité en assouvissant ses bas instincts sur les habitants dont il avait la charge. Avec l’aide du sieur Charles Le Moyne et de Jean Talon, j’ai réussi à le faire destituer et retourner en France en vue d’y subir le châtement royal qu’il méritait. Il faut croire que sa sentence ne fut guère sévère, car le voici en selle et, tel un serpent venimeux, prêt à mordre à nouveau.

—Avec un ennemi pareil, restez sur vos gardes, mon cher Jean. Ce qui me rassure, c’est que vous êtes non seulement un excellent diplomate, mais de plus, un redoutable homme de guerre. Votre implacable antagoniste trouvera à qui parler...

—Je vous remercie du compliment, monsieur le Gouverneur. Permettez que je vous le retourne en vous présentant ce modeste présent déniché dans la capitale, répliquai-je en déposant le luxueux étui sur le vaste bureau encombré de documents.

Le comte s’empressa d’ouvrir le coffret, puis s’exclama :

—De vrais bijoux ! Fabriqués par l’armurier du roi, en plus. Vous m’en voyez ravi, cher ami... Parlant de la capitale, j’ai ouï-dire

que vous auriez fait un séjour dans une hostellerie des plus carcérales... Vos propos n'ont pas eu l'heur de plaire à Sa Majesté.

— Votre Excellence est bien informée ; en effet, sans vouloir vous attribuer le moindre blâme, j'ai exposé, au roi et à son tout-puissant ministre, la vision que partagent beaucoup d'habitants de ce pays. Tout comme je vous en ai fait part à Cataracoui<sup>17</sup>. Il faut croire que cette opinion déplaît à nos dirigeants, à commencer par vous, monsieur.

— Vous êtes un homme honnête, sieur de Val-Heureux ; vous n'avez pas essayé de me mentir. Mais, comme beaucoup d'honnêtes gens, vous faites preuve de naïveté. Vous êtes attaché à ce pays, ainsi que nombre de vos concitoyens. Cela est tout à fait normal et vous honore. Vous aimeriez qu'il en soit de même pour le roi. Mais pour Sa Majesté, cette colonie ne représente rien de plus qu'une source d'embarras et de ruineuses dépenses. Louis le Grand a pour son dire que nos possessions d'outre-mer devraient rapporter des dividendes à la métropole, et non l'inverse. Il ne veut pas se départir de ses sujets pour peupler un autre royaume. Les habitants que compte la France sont une source de richesse inépuisable pour le Trésor alors que l'Albion ne possède que le tiers de cette population, dont plusieurs ne rêvent que de s'expatrier en Amérique pour y pratiquer librement leur religion sans être en butte avec l'autorité royale qu'ils jugent dévoyée. Vous n'êtes pas sans savoir que Sa Majesté a d'autres chats à fouetter, si je peux dire. Vous êtes sûrement au courant qu'avant sa mort, en 1665, le roi d'Espagne, Philippe IV, avait désigné son unique fils de quatre ans comme successeur. Comme le petit était malade, toute l'Europe avait alors cru qu'il ne tarderait pas à mourir et à laisser le trône vacant... Or, bien que maladif, il est toujours vivant !<sup>18</sup> Dans l'hypothèse de sa disparition prochaine, la succession au trône d'Espagne est ouverte. Et qui, d'après vous, est le mieux placé pour y prétendre ?

— Vous me diriez qu'il s'agit de notre grand roi, sachant que son épouse est l'infante Marie-Thérèse d'Autriche et la seule enfant encore vivante du roi d'Espagne, donc l'unique héritière, que je n'en serais guère surpris, avançai-je avec confiance.

---

17 Édification du premier poste fortifié à Cataracoui (Kingston) en 1673. Voir, tome I : L'âge d'or de la Nouvelle-France pour plus de détails.

18 Charles II de Habsbourg, roi d'Espagne (ne pas confondre avec Charles II Stuart, roi d'Angleterre) est finalement décédé en 1700 sans héritier direct, ce qui a entraîné l'Europe dans une guerre de Succession. Une conflagration a débuté en mai 1702 pour se conclure en mars 1714, un an avant la mort de Louis XIV, le 1<sup>er</sup> septembre 1715 à Versailles.

— Vous m’auriez déçu si vous ne l’aviez point su. Évidemment, pour vous, l’histoire ancienne ou moderne n’a pas de secrets. Mais je vais satisfaire votre curiosité en vous dévoilant certains faits qui ne sont pas encore écrits, enchaîna le compte de Frontenac avec un sourire en coin. Je compte sur votre discrétion, bien entendu... Où en étais-je ? reprit-il en se grattant la tête à travers sa perruque épaisse. La succession au trône d’Espagne ? Oui, c’est cela... Donc, puisque notre souverain a épousé, en 1660, l’infante d’Espagne, notre bien-aimée reine Marie-Thérèse, aînée de la première épouse du roi Philippe IV, celle-ci serait, selon la loi de Dévotion, l’héritière de la couronne. Une renonciation à ce droit lui a été arrachée contre une dot de 500 000 écus d’or... Or, du fait que cette somme n’a toujours pas réglée, la clause ne tient plus. Les prétentions de l’empereur Léopold 1<sup>er</sup> de Habsbourg, qui a marié la sœur cadette, sont une diversion. Le roi à raison d’utiliser ce prétexte pour bouter les Espagnols hors de la Franche-Comté, comme l’ont fait son père et Richelieu dans le Roussillon, pour mettre un terme à l’hégémonie de l’Espagne sur l’Europe. J’approuve sans réserve Louis XIV d’avoir entrepris cette guerre en 1667. Nous avons fait de nombreux gains en Flandre et nous avons conquis la Franche-Comté, une enclave ennemie au cœur de la France. La paix d’Aix-la-Chapelle a été signée le 2 mai 1668. Malheureusement, par ce traité, l’Espagne a récupéré la Franche-Comté. Ça n’a été que partie remise puisqu’en avril 1672, l’offensive française a repris contre la Hollande. « Cette république de marchands de fromage », m’a confié Sa Majesté, en aparté<sup>19</sup>. Cette fois, Condé et Turenne ont entrepris une campagne tambour battant. Le 6 avril 1672, sous la conduite héroïque de Monsieur<sup>20</sup>, ils ont franchi le Rhin à gué pour y culbuter l’ennemi, qui a été surpris par cette manœuvre audacieuse. Les Hollandais, submergés par la *furia française*, nous ont joué un tour aussi pendable que celui que vous avez joué à l’un de leurs vaisseaux ; ils ont inondé leur propre pays et nos armées du même coup, qui ont reflué comme des chats mouillés. Cette action imprévue a sauvé Amsterdam, ville où transitent les marchandises du monde entier et qui sont transportées

19 Les Hollandais détenaient le quasi-monopole des épices, alors très recherchées, qu’on utilisait pour conserver ou masquer le fumet de certaines viandes faisandées. Amsterdam et les Pays-Bas ont connu l’âge d’or au XVII<sup>e</sup> siècle.

20 Philippe de Bourbon, duc d’Orléans et frère cadet du roi. On l’appelait Monsieur, même s’il était peu porté sur le sexe féminin. Sur l’ordre de Louis XIV, il a épousé en deuxième noce la princesse palatine surnommée *La tour de Bavière* tant elle était imposante. Ils ont néanmoins eu une descendance, qui assurera la succession au trône de France.

par la plus grande flotte de navires existante. Le 29 avril 1672, après moins d'un mois d'hostilités, une ambassade hollandaise a demandé la paix contre de généreuses conditions. La guerre était gagnée sans grands dommages, d'un côté comme de l'autre. C'est ici que je suis moins en accord avec notre roi... il a refusé ce traité de paix ! Il préférerait humilier cette république de marchands qui occupent une place première dans le commerce mondial grâce à leur imposante flotte qui fait l'envie de notre ministre de la Marine. Les conséquences de ce refus ne se sont pas fait attendre ; un sursaut d'orgueil national a porté Guillaume d'Orange au pouvoir, puis très vite, une forte coalition s'est formée contre la France. Je crains que cet homme soit autrement plus redoutable que les frères Witt, que le peuple a assassinés en raison de leur trop grande passivité. Voilà où nous en sommes : une guerre qui s'éternise et qui vide les coffres de l'État, et une autre en attente ! C'est pourquoi il n'est pas de bon ton de réclamer des subsides ou des troupes de soldats à la mère patrie par les temps qui courent. La traite de pelleterie est le seul commerce rentable susceptible d'apporter une aide financière à notre pays en guerre. Voilà pourquoi nous devons accroître et protéger ce marché. C'est l'une des raisons qui m'a poussé à construire un avant-poste de traite aussi loin qu'au lac Ontario. Savez-vous, mon jeune ami que, sans ce fort, nos voisins et adversaires hollandais, qui ont repris Manhatte et Albany l'été dernier, auraient sûrement réussi à convaincre les Iroquois de nous faire la guerre ? Ils ont vainement dépêché plusieurs ambassadeurs en Iroquoisie pour les pousser à nous attaquer. Le fait d'avoir un établissement fortifié et bien armé basé à leur porte les aura sans doute fait réfléchir, car ce fort est un poignard pointé sur l'Iroquoisie. Malgré tout, n'allez surtout pas croire que votre tirade aura été sans effet ; voici un courrier apporté par le bateau qui vous a précédé...

Aussitôt, Frontenac me tendit une missive ministérielle que je m'empressai de lire. Elle provenait de Colbert et était datée du 17 mai 1674 ; des nouvelles toutes fraîches, en quelque sorte. Je lus vite l'entrée en matière pour m'arrêter à ce passage :

*L'état des affaires en Europe ne permet pas que vous fassiez de grands voyages en remontant le fleuve Saint-Laurent, ni même qu'à l'avenir, les habitations s'étendent autant que par le passé. Sa Majesté estime plus convenable de vous appliquer à bien faire défricher les terres, de façon à rendre habitables les endroits les plus fertiles, les*

*plus proches des côtes de la mer et des lieux permettant la communication avec la France. Cela vaut mieux que de pousser plus loin les découvertes...*

Dans un autre passage, il ajoutait cependant: *Les nouveaux établissements ne seront tolérés que dans deux cas exceptionnels. D'abord, si les régions où vous les érigez sont essentielles aux traites et au commerce des Français et si cesdites régions sont menacées par une autre nation. Ensuite, si ces endroits sont situés au sud et peuvent faciliter les communications avec la France.*

— Je constate que le roi vous a laissé une porte grande ouverte, fis-je remarquer.

— En effet, notre avant-poste de Cataracoui répond parfaitement à ces deux critères. Mais, ne sentez-vous pas l'influence de votre mise en garde en ce qui a trait à une trop grande dispersion de nos forces ?

— Vous me donnez trop d'importance, monsieur de Frontenac. N'oubliez pas que la Couronne ne manque pas de sources d'informations ; beaucoup de nos habitants font de fréquents voyages aller-retour sur une base régulière.

— Oui, mais combien ont leur entrée au cabinet du ministre de la Marine ? Mais laissons ça de côté ; je ne vous tiendrai pas rigueur d'avoir accompli cette mission, surtout après avoir coulé un navire de guerre ennemi...

— Et détruit leur forteresse de Manhatte, Votre Excellence.

— Quoi ? Cet exploit vous reviendrait-il aussi ?

En guise de réponse, je résumai les événements de l'été précédent, à la plus grande satisfaction de mon interlocuteur.

— Mon cher Jean Aiglon de Val-Heureux, je ne vous retiendrai pas plus longtemps ; je sais que vous mourez d'envie de revoir les vôtres, qui ne doivent qu'espérer votre retour. Allez ! J'espère que nous aurons bientôt l'occasion de nous revoir. Sous peu, je vais me rendre à Montréal pour accueillir comme il se doit mes enfants : nos alliés amérindiens et leurs fourrures. N'oubliez pas notre entente secrète au sujet de notre collaboration...

En sortant, je fis une profonde révérence et mon hôte me rendit sobrement mon salut. Le retour fut bref ; je dévalai la pente en courant jusqu'au port, sous les regards amusés des passants. Puis, pendant que Gabriel larguait les amarres, je m'empressai de mettre les voiles.

Un dimanche de début juin, après trois jours et deux nuits de navigation, nous arrivâmes enfin en vue du mont Royal. Le premier moulin à vent de Ville-Marie déployait fièrement ses ailes agitées sur la butte Saint-Louis, qui dominait la bourgade. Presque à ses pieds, la chapelle en pierres de taille, érigée grâce aux efforts soutenus de Marguerite Bourgeoys, semblait accueillir de ses bras grands ouverts les marins revenus d'un voyage au long cours. Je fis une prière de remerciement à Notre-Dame du Bonsecours pour nous avoir pris sous son aile durant toute la durée de notre périlleux voyage.

Frôlant l'îlot Normand qui fendait le courant à deux brasses du port, je mis le cap vers le fort qui montait la garde à la pointe formée par la petite rivière Saint-Pierre qui déverse ses eaux douteuses dans le fleuve. Ce lieu sera connu sous l'appellation de *Pointe-à-Callière* après l'installation, sur ce site, de Louis-Hector de Callière en 1684.

Un môle nous tendit les bras. Le ketch amarré sous la surveillance d'un soldat en faction à qui je donnai un demi-écu d'argent, nous prîmes le chemin de la maison d'un pas pressé. Quand elle fut en vue, nous ne pûmes résister à l'envie d'y accourir. Gabriel me devança de ses longues jambes, mais en dépit de sa hâte de revoir les siens, il m'attendit patiemment au portail.

Après nous avoir sentis et entendus, les loups se mirent à hurler leur joie, tout autant que les chevaux. Notre arrivée clairement annoncée, nous n'eûmes pas besoin d'actionner la clochette d'entrée. Toute la famille sortit sur la passerelle pour se jeter dans nos bras. Dire que ce furent de chaleureuses retrouvailles serait loin de la vérité; nous fûmes submergés de caresses et de baisers! Même les animaux nous firent la fête. Quel bonheur de retrouver les siens après un si long voyage!

C'est fou comme Paul avait grandi durant notre absence. Dire qu'il n'avait que huit ans; il tenait ça de son grand-père. Anne-Marie aussi avait changé. C'était une jeune femme, à présent.

— As-tu rapporté des présents de Paris? s'enquit-elle.

— Bien sûr! Nous en avons pour tout le monde! Tu devras toutefois patienter un peu, car ils sont sur le bateau, mais nous avons tant de choses à nous dire.

Josnée était radieuse, et pour cause; la belle brune le prouva par ces paroles affectionnées :

—Moi aussi j'ai un cadeau pour vous... Surtout pour toi, mon bel ange; il est en haut, je vais le chercher...

Intrigués, Gabriel et moi la suivîmes des yeux. Elle grimpa l'escalier à la hâte et redescendit tout aussi vite en tenant dans ses bras un ravissant poupon à l'abondante chevelure de jais et aux yeux de porcelaine de Vincennes, semblables à ceux de sa grand-mère Marianne.

—Regarde ton fils, Gabriel! Tu me l'as fait juste avant de partir; il aura bientôt deux mois.

Ému comme jamais, Gabriel prit gauchement le nouveau-né que sa douce moitié lui tendait.

—Ma Belle Brune, hormis celui de notre mariage, c'est le plus beau jour de ma vie, s'empressa-t-il de dire, tout rougissant. Comment se nomme ce futur guerrier?

—Pour le moment, je l'appelle mon trésor ou mon petit ange, car nous t'attendions pour le baptiser et lui trouver un prénom.

—J'ai une idée... Si nous lui donnions les prénoms de ses deux grands-pères et de son parrain, proposa Gabriel en me gratifiant d'un clin d'œil. Jean-Vincent... Qu'en dis-tu?

—J'y avais pensé et je suis heureuse que nous ayons eu la même idée: Jean-Vincent Deseronto, voilà qui sonne plutôt bien!

À mon tour, j'avais une bonne nouvelle à annoncer...

—Pour toi, ma tendre épouse, je crois avoir une surprise qui te fera plaisir, dis-je en tendant la lettre de ma belle-mère, la première depuis notre arrivée en ce pays, soit depuis huit ans.

Tout émue, Catherine parcourut la missive de ses doux yeux qui s'embruèrent instantanément.

—Oh! Mon Dieu, lâcha-t-elle, ma mère vit comme une misérable; elle est ruinée par la faute de son profiteur de mari...

—Plus maintenant, l'interrompis-je, avant de lui parler de notre rencontre et de la propriété dont j'avais gratifié sa mère.

—Je reconnais bien là ton grand cœur, mon amour. Ton geste t'honore; tu aurais pu tirer une certaine satisfaction de sa déchéance, mais au contraire, tu l'as sortie de sa misère... Je t'en serai toujours redevable!

—Tu ne m'es redevable de rien, ma douce. Je l'ai fait pour nous deux, car, la sachant dans le besoin, tu aurais toujours eu un sentiment de remords qui m'aurait fait de la peine. Je voulais que rien ne vienne entacher notre bonheur...

Je notai que Catherine eut un tic nerveux quand elle mordit ses belles lèvres ourlées et qu'elle baissa ses paupières aux ailes de papillon soyeux, mais je mis ce geste sur le compte de l'émotion.

— Et toi, mon compagnon, toujours célibataire? plaisantai-je à l'endroit de Christian.

— Eh bien... en fait, je t'attendais pour officialiser notre union, me répondit-il à ma grande stupéfaction.

— Et qui est l'heureuse élue de ton cœur?

— Marie! m'annonça-t-il, en prenant notre cuisinière toute rougissante par les épaules.

— Mes félicitations! réussis-je à répondre malgré ma surprise. J'espère que vous continuerez à vivre avec nous. Si vous le désirez, nous pourrions agrandir vos quartiers...

— Je te remercie, Aiglon, mais je crois qu'il serait préférable que nous nous établissions ailleurs; j'attendais ton retour pour partir, car je ne voulais pas laisser le domaine sans homme pour le protéger. Tu nous as toujours traités comme des membres de ta famille, Marie et moi. Mais à présent, il serait préférable pour tout le monde que nous prenions nos distances.

Je remarquai un certain malaise du côté de la gent féminine; je devrais tirer cette histoire au clair. Pour l'instant, toutefois, je me contentai de faire bonne figure et de féliciter les deux tourtereaux, avant de demander à Christian:

— En attendant, voudrais-tu préparer la charrette pour aller quêrir nos affaires sur le bateau? Au fait, ce n'est plus le même; je vous raconterai les avatars que nous avons eus avec le premier.

La soirée fut empreinte d'un faux-semblant de gaieté. Le trouble était latent. J'avais hâte de me retrouver seul avec mon épouse pour obtenir des explications. Lorsqu'enfin, nous nous retrouvâmes en tête-à-tête dans notre nid douillet, je montai à la charge.

— Je sens comme des mauvaises vibrations depuis notre arrivée; qu'est-il arrivé durant notre absence?

Catherine baissa la tête, telle une enfant prise en défaut. Incapable de répondre, elle se mit à pleurer en silence, sans émettre le moindre sanglot; seules de grosses larmes roulaient sur ses joues rougies par l'émotion. Je m'approchai d'elle pour la prendre dans mes bras et la consoler, quand des hoquets se mirent à secouer sa poitrine.

—Allons, ma mie, viens t’asseoir et conte-moi la peine que tu as sur le cœur, dis-je en l’entraînant sur notre couche.

—Promets-moi que tu m’aimeras encore après que je me sois confessée, m’implora-t-elle.

—Rien de ce que tu pourrais me dire ne changera l’amour que j’ai pour toi...

—Je t’ai trompé ! avoua-t-elle subitement.

Elle m’aurait balancé : « Je ne t’aime plus ! » que cela ne m’aurait pas plus estomaqué. Bien que sa révélation me fit un coup au cœur, je parvins à retrouver ma contenance.

—Avec qui ? demandai-je durement, bien que j’en eusse l’intuition.

—Avec Christian, confirma Catherine, mais une seule fois, s’empressa-t-elle d’ajouter. Ça s’est passé durant l’hiver ; une tempête faisait rage, et j’avais froid et peur. Je me sentais si seule... J’avais besoin d’une présence rassurante et j’ai rejoint Christian dans sa chambre. Il dormait et je me suis blottie contre son corps tout chaud. Quand il s’est réveillé... il m’a prise dans ses bras et...

—Inutile de continuer ! la coupai-je amèrement. J’imagine la suite... Est-ce qu’il a rassuré toutes les femmes de la maison de cette manière ? ironisai-je pour cacher mon désarroi.

—À part Marie, qu’il fréquente assidûment, mais avec discrétion, je ne crois pas, mon cœur. Mais tu sais, la chair est faible et j’avais besoin de tendresse. Cependant, les remords que j’ai eus au matin ont chassé à jamais mon envie de te tromper... Si tu veux toujours de moi, termina Catherine avec des yeux implorants.

—Tu as dit que la chair est faible, ma mie, et tu as raison. Il y a parfois des circonstances qui font que l’éloignement, une longue privation, l’occasion et *l’herbe tendre*, ajouterait Jean de La Fontaine, nous poussent à céder à nos impulsions. Je ne te l’aurais peut-être jamais avoué, de peur de t’occasionner du chagrin, mais, si ça peut soulager ta conscience, je dois confesser que moi aussi j’ai péché. Une seule fois en gestes, mais plusieurs fois en pensées... Aussi, ce n’est pas moi qui te jetterai la première pierre.

—Tu m’as trompée ? Toi, l’incorruptible Aigle Blanc ? Je ne peux le croire ; soit tu dis ça pour m’enlever une partie de ma faute, soit c’est pour me faire ressentir la douleur de la trahison.

— Je suis peut-être incorruptible, mais pas inébranlable, me risquai-je à répliquer. La preuve, c'est que j'ai eu une aventure amoureuse avec la fille du geôlier alors que j'étais prisonnier à la Bastille. Me pardonneras-tu cette frasque, comme je te pardonne la tienne ?

— Ta faute te rend plus humain à mes yeux ; je te voue toujours un amour infini, mais tu es descendu de ton piédestal de chevalier blanc irréprochable pour prendre la place qui te revient parmi le commun des mortels, avec ses égarements et ses imperfections. Ta faiblesse efface un peu la mienne ; nous sommes quittes... Si tu le veux bien, ajouta Catherine avec des yeux remplis d'espoir.

— Oui, mais... désormais, je ne pourrai plus vivre sous le même toit que Christian ; c'est une question d'honneur et de principe ! D'ailleurs, il est du même avis, puisqu'il n'a pas attendu que je lui demande de partir. Demain, je réglerai sa part du domaine et nous nous quitterons bons amis malgré tout.

— Je suis d'accord, mon amour, tout comme lorsque tu as chassé Isabeau ; il en va de notre bonheur à tous.

— Parlant de bonheur, ma mie, que dirais-tu que l'on s'en accorde ? suggérai-je avec un petit sourire entendu qui fit recouvrer le sien à ma douce.

Dans les bras l'un de l'autre, nous retrouvâmes de merveilleux moments de félicité, sans arrière-pensées, soulagés d'avoir avoué nos errances, car, faute avouée, faute à demi pardonnée. Sans oublier que... *Omnia vincit amor !* Car oui, le philosophe romain avait raison : l'amour triomphe de tout !

## CHAPITRE 7

### Cruelle séparation

Debout à l'aurore, je fis ronfler un feu dans l'âtre pour chasser l'humidité de la nuit et me préparer une tasse de café comme j'en avais pris l'habitude à Paris. C'est là que Christian vint me rejoindre, l'air un peu gêné. Aussitôt, je décidai d'aborder le sujet qui nous tenait à cœur.

— Je ne tournerai pas autour du pot, mon ami, je connais les raisons qui font que tu ne peux plus décemment partager notre foyer ; sache que je ne t'en tiens aucunement responsable. Tu n'as pas été l'instigateur, mais le bénéficiaire de circonstances pour le moins atténuantes.

— Je suis soulagé que tu le prennes de façon aussi philosophique, Aiglon. Je me sens si mal dans ma peau. J'ai l'impression d'avoir trahi un frère ; est-ce que tu me pardonnes sincèrement ?

— On ne peut plus sincèrement, d'autant plus que moi aussi j'ai été infidèle. La chair est faible, mais l'esprit doit rester fort, assez pour pardonner les erreurs que l'on fait soi-même. Bon ! Cela dit, si nous regardions objectivement ce qui te revient dans cette propriété... À combien estimes-tu ta part ?

— Honnêtement, je me fierai à ton évaluation, Aiglon...

— Soit ! Ce domaine, qui a été payé 5 000 livres avant sa mise en valeur, en vaut dix fois plus, aujourd'hui. Nous sommes six associés à part entière... Toi, Gabriel et Josnée, Anne-Marie, Catherine et moi. Comme tu le sais, Marie ne fait pas partie du groupe, car elle est une employée. Donc, théoriquement, chacun aurait droit à 8333 livres. J'arrondis ta part à 10 000 puisque tu as grandement aidé à bâtir cette demeure. La jument t'appartient déjà et je te laisse la charrette pour que tu puisses transporter tes affaires... Est-ce que cette entente te convient ?

— Tu es trop généreux, comme à ton habitude ! Mais je te remercie et ne t'en respecte que plus, Aiglon, mon mentor et mon frère, consentit le bon Viking en me donnant une franche accolade.

Maintenant que tous les membres de la famille étaient descendus, nous les mîmes au courant de notre accord, ainsi que du départ

de nos deux amis. Après quoi, la matinée fut consacrée à ranger les nombreuses affaires du couple dans la carriole. Pendant ce temps, Anne-Marie se mit au fourneau pour soulager notre ancienne cuisinière de cette tâche. Voulant se surpasser et prouver par la même occasion qu'elle avait bien suivi les leçons de son professeur, ma jeune sœur me prépara mon plat favori : un cassoulet à la mode de Castelnaudary et, pour contenter son vieux copain Christian, une salade de plantes sauvages composée de pissenlits, de cresson de fontaine et de feuilles de violettes, tous cueillis dans les champs environnants durant le temps que le ragoût de haricots blancs et de confit d'oie mijotait à petit feu dans un chaudron en fonte.

Le repas de midi, le dernier que nous prenions tous ensemble, était marqué d'un sentiment de tendresse et de mélancolie. Christian mangeait d'un bon appétit en félicitant Anne-Marie pour sa délicieuse salade rehaussée d'une savoureuse vinaigrette, quand une toux inopinée le fit s'étouffer. Il se plaignit aussitôt d'un mal de gorge tout en expectorant à fendre l'âme. Je lui tendis un verre d'eau, qu'il ingurgita pour vite recracher le liquide dans son bol. Incapable d'avaler quoi ce soit, on aurait dit qu'il cherchait son air. Le pauvre devenait de plus en plus rouge.

Croyant qu'un corps étranger lui bloquait le larynx, je nouai mes mains sous son ample estomac et serrai mes poings en remontant brusquement afin de comprimer son diaphragme. Or, ce traitement ne sembla guère efficace. Incapable de parler, Christian roulait des yeux remplis d'effroi en faisant des efforts désespérés pour absorber une goulée d'air. Il avait beau ouvrir toute grande la bouche, le souffle de vie continuait de lui faire cruellement défaut. J'en profitai pour scruter le fond de son gosier afin de détecter la cause de son malaise... Les muqueuses, irritées, avaient doublé de volume, ce qui obstruait la gorge. Ce n'était pas un corps étranger, mais bien cette enflure qui l'empêchait de respirer. Il fallait agir vite, sinon il risquait de tomber en syncope avant de sombrer dans le coma. Advenant ce cas, c'était la mort assurée.

Avisant un couteau effilé sur la table, je m'en saisis avant de le tremper dans l'eau bouillante d'un chaudron suspendu au-dessus de la braise. J'y trempai ensuite un linge de table, que j'essorai à mains nues sans me soucier des brûlures que cela m'occasionnait, pour essuyer la gorge de mon infortuné compagnon. Non seulement il ne bougeait

presque plus, mais aussi, sa figure était écarlate et son souffle absent. Je tâtai sa glotte et d'un geste précis, fis pénétrer la pointe du couteau sous le larynx en perçant le cartilage annelé.

Aussitôt, l'air s'engouffra en sifflant et gargouilla, en passant par l'étroite fente sanguinolente. Autour de moi, je cherchai du regard un instrument capable de maintenir la plaie ouverte tout en laissant l'air s'infiltrer librement. Un tuyau de pipe ferait l'affaire. Je dus bien évidemment le désinfecter<sup>21</sup> lui aussi avant de le faire pénétrer dans la trachée.

Je venais d'effectuer une trachéotomie expérimentale, une opération originale qui aurait pu sauver ma mère lorsqu'elle avait sombré dans le coma à la suite d'une éclampsie... Mais, ne revenons pas dans le passé. Pour l'instant, Christian avait repris ses couleurs normales, mais était toujours incapable de parler.

Un mauvais pressentiment me poussa à examiner son bol de salade. J'y trouvai bien des feuilles de pissenlit, du cresson et de délicates feuilles de violette, mais une herbe dentelée de façon asymétrique qui aurait pu être cataloguée de pissenlit par tout néophyte, ne trompa point les experts que ma sœur aînée et moi étions en la matière. Cette évidence me fit frémir... C'était du sumac vénéneux ! *Toxicendron radicans*, de son nom latin, mieux connu sous l'appellation vulgaire d'herbe à puce. Le simple contact sur la peau entraîne une dermite suppurante invasive. En d'autres mots, des pustules purulentes suintent et, en se propageant, provoquent une pénible démangeaison. En cas d'absorption, cela provoque un œdème qui bloque les voies respiratoires et qui entraîne l'asphyxie, par conséquent la mort.

Le regard accusateur que je jetai sur Anne-Marie lui fit baisser les yeux, une façon d'avouer de facto son geste criminel.

— Va dans ta chambre, lui commandai-je, nous parlerons de ça tout à l'heure ; pour l'instant, je dois m'occuper de Christian.

Sans un mot, ma sœur se précipita vers l'escalier et pénétra dans ses quartiers en claquant la porte !

— Que puis-je faire ? questionna Josnée.

---

21 Ces techniques de désinfection devront attendre des siècles avant d'être découvertes, soit par Pasteur en 1880. Mais puisque Mamie, la guérisseuse, avait bénéficié des enseignements de Nostradamus, elle avait mis Aiglou en garde contre les microbes et la transmission de ceux-ci par des objets ou des mains souillées. La vénérable femme avait une bonne longueur d'avance sur les gens de son époque.

—Prépare un décongestionnant et un analgésique énergique, mais rien de vomitif, car il s'étoufferait dans ses régurgitations.

Avec l'aide de Gabriel, je transportai le corps aussi lourd qu'un cheval mort sur un lit. Christian nous regardait avec des yeux reconnaissants, mais encore là, aucun son ne pouvait sortir de sa bouche. Peu de temps après, Josnée revint avec son remède. Elle se chargea de badigeonner l'intérieur de la gorge de l'infortuné à l'aide d'un bâtonnet enduit de coton, pendant que Christian se laissait faire. Visiblement, il nous faisait confiance. Croyant que cela ne pouvait nuire, je laissai ma main sur sa glotte durant les soins que lui prodiguait ma sœur. Au bout d'une heure, il parvint à prononcer :

— Je ne veux pas qu'Anne-Marie soit punie pour son geste... Je lui ai brisé le cœur.

Aussitôt, je montai voir ma jeune sœur. Assise toute droite à son cabinet de travail, elle semblait contempler le mur qui lui faisait face. En fait, elle rêvassait les yeux ouverts.

— Encore une fois, tu auras laissé le mauvais côté qui est en toi prendre le dessus sur tes sentiments et tes actes, la critiquai-je d'un ton modérateur.

Devant son mutisme, je poursuivis en caressant sa tête blonde.

— Qu'allons-nous faire de toi ? Te garder jusqu'à ce que tu recommences à la moindre contrariété ? Te livrer aux autorités pour punir ton crime ? T'enfermer chez les religieuses ? Aurais-tu une idée ?

— Comment va Christian ? s'enquit-elle.

— Mieux, depuis que Josnée l'a soigné. Et ses premiers mots ont été pour toi ; il ne veut pas que tu ne sois inquiétée d'aucune manière. Voilà ce que j'appelle avoir un grand cœur. Tu devrais suivre son exemple !

— Je vais m'y efforcer, mais avant, je voudrais que tu comprennes mon geste... J'aime Christian depuis mon tout jeune âge, mais lui m'aime comme si j'étais sa petite sœur. Il a eu un coup de foudre pour Isabeau, que tu as chassée, car elle, c'est toi qu'elle aimait. Ensuite, quand Josnée a perdu son fiancé dans des circonstances dramatiques, Christian faisait tout pour elle... Il la protégeait, la reconduisait à l'école et la ramenait matin et soir. Mais elle aussi, il l'aimait comme une sœur. Puis Gabriel est arrivé et a pris la relève ; Christian a été ravi de savoir Josnée heureuse. Et un jour, il y a eu cette fameuse croisière à bord de *l'Aigle Blanc 1*, ton voilier. Tu te souviens, j'avais un air

maussade. Vous aviez tous mis cela sur ma nouvelle indisposition féminine, mais il n'en était rien. J'avais remarqué que Marie et Christian s'étaient rapprochés. Tu te souviens... Ils se tenaient côte à côte en avant du bateau, cheveux au vent...

— Oui, je m'en souviens très bien. D'ailleurs, ça m'avait touché.

— Eh bien, c'est là que tout a commencé; ils ont vécu leurs premiers ébats amoureux sur l'un des îlots de la rivière Richelieu. Pendant que toi et Gabriel honoriez vos femmes, il en faisait autant avec Marie...

— Ils ont bien caché leur jeu, dis-je, mais cela ne te donne pas le droit d'attenter à sa vie!

— Je ne l'ai pas fait pour empêcher Christian de partir, mais plutôt pour retenir Marie, que j'aime comme la mère que je n'ai pas connue, sanglota Anne-Marie. J'ai mal agi, je me suis comportée comme une gamine capricieuse qui brise une bouteille dans laquelle est inséré un bateau pour que sa sœur n'en profite pas, comme je l'ai fait dans ma prime jeunesse. Je suis bien l'indigne fille de Mathieu du Noir-Vallon, le monstre qui a violé ta mère...

— Qui est aussi ta mère, ne l'oublie pas. Et c'est elle qui parle par ta bouche en ce moment... Quelle serait sa réaction si elle avait commis une faute comme la tienne, d'après toi?

— Elle entrerait sûrement dans un couvent et se tuerait à la tâche. Mais, je ne suis malheureusement pas Marianne. Je tiens trop à profiter de la vie pour m'enfermer vivante dans ce genre d'institution. Je risquerais trop de leur faire honte et de vous faire de la peine à la moindre occasion. Si tu m'en donnes la chance, Aiglon, j'aimerais pouvoir accomplir quelque chose d'utile, pour la société, comme... enseigner loin d'ici. Madame Marguerite Bourgeoys veut ouvrir d'autres écoles dans la colonie: à Pointe-aux-Trembles, à Trois-Rivières, à Batiscan, à Champlain et aussi, sur l'île d'Orléans, près de Québec. C'est là que j'aimerais aller, si tu le veux bien.

— Si c'est la voie de ton cœur, ma chère sœur, suis ton chemin. Tu nous manqueras beaucoup et je sais que ce sera réciproque. Mais si tel est ton destin, fais ce que tu crois être bien pour toi et la communauté, et sois heureuse, Anne-Marie, approuvai-je en embrassant sur son front laiteux celle que je considérais comme ma fille adoptive.

Le lendemain, entièrement remis de son infortune, Christian, accompagné de Marie, nous fit tristement ses adieux. La charrette dé-

bordante de meubles et de bagages s'ébranla sur la belle route toute neuve, faite de terre et de gravier, en direction du port. De là, un traversier les ferait passer sur l'autre rive, dans la seigneurie de Longueuil, terre de mon ami Charles Le Moyne, dont la famille possédait un domaine du même nom en Normandie.

Une nouvelle existence commençait pour ce couple à l'étrange destinée.

Nos routes se croiseront à l'occasion, mais pas toujours dans d'agréables conditions...

## CHAPITRE 8

### Intrigues et intrigants

L'incident réglé, je sellai mon cheval et pris le chemin de la Pointe-Saint-Charles, en direction de l'Ouvroir de madame Marguerite Bourgeoys, ou Mère Bourgeoys, comme de plus en plus de gens l'appelaient. Je crois bien que ma visite lui fit plaisir. Elle m'embrassa telle une femme embrasse son enfant en me voyant arriver avec le sourire aux lèvres.

— Que voici une visite rare ! me gronda-t-elle gentiment. Venez, il fait si beau, allons nous promener dans le jardin potager ; nous avons tellement de choses à nous conter...

La prenant par le bras, je la suivis à travers les haies soigneusement travaillées où l'on distinguait de jeunes plants ou pousses de tous les légumes habituels de ce pays, et aussi, des semis de graines germées provenant du Midi de la France. Étonné de trouver cette plante méditerranéenne parmi les laitues, cela m'emmena à demander :

— Croyez-vous que des melons de Cavaillon puissent pousser ici, avec nos brefs étés ?

— Oui, si on les aide un peu, valida la dame avec entrain. Pour compenser nos nuits fraîches, nous glissons une pelletée de fumier de mouton ou de cheval dans un trou d'un pied carré, que nous recouvrons d'une bonne terre noire composée d'un riche compost pour former une butte où nous plantons le semis, que nous abriions ensuite avec de la paille par temps frais. Si Dieu le veut, nous aurons de beaux melons de Montréal vers la fin août, début septembre ! acheva ma douce amie avec un fin sourire. Mais, dites-moi, cher Aiglon, vous n'êtes pas venu me voir dans le simple but de me parler d'agriculture ?

Je dus raconter tous les éléments et les conjonctures entourant la triste histoire que ma famille venait de vivre, incluant mon amour illicite. Fort heureusement, la gentille dame ne me jugea pas trop sévèrement, pas plus qu'elle me fit de reproches, considérant que la perte de nos deux amis et collaborateurs était un prix suffisamment élevé pour nos torts.

— Vous aimeriez avoir d'autres collaborateurs, comme vous les nommez ? s'enquit-elle.

—Pas pour l’instant, chère Marguerite, nous avons surtout besoin de nous retrouver entre nous et de faire le point. Pour vous faire une confidence, j’ai perdu le goût de l’aventure; je veux consacrer plus de temps au domaine. J’ai envie de ressentir cette saine fatigue sous le soleil ou la pluie après une bonne journée de labeur, de rentrer, me mettre à l’aise, embrasser ma femme et mon enfant, puis de sortir sur l’îlot avec mes lous sur les talons. Je veux taquiner le poisson, voir pousser le fruit de mon travail pour ensuite le récolter et nourrir ma famille, de même que d’autres habitants de ce beau pays! Voilà, ce à quoi j’aspire...

—*O Fortunate nimium sua si bona norint, Agricolas!* s’exclama mon interlocutrice en riant. Je suis sûre que vos proches se réjouiront de votre décision, moi la première.

—C’est curieux, Jean Talon m’a dit exactement la même chose après m’avoir entendu lui dire que je souhaitais rester sur ma terre avec les miens. Il a aussi dit: *Trop heureux, les hommes des champs, s’ils connaissent leur bonheur!* Le tout en latin, bien entendu, puisqu’il est latinophile comme mon grand-père.

J’abordai ensuite la principale raison de ma visite, soit le désir de ma jeune sœur de servir la communauté.

Bien entendu, la venue d’Anne-Marie dans ses rangs, qui à l’époque étaient civils et non religieux, constituait pour madame Bourgeois un cadeau de la providence, d’autant plus que la quantité et surtout, la qualité des enseignants laissant parfois à désirer. En voici un exemple édifiant...

Louis Tronson, supérieur de Saint-Sulpice à Paris, a écrit une curieuse mise en garde à l’abbé Dollier de Casson, responsable de l’enseignement au diocèse de Montréal.

En 1669, j’ai eu le plaisir d’accompagner cet abbé, ancien officier des armées du roi, en compagnie de René de Bréhant de Galinée, scientifique et cartographe émérite, dans un voyage exploratoire d’une durée d’un an. Avec La Salle, nous cherchions la fameuse mer de Chine. Au cours de cette expédition, je portai assistance à l’abbé de Casson, gravement indisposé à la suite de sa grande consommation de citrouilles bouillies... Gourmandise quand tu nous tiens!

Me prenant à témoin sur ses difficultés de pourvoir des postes de pédagogues, l’abbé me montra la missive de Tronson, sur laquelle je pus lire ce passage surprenant:

*Nous vous envoyons M. de la Faye, qui enseigne ici depuis plusieurs années. Il n'a pas grand talent, mais il pourra bien être maître d'école à Montréal...*

—Vous rendez-vous compte de cette injure? s'était emporté le corpulent de Casson avec sa voix de baryton. S'il n'a pas assez de talent pour enseigner en France, comment pourra-t-il être meilleur ici?

Hélas, l'avenir lui donnera raison! Non seulement ce candidat peu doué ne s'améliora pas, mais de plus, il se déréglera, de l'avis de ses supérieurs. Tout ça pour dire qu'une jeune femme aussi bien éduquée que Anne-Marie serait la bienvenue, peu importe où.

—Par prudence, surveillez-la discrètement, chère Marguerite, recommandai-je.

Avant que je ne la quitte, la charmante dame me confia qu'elle savait de source sûre que Mgr Laval, le prétendant du roi<sup>22</sup> et non celui de l'archevêque de Rouen, François de Harlay de Champvallon<sup>23</sup>, qui lui préférait l'abbé de Queylus, était sur le point de revenir avec des pouvoirs accrus.

De 1674 à 1688, Mgr François de Laval fut l'évêque du diocèse de Québec. Il y mourut le 6 mai 1708, à l'âge respectable de 85 ans, et fut pleuré par tout un peuple qui le vénérât presque.

C'était jour de marché à Ville-Marie. Enfourchant Domino, mon cheval bicolore, heureux mélange de pur-sang arabe et de cheval camarguais, je descendis la Pointe-Saint-Charles pour me rendre au port achalandé de Montréal.

La rade était encombrée de canots de toutes tailles et que de barques diverses qui assuraient la liaison sur le fleuve. Peu de gros navires se risquaient à affronter les bancs de sable redoutables et les traîtres récifs qui parsemaient le fleuve particulièrement perfide du lac Saint-Pierre à Ville-Marie.

---

22 Sous l'ancien régime, il était de bon ton que l'État se mêle des affaires de l'Église. Laval avait prêté serment d'allégeance au roi, qu'il privilégiait au pape.

23 En 1659, l'archevêque de Rouen était reconnu comme le plus important religieux du pays. Par la suite, l'émissaire de l'Archevêque, qui se croyait supérieur au vicaire apostolique, créera des difficultés à Laval jusqu'à ce que le roi rappelle le supérieur des Sulpiciens de Montréal en 1661, pour le retourner sept ans plus tard dans la colonie... Le message a été compris.

Une intense agitation remuait toute la bourgade. La saison de traite venait de commencer. Les premiers coureurs des bois et les *Indiens*, pressés d'acquérir des marchandises européennes, apportaient des brassées de fourrures aux marchands, dans leurs échoppes démontables alignées de guingois de part et d'autre du chemin de la commune. La longue berge herbue se voyait encombrée de tepees et de cabanes en écorce d'Amérindiens, lesquels campaient sur la rive surélevée de la grande rivière qui roulaient ses eaux houleuses. Une centaine de feux de camp parfumaient l'air du matin d'odeurs culinaires et de bois brûlé. Des miasmes de senteurs variées, pour ne pas dire avariées, en partie dues aux peaux mises à sécher, flottaient dans cette atmosphère d'allégresse et de kermesse.

Tout en caracolant sur ma fière monture noire et blanche à travers la foule bigarrée et cosmopolite, je levais mon chapeau tricorne à quantité de connaissances, avant de m'arrêter devant la baraque volante bien fournie de mon ami Charles Le Moyne.

Nous nous donnions force claques sonores dans le dos, quand une agile panthère nous sauta dessus et nous prit à son tour entre ses pattes nerveuses et musclées... C'était Pierre ! Un beau jeune homme de quatorze ans ; presque l'âge de son père lorsqu'il était arrivé au pays sans un sou et sans la moindre éducation.

— Alors Pierrot, toujours moussaillon ? le taquinai-je.

— Non, monsieur Jean ! Matelot de première classe ! lança fièrement le fringant jeunot qui ajouta : il ne se passe pas une journée sans que l'un ou l'autre de vos précieux enseignements ne m'apportent une aide dans mon travail ou dans ma vie de tous les jours, ce qui fait que je pense constamment à vous et au bon temps passé sur votre îlet.

— J'espère que tu travailles aussi ton orthographe ; tu sais que ç'a toujours été ton talon d'Achille !

— Du moment que les gens comprennent ce que j'exprime, à quoi bon m'appliquer ? répliqua avec insouciance le jeune homme qui préférait l'arithmétique à la grammaire, tout comme son père.

— Le jour où tu devras écrire à un haut fonctionnaire, voire au roi, tu changeras peut-être d'avis, prophétisai-je.<sup>24</sup>

---

24 Ses nombreuses lettres, préservées pour la postérité, reflètent bien cette lacune ; ainsi écrivait-il au ministre de la Marine, le sieur Pontchartrain, le 30 novembre 1697 : *M'accordant sete faveur, je me trouveré la a portez de suivre les veus que Samagesté pouroit avoir pour letablisement de ses lieux et pour tou se quy regardera le Nord.* (sic)

Charles laissa son commerce aux bons soins de son fils aîné, le jeune Charles, futur baron de Longueuil, car il ne faut pas avoir peur du travail pour devenir riche... Parlez-en à son père ! Justement, nous bavardions, ce dernier et moi, assis à la terrasse ensoleillée d'un des nombreux débits de boissons qui faisaient face au fleuve. Nous profitions du beau temps tout en savourant le délicieux houblon d'une bière fraîche provenant de la brasserie de Québec créée par mon bon ami Jean Talon. C'est ainsi que j'appris que Charles (le père) avait passé le dernier hiver à Cataracoui, le lointain avant-poste difficile d'accès que nous avons construit l'été d'avant à l'embouchure du lac Ontario.

— Pas uniquement pour faire du commerce, me confia Le Moyne, mais aussi, et surtout, dans le but de surveiller nos amis iroquois, au cas où ils céderaient aux pressions que leur faisaient subir les ambassadeurs hollandais, qui jouaient autant de la carotte que du bâton. Pendant que tu te prélassais dans ta prison d'opérette, nous, on se faisait un sang d'encre ! Des rumeurs circulaient à l'effet que les Hollandais complotaient pour nous envahir, ce qui a mis les habitants aux abois. Grâce aux bons contacts que nous avons pu entretenir avec les Iroquois, et qui les gardaient dans une passive neutralité, les Hollandais, qui se voyaient privés de soldats capables de rivaliser avec nos miliciens dans les bois, ont perdu toute velléité d'agression à notre égard et sont restés tranquillement chez eux, conclut Charles en riant de bon cœur.

Je m'étonnai de voir quantité d'Iroquois sur les lieux. De plus, plusieurs causaient en français avec des commerçants ou des coureurs des bois.

— Normal, m'expliqua Charles, ils se sont établis en face, à La Prairie de la Magdeleine. D'autres viennent de la réduction de Saint-François-Xavier des Prés (plus tard Kahnawake-du-Saint-Laurent), fondée en 1667 par le père Raffeix. Au commencement, leur groupe ne comptait que sept Agniers alors qu'à présent, ils sont des centaines, tous issus de différentes nations iroquoises. Il y a même une réduction sur la montagne depuis peu.

Mais, changeons de sujet ; la principale raison de toute cette activité vient du fait que l'homme qui nous barrait la route sur son île, François-Marie Perrot, est emprisonné à Québec depuis le mois de janvier !

— Enfin ! m'écriai-je, satisfait de savoir qu'on avait remis à sa place cet indélicat haut fonctionnaire.

Le prévaricateur Perrot profitait de son titre de gouverneur de l'île de Montréal et de l'île qui porte son nom, pour détourner à son profit les cargaisons destinées à la foire de Montréal, ce qui pénalisait grandement les marchands honnêtes qui voyaient les arrivages de fourrures se raréfier.

L'île du sombre individu, providentiellement bien située, soit à la pointe ouest de l'île de Montréal, était une gracieuseté de l'oncle de sa femme, l'ineestimable Jean Talon qui, s'il était au courant (comment ne pouvait-il pas l'être ?), avait fermé les yeux sur ces frasques. Comme quoi, personne n'est parfait !

— Puisque le poste de gouverneur de Montréal était devenu vacant, reprit Charles, Frontenac en a profité pour y placer l'un de ses hommes, Thomas de Lanouguère, qui est entré en fonction le 10 février 1674. Pour avoir un meilleur contrôle, il a nommé Gilles de Boyvinet au poste de juge, et ceci, sans l'accord des Sulpiciens, qui sont, ne l'oublions pas, les principaux propriétaires de l'île. Pour couronner le tout, le jour de Pâques, le 25 mars, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal, l'abbé Fénelon<sup>25</sup>, un ami de l'ancien gouverneur démis, s'en est pris à Frontenac dans un sermon rempli d'allégories et de sous-entendus qui le visaient directement. Malheureusement pour lui, le sieur de La Salle était présent... dans la salle, poursuivit Charles en riant de ce jeu de mots, ainsi que le brigadier des gardes du gouverneur de la colonie. Mis au courant, Frontenac a été prompt à réagir. Il a convoqué l'abbé<sup>26</sup>, qu'il retient depuis à Québec, avant de le renvoyer en France. On dirait bien que notre vieux lion n'entend pas à rire ; qu'on se le dise !

Au cours de l'été 1674, Frontenac avait pris ses quartiers à Montréal dans le but d'y accueillir, avec faste et cérémonie, les nombreux Amérindiens qui venaient faire la traite lors de cette année fortunée. Il les régala de banquets et de cadeaux, ce qui du coup, renforça sa réputation de grand Onontio, ce qui signifie : leur père omnipotent et généreux. Effectivement, 1674 a été la meilleure année pour la traite depuis... depuis le sacrifice<sup>27</sup> de 17 courageux jeunes hommes en 1660. Souvenez-vous de Dollard des Ormeaux au Long-Sault. Il ne

<sup>25</sup> Demi-frère du grand Fénelon, précepteur du Dauphin.

<sup>26</sup> Celui-ci dut faire le voyage en raquettes en plein hiver !

<sup>27</sup> Certains diront involontaire...

faudrait surtout pas oublier non plus ceux qui ont ramené cent mille livres<sup>28</sup> de fourrures en provenance des Grands Lacs et de l'Outaouais, convoyés par 300 canots. Que dire de leur courage et de leur détermination qui n'avaient d'égale que leur connaissance de la dialectique amérindienne ; ils recoururent autant à la diplomatie qu'à la fermeté lorsqu'ils négocièrent avec les Indiens. Pierre-Esprit Radisson et son beau-frère, Médard Chouart Des Groseilliers, étaient de grands coureurs des bois, des découvreurs et des visionnaires. Dans ses Mémoires, Radisson souligne avec fierté : La forêt était notre empire et nous en étions les Césars. Malheureusement, comme ils se voyaient trop souvent floués par nos indécis dirigeants, ces Césars nouveau genre ont fait défection au pays qui les avait vus naître, pour se tourner vers l'Angleterre et ses colonies. Après quoi, l'année suivante, en 1682, ils sont revenus au service de la France. La cassure définitive et irréversible se fera en 1683, conséquence des brimades de l'incompétent gouverneur de La Barre.

Quant à François-Marie Perrot, il fut expédié en France en compagnie de son ami l'abbé Fénelon. Le roi (ou Colbert) trancha : trois semaines à la Bastille pour le trafiquant et le bannissement de la Nouvelle-France pour l'abbé... J'aurais aimé que les peines fussent inversées.

Quant à Frontenac, notre cher gouverneur qui se comportait comme un roi absolu dans son royaume, il fut vertement réprimandé pour sa conduite. Une autre rebuffade... une de plus, se dira monsieur le Comte en ajoutant : « Bah ! Ça ne fait pas mourir... »

---

28 De nos jours, 15 millions de dollars américains.

## CHAPITRE 9

### Un visiteur attendu

Fin septembre, les récoltes terminées, le foin engrangé, nous avions gagné le droit de souffler un peu. Profitant d'une chaude journée automnale, vers midi, nous avons décidé de faire un pique-nique à l'ombre de la tonnelle, au pied du courant bouillonnant.

L'agitation des loups signala un visiteur sur la route que nous avions récemment construite dans le but de faciliter le passage de Frontenac et de ses troupes vers le lac Ontario. Il n'était pas rare de voir passer des voyageurs, puisque le chemin de terre reliant Montréal à Lachine circulait tout le long de la rive qui bordait notre domaine. Provenant de la bourgade, un cavalier s'amenait au trot. Je le reconnus tout de suite. En fait, je m'attendais à sa visite depuis la rencontre avec mon mystérieux visiteur noir dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Le sieur René-Robert Cavelier de La Salle en personne venait nous saluer en passant.

Je vins à sa rencontre, un peu curieux de revoir le personnage hautain de naguère qui, d'après les dires de l'homme en noir, émissaire d'un non moins énigmatique et pragmatique personnage, avait bien changé. Je voulus m'en assurer en l'abordant ainsi :

— Si c'est pour me demander de vous accompagner dans une de vos périlleuses et longues expéditions, je vous le dis tout de suite, sieur de La Salle, vous perdez votre temps !

— Je venais juste m'enquérir de votre santé, sieur de Val-Heureux, et vous remercier d'avoir sauvé des eaux ce brave et imprudent Jolliet. Car sans vous, ses fabuleux récits auraient péri comme ses malheureux compagnons.

Intrigué par son affable discours, je ne pus que m'amender en lui proposant de se joindre à notre modeste repas en plein air, ce qu'il agréa avec chaleur. Les présentations faites, on s'installa à notre aise pour déguster en entrée une fricassée d'écrevisses d'eau douce cuites à la vapeur et agrémentées de beurre à l'ail. Paul les avait recueillies en soulevant les roches au bord du courant. De la truite amandine, accompagnée de beaux légumes du jardin, sans oublier des épis de maïs grillés à la mode indienne, composa le plat de résistance. Enfin, un bol

de petits fruits des bois compléta ce repas champêtre. Une délicieuse cuvée de Bordeaux 1659 rapportée de notre dernier voyage agrémenta les mets tout en déliant les langues.

Paul se chargea de débarrasser la table avant d'aller chasser dans les environs avec son arc, dont il était devenu expert. À leur habitude et à notre grand soulagement, les loups l'accompagnaient. Gabriel et les femmes voulurent s'éclipser à leur tour dans le but de nous laisser discuter en toute intimité, La Salle et moi ; je les priai de rester en disant :

— Les décisions que nous allons prendre peuvent engager la famille ; il vaudrait donc mieux que vous soyez au courant de cette discussion... Y voyez-vous objection, sieur de La Salle ?

— Aucunement ! Mais, vous m'obligeriez si vous m'appeliez Cavalier ou René-Robert, tout simplement, exprima notre hôte.

— Dans ce cas, usez, vous aussi, de mes prénoms Jean ou Aiglon, à votre convenance.

Les civilités mondaines terminées, notre invité entra dans le vif du sujet.

— Merci pour votre hospitalité et votre accueil, Aiglon. Je voudrais vous faire oublier le personnage intransigeant que vous avez connu en 1669. J'étais alors un jeune homme ambitieux qui voyait des rivaux partout. Je ne savais pas faire confiance à autrui ; il est vrai que là où j'ai reçu mon éducation, au séminaire des jésuites à Paris, les intrigues sont fréquentes et les amitiés désintéressées plutôt rares...

— C'est la raison pour laquelle vous en êtes sorti ? l'interrompis-je.

— Ça, et d'autres motifs plus importants. Avez-vous lu *Les Provinciales* de l'admirable et regretté Blaise Pascal <sup>29</sup> ?

— J'ai eu beaucoup de temps à consacrer à la lecture l'automne et l'hiver dernier. J'en ai profité pour essayer de rattraper mon retard et lire les incontournables, incluant le livre de Pascal dont le titre complet est : *Lettres écrites à un provincial par un de ses amis sur le sujet des disputes présentes de la Sorbonne*. On comprend aisément qu'il l'ait raccourci en : *Les Provinciales* ! J'ai appris aussi qu'il a été éduqué par son père, un homme érudit, membre de l'Académie des Sciences. Blaise s'est fait connaître grâce à son génie des mathématiques. Sa sœur a rejoint la religion en 1651 et est entrée à l'abbaye de Port-Royal, haut lieu du jansénisme. Une crise mystique, a poussé l'écri-

<sup>29</sup> Né le 19 juin 1623 à Clermont, il s'éteignit à Paris le 19 août 1662.

vain à consacrer lui aussi sa vie à Dieu. Il fit retraite à Port-Royal-des-Champs, où il a écrit ses fameuses lettres sous un pseudonyme. Elles ont aussitôt connu un vif succès.

— Bravo ! Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps à la Bastille ! s'exclama Cavelier, tout sourire. Vous savez donc que, dans ses lettres pamphlétaires, il attaquait à boulets rouges la conception de la morale, des péchés et de la grâce que prônent les jésuites... Quelles sont vos conclusions sur cette œuvre ?

— Il me semble que les jésuites s'arrogent le droit d'interpréter les Saintes Écritures à leur guise. Ils comptent même, dans leurs rangs, quantité de savants pères prêts à soutenir leurs doctrines fumeuses.

— Bref, vous les trouvez pour le moins... hypocrites, résuma Cavelier, c'est bien ça ?

— Nonobstant le courage et l'abnégation dont font preuve nos bons pères missionnaires en prêchant la bonne parole aux Sauvages, je trouve les dirigeants de cet ordre hypocrites et manipulateurs, confirmai-je.

— J'abonde dans ce sens ! lança La Salle. C'est la raison qui m'a poussé à quitter cette communauté qui vise, à n'en point douter, à contrôler la pensée d'autrui pour mieux la manipuler et étendre leurs pouvoirs en attribuant à des jésuites des postes de haut commandement ; et cela va jusqu'au trône de France... Aussi, les jésuites sont devenus suspects aux yeux du roi et de son ministre Colbert. Leur disgrâce se poursuit jusqu'ici. C'est l'un des motifs qui ont poussé le gouverneur Daniel de Courcelles à me faire suivre et surveiller par deux Sulpiciens de Montréal ; mon éducation chez les jésuites faisait de moi un homme suspect. Plutôt que de vous expliquer la situation, j'ai agi avec vous comme si vous étiez un espion à leur solde. Me pardonnerez-vous ma froideur qui n'était qu'apparente ? Car, même si je l'ai bien caché, je vous ai bien aimé dès nos premières rencontres. Sans votre aide précieuse, notre expédition aurait pu mal tourner. Vous avez su faire le lien entre les Sulpiciens et moi, les autres Français, nos guides iroquois, ainsi que tous les Indiens que nous avons visités. De plus, votre science des remèdes a été une vraie bénédiction. J'étais à Paris, fin 1673, tout comme vous ! J'ai obtenu une audience auprès de Colbert et il m'a parlé de vos déboires. Quand il m'a demandé qui pourrait, à part Charles Le Moyne ou moi-même, accroître notre influence sur l'Iroquoisie et leurs voisins limitrophes, un seul nom

m'est venu à l'idée, et c'est le vôtre : Jean Aiglon de Val-Heureux, mieux connu des Indiens sous le noble patronyme d'Aigle Blanc ! Vous serez peut-être surpris ou déçu d'apprendre que l'ami qui vous veut du bien... c'est lui, le très honorable ministre de la Marine, du Commerce, des Manufactures et du Bâtiment, Jean-Baptiste Colbert !

— Je me suis souvent demandé, répondis-je, qui était assez riche pour me rembourser les 100 000 livres de caution ? Ce qu'il a pris de la main droite, il me l'aura rendu de la main gauche. En fait, ça ne lui a rien coûté de faire le mécène, mais rien ne l'obligeait à me restituer cette somme, sauf, peut-être, un brin de remords. Vous pouvez constater, mon cher René-Robert, qu'ici, sur cet îlot, nous respirons un air de bonheur et de paix sans artifices ni frais somptuaires. Je suis très heureux parmi les miens. Je veux bien vous aider, si je peux vous être utile, mais de façon discrète et qui n'entraînera pas des voyages à n'en plus finir, comme ç'a été le cas pour le pauvre Louis Jolliet et son compagnon le père Jacques Marquette.

— Rassurez-vous, mon cher Aiglon, pour le moment, j'aurais seulement besoin de votre avis et de vos conseils sur la manière de présenter une requête à Sa Majesté pour qu'elle agrée ma demande...

— Qui est ?

— Avec l'accord de Frontenac, j'ai l'intention de reconstruire en pierre le fort en rondins que vous avez érigé à l'été de 1673 à l'embouchure de la rivière *Katarakoui*. En outre, je suis prêt à rembourser au gouverneur général les 10 000 livres qu'il a sorties de sa cassette personnelle lors de sa construction. De plus, nous renforcerons ce fort en étoile de bouches à feu capables de repousser aussi bien les Anglais que les Sauvages, s'il leur prenait l'envie de nous attaquer.

— Vous craignez un refus à cette requête, somme toute intéressante pour la couronne puisqu'elle n'aura aucun coût à défrayer dans cette affaire et qu'elle a tout à gagner si vous détournez des pelleteries destinées à nos concurrents européens ? questionnai-je, étonné.

— Je suis prêt à en supporter les frais, à condition d'avoir le monopole des fourrures pour tout le lac Ontario, et ce, sans avoir à acquitter les 25 pour cent que la compagnie des Indes occidentales perçoit des commerçants de la Nouvelle-France. Je réclame également un droit de traite, de chasse et de pêche exclusif dans un rayon de quatre lieues...

— Et un titre de noblesse, au point où on en est ? ironisai-je.

— Pourquoi pas ? répliqua La Salle en toute franchise.

— Tout cela m'apparaît assez facile à faire accepter au roi, dis-je.

Je suis sûr que vous n'auriez aucune difficulté à rédiger un mémoire à cet effet ; l'aide de Frontenac vous serait plus précieuse que la mienne.

— Oui, mais ni Frontenac ni moi ne savons toucher le cœur des *Indiens* comme vous le faites. Nous avons besoin de votre appui pour que les Tsonnontouans, dont fait partie Deseronto, votre beau-frère, voient d'un bon œil la construction d'un vrai fort en pierre de taille, pourvu d'un armement redoutable...

Le chat venait de sortir du sac !

— Et pourquoi démolir un solide poste de traite palissadé pour le remplacer par une forteresse en pierre, armée de redoutables canons ? m'informai-je.

— Cela fait partie d'un vaste plan qui prévoit la concession de terres aux alentours du fort pour en céder une partie aux Indiens que nous sédentariserons. Grâce à quoi, nous pourrions enseigner le français aux petits Iroquois et du coup, former de futurs interprètes favorables à la France. D'autres colons européens viendront s'installer afin de combler les nombreux emplois requis. La construction d'une église suivra dès qu'une centaine de personnes occuperont les lieux. Seul un solide fort en maçonnerie saura convaincre les Iroquois du sérieux de notre projet. Qu'en pensez-vous ?

— Il y a deux façons de voir la construction d'une pareille forteresse sur ou proche de son territoire : ou vous le prenez comme une agression, ou vous y voyez une protection supplémentaire. À nous d'œuvrer dans le bon sens. Dans une semaine, allez pêcher au bas des rapides, je vous y rejoindrai ; sans vouloir vous vexer, vous êtes un peu trop voyant pour que nos rapports restent secrets encore bien longtemps.

— Vous avez raison, mais aurons-nous le temps de pêcher la semaine prochaine ?

— Certes. Sinon, où serait le plaisir de la ruse, mon cher Cavalier ?

Quand notre invité fut rendu sur la passerelle, je lui criai en huron, tout comme ce fameux jour de juillet 1669 alors qu'il s'apprêtait à partir pour une lointaine expédition :

— *J'espère que votre voyage s'effectuera sans anicroche !*

En riant, La Salle me répondit dans la même langue :

— *Je sais faire la différence entre le parler des vaincus et celui des vainqueurs, maintenant !*

Je retournai voir les miens qui étaient rentrés pour se mettre à l'abri de la fraîcheur de cette fin d'après-midi et leur demandai :

— Que pensez-vous de ce changement d'attitude ?

— Je crois l'avoir mal jugé, répondit Gabriel. Mes frères qui ont passé l'hiver de 1668 chez lui m'ont affirmé qu'il était un tout autre homme. Apparemment, il débordait d'empathie envers eux ; il a même veillé à ce que justice soit faite lorsqu'un des nôtres s'est fait tuer. Rien à voir avec l'être arrogant et froid que nous avons connu, Aigle Blanc. Je crois en ce qu'il dit, mais je présume aussi que c'est un individu ambitieux qui ne s'arrêtera pas en chemin. Il veut bâtir un empire commercial qui lui permettra d'aller chercher des fourrures jusque chez les Illinois, maintenant que des Français ont tissé des liens d'amitié avec eux. Comme il faut passer sur les territoires de mes frères pour aller en pays Illinois, il est primordial qu'il entretienne de bons rapports avec les Cinq-Nations iroquoises, en particulier avec les Tsonnontouans. Et qui de mieux qu'Aigle Blanc et son beau-frère, un Tsonnontouan d'adoption, pour favoriser ce rapprochement ? termina le Grand Puma avec un sourire éclatant.

J'agréai à cette conclusion, mais répliquai cependant :

— Cela signifie que nous devons faire le long voyage au pays de ta jeunesse pour tâter le terrain. Mais rien ne presse, attendons la réaction du roi face à cette requête. Il se pourrait qu'il refuse, même si ce n'est pas dans son intérêt. Je crois que je vais faire un petit rapport bucolique au sieur *Belcort* (anagramme de Colbert). Après son geste généreux, c'est la moindre des choses... Et vous, mesdames, avez-vous des commentaires à faire au sujet du sieur de La Salle ?

— Je trouve le personnage ambigu, répondit Catherine. Tantôt, je lui donnerais le Bon Dieu sans confession et tantôt, je me méfie de lui et de ses ruses. Il est comme le renard : attirant, mais potentiellement dangereux.

## CHAPITRE 10

### L'habile traquenard

Un navire à fond plat en provenance de Québec avec, à son bord, des passagers de France, était attendu impatiemment au port de Mont-Royal, comme l'appelaient plusieurs de mes concitoyens. Je ne faisais pas exception à la règle et il m'arrivait fréquemment d'utiliser ce vocable plus descriptif.

Enfin, le bateau accosta en douceur. Les courageux voyageurs, le visage parfois ébahi, parfois inquiet, regardaient avec la même fascination l'exotique campement des Indiens, à demi abandonné de sa population nomade, sur le terrain communal qui longeait le fleuve. La plupart étaient retournés dans leur lointain pays. Les sédentaires, qui demeuraient sur la rive sud du Saint-Laurent ou près de la montagne, allaient et venaient en échangeant des palabres gutturales à la ronde, accompagnées de signes amicaux.

J'attendais patiemment que tous les passagers soient débarqués avant de monter à bord, quand une scène touchante attira mon attention... Une vieille femme voûtée marchait sur le pont d'un pas hésitant à l'aide d'une canne. Vêtue d'un ample manteau en laine brune, elle était coiffée d'un long châle noir pour protéger sa figure de la morsure du vent ; une crêpe de deuil voilait ses yeux. Arrivée en haut de la passerelle, elle prit le bras d'un homme d'une trentaine d'années et d'une bonne stature. Probablement son fils, pensai-je. Galant ou benêt, diront certains, je me précipitai à leur devant en vue d'offrir mes services quand à ma grande stupéfaction, la vieille femme m'asséna un fort coup de canne sur le crâne à m'en faire entendre des bourdons.

— Arrière, sauvage ! Vous ne prendrez pas ma chevelure comme vous l'avez fait avec mon pauvre garçon ! s'écria d'une voix éraillée la malheureuse qui visiblement, n'avait plus toute sa raison.

— Veuillez l'excuser, cher habitant, dit son compagnon, mais depuis que ma mère a appris la terrible nouvelle relativement à la mort de mon jeune frère, elle a perdu l'esprit. Son médecin croit que son seul espoir de guérison est ici... De là, notre voyage désespéré ! Mille pardons encore. Voulez-vous que j'aille quérir un médecin ou un chirurgien-barbier pour qu'il vous soigne la tête ?

—Non, merci ! Il m’achèverait plutôt à coups de lancette<sup>30</sup>, rigolai-je malgré ma mésaventure.

Apparemment, le nouvel arrivant connaissait les lieux, car en plus de refuser mon aide, il m’informa que sa mère et lui seraient hébergés chez des amis. Après m’avoir remercié, il réitéra ses excuses pour l’œuf de pigeon dont m’avait gratifié sa pauvre mère.

La voie libre, je pus enfin aller chercher notre courrier. Une lettre de notre père récompensa ma patience et atténuait quelque peu l’élancement que je ressentais dans mon crâne.

Père répétait ses appels à la prudence, surtout avec le dangereux Balthazar. Je le trouvais un peu redondant avec ses conseils alarmistes. Les parents sont souvent exagérément prudents et attentionnés envers leur progéniture, me dis-je en retournant au domaine.

Pour revenir à la lettre, père nous parla aussi de la guerre qui sévissait entre la France et la Hollande. Comme le craignait Frontenac, le stadhouder Guillaume d’Orange, notre pire ennemi, avait formé une coalition qui réunissait le Brandebourg (la Prusse), l’Espagne, l’Empire romain germanique et le Danemark. L’Angleterre, pour sa part, s’était écartée du conflit<sup>31</sup>, ce qui isolait la France contre cette ligue hostile. Malgré cela, nous venions de reconquérir la Franche-Comté, mieux connue sous le nom de Bourgogne, pour ne plus la perdre, ce coup-ci. Je lus ensuite :

*Le 11 août 1674, le grand Condé, commandant en chef et improvisateur de génie, est parvenu à briser une offensive du prince d’Orange, près de Charleroi dans les Flandres. En revanche, les impériaux ont envahi l’Alsace, mais j’ai confiance en la ténacité du maréchal Turenne, il saura la reprendre.<sup>32</sup> Outre ça, rien de nouveau dans les Cévennes, mis à part un regain de tracasseries envers les protestants. Certains pensent que le roi veut révoquer l’Édit de Nantes. Ce*

30 Depuis l’Antiquité, le remède universel, la panacée pour tous les maux, était la saignée ! On tirait le sang, soi-disant mauvais, à l’aide d’un instrument appelé lancette. Bien entendu, on achevait ainsi le malade mieux que la maladie dans bien des cas... Exemple suprême : Louis XIII, tout comme les descendants de Louis XIV, y laisseront leur vie, excepté l’arrière-petit-fils de ce dernier, le futur Louis XV, dont la nourrice eut soin de le tenir à l’écart des prétendus médecins qui firent succomber ses proches. Cet unique survivant de la royauté aura l’immense tâche de gouverner un royaume en crise économique, et ce, sous régence. Histoire qui sera abondamment racontée dans le tome VI : L’Aigle royal.

31 On comprend mieux pourquoi les Hollandais ont cédé si facilement l’État de New York à l’Angleterre, après l’avoir reconquis l’année d’avant par un coup de force.

32 Progressant sur la neige, du côté occidental des Vosges, Turenne et son armée surgirent près de Belfort fin novembre. Ils surprirent leurs adversaires, qui avaient pris leurs quartiers d’hiver. Le 5 janvier, les Impériaux étaient boutés hors de l’Alsace. Malheureusement, l’été suivant, la France perdra ce grand maréchal qu’était Turenne, tué d’un boulet de canon.

*ne sont que des rumeurs alarmistes, mais il n'y a pas de fumée sans feu, comme on dit.*

Pour terminer, père nous envoya ses plus chaleureuses pensées.

À mon retour, parmi toutes ces nouvelles, ce qui retint le plus l'attention de la famille fut le coup de canne que j'avais reçu.

— Cela t'apprendra à être trop galant envers les femmes, se moqua gentiment ma mie avant d'ajouter avec un sourire plein de promesses : ce soir, j'essaierai d'atténuer ta douleur par de doux baisers et de tendres caresses.

Josnée et son mari préparaient leurs affaires en prévision d'un voyage qu'ils entreprendraient le lendemain matin. À la première heure, ils embarqueraient pour Québec et de là, se rendraient à l'île d'Orléans, sise tout près.

Anne-Marie nous manquait à tous. Ses rires, ses espiègleries, même ses réparties moqueuses nous faisaient cruellement défaut. Josnée crut bon de l'aider à s'installer en prévision de sa première classe. Le prétexte était tout trouvé pour la revoir. Par la même occasion, cela leur procurerait un voyage en amoureux, à Gabriel et elle, en plus de leur permettre de mieux se retrouver avec leur petit poupon, Jean-Vincent, que nous appelions affectueusement le *pitchounet*, comme le voulait la mode provençale.

Je consacrai la journée du lendemain à travailler sur un mémoire au sujet de l'acquisition du fort de Cataracoui ou *Katarakoui*, comme le prononçait La Salle à l'iroquoise. Alors que j'écrivais, Paul me pria de l'accompagner à la chasse, invitation que je dus malheureusement décliner en raison de mon obligation à remplir. Il irait seul, mais ce n'était pas la première fois et de plus, les loups l'accompagnaient. J'entendis toutefois sa mère lui faire les mêmes recommandations qu'à l'accoutumée :

« Ne t'éloigne pas trop ; surtout, fais attention ! » et j'en passe...

Ah ! Ces chères mamans attentionnées, qui éprouvent beaucoup de mal à couper le cordon ombilical !

\*\*\*

Pendant ce temps, le jeune Paul, peu soucieux des directives de sa mère, savourait cette belle journée d'octobre. C'était la saison qu'il aimait le plus ; enfin, il les aimait toutes, à vrai dire, mais quand

les arbres avaient revêtu leurs plus beaux atours, quand l'air possédait cette transparence cristalline et que le bleu du ciel en toile de fond faisait ressortir toute cette palette de chaudes couleurs, il trouvait son pays absolument magnifique.

C'est sûr que son père lui manquait; il aurait aimé qu'il soit à ses côtés. Pas tant pour la chasse, mais plus pour le plaisir d'être seul avec lui pendant quelques instants, question de bavarder entre hommes. Toutes ces missions et ces voyages au bout du monde que son intrépide père entreprenait, c'était extraordinaire! Mais ses absences prolongées le privaient un peu plus de sa présence. Même quand il était là, son paternel avait d'autres soucis en tête que de partir en vadrouille avec lui sur les flots ou dans les bois. *Enfin*, pensa le gamin en soupirant: « Peut-être que demain nous irons à la pêche... rien que tous les deux! » Heureusement que les loups étaient toujours volontaires pour l'accompagner; même qu'ils trouvaient leur rendement accru lorsqu'ils chassaient à trois.

Pendant que le garçon de huit ans parcourait le sentier qui s'enfonçait dans les bois, ses deux compagnons canidés patrouillaient de chaque côté en suivant la piste parallèlement. Sur les bords de la sente, un épais taillis élevait une véritable muraille végétale où les humains, dressés sur leurs longues pattes, auraient eu beaucoup de difficulté à progresser. Pourtant, l'impénétrable frondaison pour les hommes était remplie de trouées au ras du sol, ce qui permettait aux animaux tels les loups et autres gracieux quadrupèdes d'avancer discrètement et silencieusement. En usant de cette méthode, il n'était pas rare que ces chasseurs lèvent des lièvres aux bonds capricieux ou des perdrix nerveuses qui allaient se brancher à grands bruits d'ailes pour se mettre hors de portée de ces redoutables prédateurs, mais non du tir précis d'un dard bien ajusté. Souvent, il arrivait que l'animal affolé traverse le sentier en courant ou à tire-d'aile, pour trouver une ouverture providentielle juste devant le jeune nemrod qui, prévenu par ses amis canidés de l'arrivée d'un gibier aux abois, était prêt à l'accueillir d'une flèche mortelle. Déjà, un lièvre et deux perdrix faisaient sentir leur présence dans sa gibecière. *À ce train-là*, pronostiqua le gamin, *en deux heures j'aurai assez de prises pour combler la famille et les lupi, comme les appelle papa...* (*Lupi* étant le pluriel latin de *lupus*, tel que Jean le lui avait enseigné.)

Vif-Argent, visiblement content lui aussi, trotta de sa démarche sautillante autant qu'élégante. Ses sens olfactifs et auditifs lui apportaient une quantité infinie d'informations que son cerveau analysait pour ne retenir que l'essentiel. Soudain, une odeur particulière captiva son attention... Ce n'était pas un animal vivant qui dégageait ce fumet appétissant plutôt faisandé... « Tant mieux, ce n'en sera que meilleur ! » devait sans doute penser le fin gourmet en salivant.

Quittant son poste de rabatteur sans trop de remords, le canidé, alléché par ces attirantes émanations, suivit, tel un fil d'Ariane, le filet odorant. Celui-ci l'entraîna jusqu'à une clairière ensoleillée où l'attendait un trésor offert sur un luxueux tapis composé d'un feuillage rouge et or. L'objet de sa convoitise, couché au centre, reluisait de son pelage châtaigne sous les chauds rayons de paillettes dorées de ce resplendissant début d'automne. Un chevreuil mort depuis au moins une semaine d'après l'odeur qui s'en dégageait.

Après un bref moment d'hésitation, le loup s'avança sans méfiance, attiré comme par un aimant. Toute cette bonne viande vieillie à point était trop irrésistible... Or, Vif-Argent n'avait pas fait trois pas qu'un contact métallique, sous ses coussinets sensibles, lança un signal d'alarme à son cerveau. Puis, dans une fraction de seconde, l'animal fit un bond prodigieux à la verticale de ses quatre membres nerveux. Au même moment, un piège aux mâchoires d'acier se referma dans le vide avec un sinistre claquement.

Le braconnier qui avait préparé ce traquenard n'avait pas lésiné sur le nombre de pièges ; N'ayant rien voulu laisser au hasard, le monstre en avait tapissé tout l'espace libre sous les feuilles mortes. Aussi, en retombant sur le sol, le loup déclencha un autre horrible engin qui se referma brutalement sur sa patte arrière, ce qui lui brisa net le jarret. La bête poussa une plainte déchirante entendue à la ronde. Capitaine lui répondit d'un long hurlement, tandis que Paul se mit à crier son nom. Rapidement, tous deux accoururent en direction de l'appel de détresse. L'animal doubla l'enfant, qui s'égratignait aux branches en y laissant des lambeaux de ses vêtements quand ce n'était pas de sa peau ou de ses mèches blondes.

Capitaine fut évidemment le premier arrivé sur le lieu du drame. Habitué depuis leur naissance à côtoyer des humains, son congénère et lui n'avaient pas développé, à l'instar de leurs frères sauvages, la peur instinctive de ce cruel prédateur qu'était l'homme.

Il flottait dans la clairière des odeurs humaines que ne parvenait pas à masquer le fumet capiteux de l'animal mort. Tout ça, Capitaine le consigna, mais ce qu'il vit lui fit perdre toute prudence. Résolument, il s'avança vers son frère geignant, blessé et immobilisé.

Le bruit qu'émet un piège à ours lorsqu'il se referme pour planter ses crocs d'acier dans la chair et les os d'un animal est une chanson douce pour le trappeur ou le braconnier, mais pas pour un vrai chasseur, pour qui c'est plutôt un son barbare et cruel, indigne d'un être dit humain et civilisé.

Capitaine se prit à son tour la patte avant droite entre les mâchoires d'une chausse-trape. En se démenant furieusement et en tirant sur son membre piégé comme pour l'arracher, le pauvre animal ne réussit qu'à se prendre la patte arrière gauche et, en chutant, un autre piège vint lui mordre cruellement les flancs. Au même moment, des monticules de feuilles mortes s'agitèrent et trois hommes blancs vêtus de braies et de vestes en peau de chevreuil émergèrent de leur cachette, visiblement satisfaits du résultat. L'un d'eux lança aux deux autres :

— Cachez-vous vite derrière cet arbre, le gamin ne va pas tarder !

À bout de souffle, égratigné de la tête aux pieds, Paul s'extirpa des branches emmêlées pour déboucher sur la clairière où les loups gémissaient en léchant leurs blessures. Voyant ses amis gravement blessés, l'enfant allait se précipiter pour les aider quand une paire de gros bras le souleva de terre pour le plaquer contre un vaste buste. Brusquement suspendu dans les airs, le gamin se débattait comme un poulain sauvage en ruant des deux pieds. Le braconnier s'empessa de réclamer l'aide de son compagnon.

— Viens m'aider, idiot ! Attrape vite ses pattes avant qu'il ne me fasse une omelette, ricana-t-il.

Les deux vauriens parvinrent ainsi à lier les bras et les jambes du bambin. Quand au même moment, celui-ci crut entendre son père l'appeler au loin, une grosse main poilue étouffa son cri...

\*\*\*

La fenêtre ouverte sous le grondement de la rivière laissait entrer sa langoureuse mélodie, ainsi que la douceur surprenante de l'automne qui témoignait de l'été indien. Vers midi, je laissai mon travail

en plan sur le secrétaire et rejoignis ma femme et mon enfant. Aujourd'hui, nous n'étions que trois à table; Josnée et son mari devaient être quelque part aux environs du lac Saint-Pierre. *Sans doute qu'ils feront escale aux Trois-Rivières*, pensai-je en me glissant furtivement vers mon adorée qui me faisait dos, pour l'enlacer amoureusement. Je déposai un doux baiser dans le creux de son cou recouvert d'un fin duvet translucide, ce qui la fit frissonner.

— Où est Paul? la questionnai-je.

— Il doit jouer dehors ou alors, comme ça lui arrive de temps en temps, il n'a pas vu le temps passer et il court encore les bois, tenta de me rassurer Catherine.

Nullement convaincu, je sortis sur la passerelle et criai le nom de mon fils, avec pour seul résultat de faire peur à une bande de canards qui prirent mon appel pour un coup de fusil.

Je n'aimais pas ce retard. Paul, contrairement à ce qu'avancait sa mère, n'était pas un enfant étourdi. Il savait lire le soleil et les étoiles pour se guider et déterminer l'heure; son oncle le lui avait appris. Sans plus attendre, je sellai Domino tout en restant insensible aux marques d'affection qu'il me prodiguait tant j'étais mort d'inquiétude.

— Barre le portail dans mon dos! recommandai-je à ma femme. Charge les armes et tiens-toi prête à toute éventualité; et surtout, n'ouvre à personne en mon absence!

— Aiglon, tu me fais peur! Pourquoi toutes ces précautions? Paul est sans doute perdu, mais nous le retrouverons...

— Perdu, lui? Avec ses loups en plus? Non, j'ai un mauvais pressentiment. Dans le doute, il vaut mieux être paré à affronter toutes les situations. Assez parlé, mon amour, le temps presse.

J'ouvris la porte de la palissade en grand, fis sortir Domino pour l'enfourcher sur la passerelle et partis au trot. Le portail d'entrée du petit pont en bois fut débarré par Catherine, qui tira le loquet relié à une longue corde. Lorsque mon équidé et moi fûmes parvenus sur la rive, ma douce me cria d'être prudent.

Je pris immédiatement la direction que mon fils empruntait habituellement: un sentier utilisé depuis la nuit des temps par les Indiens, et depuis peu par les Blancs. En toute autre circonstance, je me serais extasié devant la beauté naturelle du site et ces grands arbres qui formaient une voûte de verdure pour ne laisser pénétrer le soleil qu'avec parcimonie. Devant ces fines lances de rayons d'or, aussi, qui

jouaient d'une harpe lumineuse à travers le feuillage multicolore dont les coloris étaient d'autant magnifiés.

Je n'avais pas le talent de pisteur de mon beau-frère ; loin de là ! Mais je m'efforçais de suivre ses conseils. Il y avait une maxime indienne qu'il me répétait souvent : *Observe les objets et les choses. Ne les regarde pas ; le regard ne fait que voiler les détails, l'observation les révèle !*

Passé le boisé d'érables, une sombre forêt de conifères fit place à des arbres feuillus plus parsemés, dont les sous-bois épais formaient une haie de part et d'autre du sentier touffu. L'ensemble semblait propice à camoufler discrètement du gibier...

Suivant les recommandations de Gabriel, j'avançais au pas, du haut de Domino, en scrutant méticuleusement le sentier, ce qui me permettait de discerner de vagues traces dans le feuillage. Mettant pied à terre, je levai délicatement quelques feuilles pour distinguer une nette empreinte de pas, indubitablement celle d'un enfant... J'étais sur la bonne piste !

Laissant la bride sur le cou de mon cheval, de façon à ce qu'il puisse m'escorter sans entrave, je poursuivis mon investigation à pied. J'avais parcouru une demi-lieue depuis l'orée du bois quand soudain, les traces s'évanouirent. Revenant sur mes pas, je les retrouvai ; elles bifurquaient à angle droit dans l'épaisse frondaison où un cheval aurait eu peine à se faufiler.

Je fis comprendre à Domino qu'il devait rester là en posant mon chapeau sur une bûche et en laissant mon fusil trop encombrant dans son étui fixé à la selle. Je portais, comme toujours, ma rapière et un poignard dans sa gaine. Je sortis les deux pistolets des fontes, les glissai à ma ceinture et m'enfonçai dans le bois touffu. Tout de suite, des indices me sautèrent aux yeux... une mèche de cheveux châtain clair accrochée à un buisson, un morceau d'étoffe, et encore un autre, puis une traînée sanguinolente qui me fit craindre le pire. Non, la blessure ne saignait pas tellement... Une écorchure tout au plus.

J'arrivai enfin dans un espace dégagé. Une petite clairière où les rayons du soleil jouaient sur un tapis d'or et de feu s'ouvrit devant moi... Cela sentait le piège à plein nez ! Le feuillage qui couvrait le sol semblait avoir été remué. Certaines feuilles affichaient une surface sèche et brillante, ce qui signifiait qu'elles avaient été exposées au soleil. D'autres, en revanche, paraissaient humides et ternes, comme

si l'on venait de les retourner. Enfin, il y en avait qui étaient tellement souillées de sang, qu'elles se confondaient avec les feuilles d'érable écarlates.

Après m'être emparé d'un long bâton, je balayai l'espace devant moi. Un, puis deux, puis trois pièges à loups se déclenchèrent à tour de rôle... Les monstres n'avaient laissé aucune chance à qui oserait y mettre les pieds ! Troublante coïncidence, c'est dans un piège semblable que j'avais trouvé la mère agonisante de nos loups sur les berges du lac Saint-Pierre.

Je parcourais le pourtour dégagé tout en faisant sauter une dizaine d'engins diaboliques, quand je vis une sente discrète fuir à travers les sapins et les cèdres. Avec une extrême prudence, je la suivis pour rejoindre un sentier plus large. Des traces à peine furtives de trois hommes se dessinaient par intermittence. J'approchai d'un arbre mort tombé en travers du chemin à hauteur d'homme. Le sapin, foudroyé par l'orage, bloquait en partie le passage. Ses branches perpendiculaires et dénudées le soutenaient tout en formant autant de barreaux infranchissables. Toutefois, au centre, je vis un espace où un homme pouvait se faufiler... *Si on veut me piéger, on ne ferait pas mieux*, pensai-je.

Dans le but de gagner du temps, tout en observant méticuleusement les environs, je sortis ma pipe et entrepris le long rituel de bourrage pendant que mes yeux sondaient la moindre anomalie du terrain... Pas de doute possible, cette bosse presque imperceptible sous les feuilles, à l'endroit où mon pied aurait dû se poser pour passer sous l'arbre, cachait un engin cruel. Mais, où pouvaient bien se terrer les lâches braconniers qui avaient sans doute piégé nos loups et kidnappé Paul, sûrement parce qu'il représentait un témoin gênant.

Entre deux troncs d'arbre, le creux qui normalement en découvrait semblait comblé par des feuilles. Tout en bourrant ma pipe de tabac, j'examinais cette anomalie quand je remarquai qu'un mouvement à intervalles réguliers soulevait le tas de feuillage, comme si celui-ci respirait...

Un criminel devait se tenir tapi là-dessous, prêt à m'achever dès que je me prendrais le pied dans sa maudite chausse-trape ! Après m'être bien assuré qu'il était seul, je pris une branche en guise de canne, puis feignis de tomber dans le panneau en passant par l'ouverture providentielle. Plutôt que ma cheville, c'est le bâton qui se fit

mordre par la mâchoire métallique et qui se brisa net. Je fis un bond en avant au moment où une forme humaine jaillissait de sous le monceau de feuilles mortes. Surgissant tel un ours de sa tanière, l'assaillant se rua vers moi. Le visage maquillé de boue, les yeux sortis de leurs orbites, il brandissait un tomahawk en acier en poussant des cris sauvages bons à vous glacer le sang. J'aurais pu facilement lui loger une balle dans le crâne ou lui transpercer le cœur de ma rapière en l'embrochant comme un porc sur la broche, mais je voulais le capturer vivant, question de le faire parler tout en restant le plus discret possible.

Des bonds et des sauts de carpe font partie de l'art de l'escrime. Aussi, au moment où l'agresseur frappa, sa lame ne fit que fendre l'air en sifflant. En revanche, la crosse de mon pistolet cogna durement son occiput et l'envoya au pays des rêves tout en lui réservant les cauchemars pour plus tard. Hissant le corps inerte et lourd sur mes épaules, je m'enfonçai dans le bois en troublant ma piste à l'aide d'un bouquet de branches. Au bout de cinq minutes de marche harassante, j'avisai un ruisseau qui coulait dans un murmure à travers un taillis d'aubépines et déposai mon fardeau sans trop de ménagement sur l'herbe moussue. Puis, je l'entravai consciencieusement. Quand ce fut fait, je le traînai dans l'eau afin de lui débarbouiller la face et le réveiller par la même occasion. Le brigand s'ébroua et regarda tout autour pour revenir à moi. Une fois décrotté, son visage me parut familier.

— On se connaît ? le questionnai-je rudement.

— Tu ne te souviens pas de moi, mais moi je n'oublierai jamais ton visage ni ce que tu as fait, répliqua hargneusement l'individu que je remplaçai tout à coup.

Il faisait partie de la bande des vingt brigands de grand chemin dont j'avais obtenu la grâce en 1661. Sitôt arrivés ici en 1665, ils avaient eu la chance de s'acquitter de leur dette en me sauvant la vie après que nous ayons été attaqués par des Iroquois en maraude autour du fort Saint-Louis de Chambly. Ils m'avaient ensuite aidé lors de la construction de notre domaine en assurant sa sécurité. Après quoi, il y a eu cette sordide affaire de meurtres d'Iroquois qu'on avait noyés comme des chiens dans le but de dérober leurs fourrures. Cinq anciens bandits plus ou moins repentis ont été trouvés coupables avant d'être exécutés le 6 juillet 1669. Je me souviens très bien de cette date, car c'était le jour du départ de la première expédition de La Salle à laquelle je me suis joint in extrémis. Revenant à la fripouille, je demandai :

— Pourquoi toute cette haine à mon endroit et où est mon fils ?

— Par ta faute, mon chef est mort, de même que cinq de mes camarades, n'est-ce pas suffisant ? lança agressivement mon prisonnier.

J'eus beau lui expliquer les circonstances, il resta imperméable à mes justifications et refusa de me dire ce qu'il était advenu de mon fils et des loups.

— Tu ne me laisses guère le choix ; je n'ai pas le temps de te confier à l'exécuteur des hautes-œuvres (le bourreau, autrement dit) et donc, je vais procéder moi-même au supplice... Je vais te torturer jusqu'à ce que tu parles. La vie de mon fils justifie ces extrémités... Pour la dernière fois, je te repose la question : où est mon garçon ?

Devant l'éloquent mutisme du triste sire, je le traînai dans le ruisseau. Apercevant un bassin creux d'environ deux pieds, j'immergeai le vaurien et maintins sa tête sous la surface liquide pendant une trentaine de secondes, juste assez pour lui faire avaler une tasse. Il toussota et cracha, mais ne répondit pas plus à mes questions. Je réitérai le traitement pendant une minute, sans plus de succès. Je répugnais l'idée d'user de moyens plus contraignants, mais le malfrat ne me laissait guère le choix. Qu'aurait fait le Grand Puma à ma place ? « Si l'eau n'a pas de succès essaie le feu ? » aurait-il sans doute proposé. Oui, sauf que le feu, avec son panache de fumée, se remarque de loin, sans compter que le supplicié pousse généralement des cris de goret que l'on égorge et qui s'entendent à des milles, à part certains braves qui endurent stoïquement leur souffrance en chantant.

*Essayons une autre tactique, pensais-je ; à quoi cet individu sans foi ni loi peut-il tenir par-dessus tout ? L'or, bien sûr ! Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ?* Cela me poussa à tenter autre chose...

— Tu es endurant, pas de doute, dis-je. Un vrai bandit de grand chemin. Je pourrais faire griller tes doigts dans ma pipe comme le font les Indiens, t'arracher les ongles un à un ou te couper les testicules et te les faire manger, mais je ne ferai rien de tout ça. Pour chaque renseignement précieux que tu me donneras, tu auras droit à un écu d'or, proposai-je en ouvrant ma bourse bien garnie avant de la répandre sur la mousse dans un cliquetis de clochettes précieuses.

Enfin, j'avais réussi à capter l'attention du rapace ; il fallait voir avec quelle avidité ses yeux étaient rivés sur le monticule doré.

— Ju... jure sur ton honneur que tu dis vrai et que tu ne me tueras pas lorsque j'aurai parlé ! bégaya-t-il.

— Sur mon honneur, je te fais le serment que je te laisserai la vie si je récupère mon fils sain et sauf, et que je te donnerai les pièces. Ça te va comme serment ?

— Ça me va ; pose tes questions...

— Où se trouve mon fils et que lui est-il arrivé ?

— Ça vaut deux pièces, rétorqua le larron... Ton fils est entre les mains de ton pire ennemi. Il est en bonne santé, quoiqu'un peu égratigné. Donne-moi mon dû.

C'est plutôt une paire de claques qu'il reçut.

— Tu te moques de moi, vaurien ! Tu ne m'as rien dit que je ne sache point ! Je veux savoir OÙ se trouve mon garçon ! menaçai-je en haussant autant le ton que le poing.

Mon attitude courroucée dut faire son effet, car le bandit débita précipitamment :

— Dans une cabane de bûcheron, en suivant le sentier, un mille après l'arbre mort en travers du chemin. Nous avons capturé ton fils avant qu'il ne mette les pieds dans la clairière ; nous l'avons lié, non sans mal, et il se porte bien.

— Voilà tes deux écus... Continue comme ça, lui dis-je en baissant le bras, pour ensuite lui demander d'un ton plus conciliant :

— Qui est derrière de cette machination ? Tu parlais de mon pire ennemi... Lequel ? J'ai peur d'en avoir plusieurs...

— Le capitaine Balthazar !

— Quoi ? Cette crapule est ici ?

— En personne ! Tu l'as même rencontré hier ; il t'aurait gratifié d'un coup de canne sur la tête, s'esclaffa le brigand, qui se réjouissait de mon air stupéfait.

La vieille femme voûtée, c'était donc lui ! Je comprenais, à présent, pourquoi sa figure était recouverte d'un voile et la force avec laquelle elle m'avait frappé.

Me traitant intérieurement d'imbécile pour m'être fait berner de la sorte, je repris mon interrogatoire.

— Combien a-t-il d'hommes à sa solde pour le protéger ?

— En plus de celui que tu as vu sur la passerelle, son redoutable garde du corps auquel tu ferais mieux de ne pas te frotter, confessa le voyou, nous étions trois... Tous des anciens de la bande qui veulent aussi se venger de toi.

Je jetai deux autres pièces près de lui et à son grand désarroi, rempochai les autres.

— Comme convenu, je te laisse en vie, mais attaché à cet arbre ; aussi, souhaite-moi bonne chance, car si je ne reviens pas, tu mourras avec ton or d'ici quelques jours, à moins qu'un loup te trouve et venge ses frères, débitai-je en le bâillonnant.

Puis je partis. Je devrais presser le pas, car le soleil était bas sur les arbres. Aussi, il me faudrait regarder à deux fois où je poserais les pieds...

## CHAPITRE 11

### Odieux chantage

Je venais de dépasser l'arbre mort en travers du sentier. Redoutant d'autres pièges, plutôt que de marcher au milieu de l'allée, j'avancais en bordure en enjambant précautionneusement de multiples obstacles. À un détour du chemin, une cabane de bûcheron se terrait dans un espace dégagé d'où je perçus les gémissements d'un loup.

Reprenant ma progression avec encore plus de méfiance, je tentais de me fondre dans la végétation environnante. Alors qu'un cèdre me bloquait le chemin, je le contournai en silence et, au moment où le passage se rétrécissait entre deux arbres, je posai le pied sur un redoutable piège à ours qui se referma violemment sur mon jarret droit ! Tout en me mordant les lèvres pour ne pas crier, j'endurais stoïquement la douleur qui vrillait ma jambe blessée. Malgré le cuir de mes bottes légères, les dents d'acier aiguisées pénétraient profondément ma cheville. En fait, seul le tibia les empêchait de se rejoindre, car le péroné, lui, était bel et bien brisé. Je jetai un coup d'œil à la ronde pour m'assurer d'être bien seul, et m'accroupis pour écarter ces affreuses mâchoires après avoir déposé mes armes. Or, au moment où je dégageais mon pied ensanglanté des mors, je fus braqué par deux canons de fusils.

—Tiens donc, comme on se retrouve, mon petit aigle ! s'exclama le plus grand des deux truands. Tu me reconnais ? Oui, celui à qui tu as coupé les tendons du poignet droit alors que tu n'avais que neuf ans à peine ; j'en avais vingt à l'époque ! Toutes ces moqueries que j'ai dû endurer pendant des années par ta faute...

Je replaçai le chenapan, mon deuxième adversaire au combat à l'épée, le premier étant la Fouine, son ancien chef. Je savais que je ne devrais m'attendre à aucune pitié de sa part, surtout après l'avoir estropié en le désarmant plutôt que de le tuer. L'homme qui l'accompagnait se trouvant être son frère, il allait de soi qu'il ne me portait pas dans son cœur lui non plus.

Après m'avoir complètement désarmé, les deux bandits me poussèrent vers la baraque à coups de crosse dans les reins, sans ménagement pour ma blessure qui me faisait douloureusement boiter.

Un homme trapu au dos déformé par une bosse et au torse à l'avenant se tenait plus fier qu'Artaban devant la porte de la cabane. Sa grosse tête, coiffée d'un tricorne d'où s'échappait une tignasse noire et luisante de graisse, dodelinait de plaisir à ma vue. Affublé d'un visage cauchemardesque, son seul attrait consistait en un bandeau en cuir noir chargé d'occulter le vide gênant d'un œil absent. Ce cache-œil accentuait d'autant sa ressemblance frappante avec un sanguinaire pirate des Caraïbes. Il ne lui manquait qu'une jambe en bois et un perroquet sur l'épaule pour parfaire l'illusion.

Le sieur Balthazar Flotte de La Frédière, ex-commandant du régiment Carignan-Salières, posait dans toute la disgrâce de sa personne. Et ça, croyez-moi, ce n'était rien, comparé à son âme dévoyée ! Son garde du corps, que j'avais pris pour le fils de la vieille femme, se tenait à ses côtés, bien campé sur de solides jambes légèrement écartées. Ses bras croisés sur un justaucorps ouvert laissaient voir son redoutable armement : deux étuis garnis chacun d'un pistolet suspendus à sa taille faisaient pendant à un long poignard effilé et à une épée qui ne l'en était pas moins.

Attaché à un arbre par un gros câble d'amarrage, Vif-Argent sautillait sur trois pattes en couinant, à la fois heureux de me revoir et enragé à l'idée de ne pouvoir intervenir pour me défendre. Plus loin gisait la dépouille ensanglantée de son frère, à qui j'adressai une muette prière. Le triste sire s'exclama :

— Tu pourras te vanter de m'avoir résisté plus que quiconque ! Là où vingt soldats aguerris ont échoué, et que même un vaisseau de guerre hollandais n'aura pas suffi, à nous cinq nous y sommes parvenus. Il est vrai que mon ami Igor, ici présent, poursuivit Balthazar en pointant fièrement son sbire, avait un plan infailible. Premièrement : appâter les loups ; deuxièmement : appâter le petit et...

— M'appâter ensuite, complétai-je amèrement. Maintenant que tu as réussi, dis-moi ce que tu veux en retour de mon fils... Ma vie ? Prends-la, je te la donne !

— Tu ne me donnes rien du tout, imbécile ! Je te tiens et je peux faire de toi ce qu'il me chante, tout comme pour ton fils et surtout, ta jolie femme !

En se tournant vers son garde du corps, l'immonde individu continua en souriant sournoisement...

— Je te présente Igor de La Boutonnière... Un joli nom, tu ne trouves pas? Je vais te dire comment il se l'est vu décerner... Igor perce des boutonnières dans la poitrine de ses adversaires : à l'épée, au pistolet ou à la dague. Il a plus de mille victimes à son actif! Son père, un Hongrois d'origine, était un maître d'armes réputé, tandis que sa mère, une gitane, était experte dans le lancer du couteau. Ce curieux mélange a engendré le meilleur mercenaire qui soit, et le plus cher d'Europe, il va sans dire! Sachant que tu caches un coffret rempli d'écus d'or quelque part sur ton minuscule domaine insulaire, je n'ai pas lésiné à la dépense ni à la peine, comme tu as pu le constater.

Puis, s'adressant à mes deux gardiens, Balthazar ordonna :

— Vous autres, ôtez-lui ses vêtements ; il peut cacher une arme sur lui.

— Je suis assez grand pour me déshabiller tout seul ! clamai-je en repoussant les mains de sur mes épaules.

Pour prouver mes dires, j'entrepris de quitter mon pourpoint en cuir fauve ; ensuite, de délasser l'échancrure de ma chemise blanche afin de la passer par-dessus ma tête et, d'un ample mouvement, la projeter sur mon ancien adversaire qui me menaçait de son fusil dans le but évident de l'aveugler.

Une demi-seconde venait de s'écouler... Saisissant l'arme du mercenaire qui n'y voyait toujours rien, je la pointai en direction de son frère tout en essayant de la lui arracher des mains. Une détonation s'ensuivit et la bille en plomb fit éclater la boîte crânienne du vis-à-vis !

Une autre demi-seconde d'envolée... Du coin de l'œil, je vis Igor dégainer ses armes à feu. À l'aide d'une torsion du poignet, je parvins à me saisir du fusil. Au même moment, mon opposant s'extirpa enfin de sous le voile blanc pour voir arriver à toute vitesse le tranchant de la crosse, qui lui broya la gorge. D'un retour d'élan, je fis tourner l'arme de cinq pieds de long et de huit livres de force brutale comme s'il s'agissait d'un fléau, afin de faucher mes deux derniers adversaires, lorsque le bruit d'une double explosion se confondit avec l'impact violent que je reçus en pleine poitrine... Un formidable coup de poing brûlant me percuta le torse et me projeta sur le dos dans les douces herbes du pré. De leurs senteurs chlorophylliennes, celles-ci recueillirent passivement mes tourments en m'offrant un lit végétal pour me reposer en paix sur ce champ de bataille improvisé.

Les bras en croix, les yeux grands ouverts sur un ciel flamboyant d'une splendide fin de journée automnale, je contemplai ce tableau bien vivant. Au-dessus de moi, dame nature mêlait harmonieusement sa palette de couleurs : le rouge des feuilles d'érable, pareil aux lèvres ourlées de ma dulcinée, le bleu du ciel, semblable à ses yeux de porcelaine, et le doré des feuillages comme les longs cheveux soyeux de ma femme adorée vers qui se tournait ma dernière pensée.

Deux boutonnières pulsaient un sang tiède sur mon torse dénudé pour aller abreuver l'herbage de coulées vermeilles. Soudain, mon muscle cardiaque s'affola et s'emballa dans une arythmie délirante, avant de s'arrêter net ! J'exhalai un dernier souffle de vie, puis le néant m'enveloppa, tout s'estompa et devint noir...

— Idiot ! tonna Balthazar, maintenant, il ne pourra plus parler. C'était une mort bien trop douce et beaucoup trop rapide ! Tu m'as gâché mon plaisir... Enfin, il nous reste le mouflet ; quant à la morue, allons lui souhaiter le bonsoir. Peut-être que nous serons les bienvenus ?

\*\*\*

Le soleil venait de se coucher alors qu'Aiglon et Paul n'étaient toujours pas rentrés. Catherine avait cru entendre une explosion au loin, mais ce n'était peut-être que le tonnerre qui grondait ; il y aurait de la pluie, cette nuit, à en juger par les nuages sombres qui s'amoncelaient à l'horizon. Inquiète, la femme avait plus que suivi les conseils de son mari. Non seulement les quatre fusils et les deux pistolets étaient-ils chargés, mais de plus, une douzaine d'armes de traite que l'on qualifie de *fusils de chefs* tant elles étaient luxueusement finies, se trouvaient alignées sur la palissade comme autant de petits soldats prêts à faire feu ! Aiglon réservait ces armes d'apparat pour d'éventuelles cérémonies visant à célébrer de nouvelles alliances. À défaut d'alliés, elles seraient utiles dès à présent.

Après avoir choisi quatre meurtrières de part et d'autre de la passerelle, Catherine y déposa son lot d'armes disposées en faisceau. Pour tuer le temps, elle fit des torchis d'un beau jupon de coton blanc. Ensuite, elle chercha une bouteille d'esprit de vin, mit le tout dans un sac et attendit en se rongant les poings. L'attente ne fut pas longue ; une voix tonitruante qu'elle reconnut aussitôt, soit celle de l'ennemi acharné de son mari, se fit entendre à partir du portillon :

—Oyez, gente Dame ! Ouvrez vite, un malheur vient d'arriver. Un terrible accident de chasse ; votre mari est blessé et vous réclame ! s'exclama le scélérat.

—Et que faites-vous dans les parages, monsieur de La Flotte de je ne sais plus quoi ? répliqua Catherine.

Se voyant démasqué, le bandit risqua son va-tout.

—Inutile de jouer à la plus fine avec nous ! Je sais que vous êtes seule. Nous tenons votre fiston ; quant à votre mari, il est blessé et intransportable. Si vous n'ouvrez pas, nous les tuons tous deux.

—Je ne suis pas seule, et vous mentez pour me faire céder ; partez ou nous tirerons, prévint Catherine.

Pour démontrer qu'ils ne croyaient pas à ses menaces, les deux malandrins franchirent la barrière et sautèrent sur la passerelle. Une salve de feu nourrie les accueillit en faisant voler des éclats de bois devant eux, ce qui cribla leurs jambes de douloureuses échardes. Débrouillard, Catherine avait passé une corde à travers le pontet des quatre fusils liés, de façon à pouvoir activer les détentes simultanément... Un peu trop bas, malheureusement. L'héroïne en rajouta en hurlant des ordres à la volée et en prenant tour à tour la place de Jasnée, d'Anne-Marie et de Gabriel, qui n'eut jamais une telle voix de fausset. La ruse fonctionna et les deux malandrins refluèrent lâchement, persuadés que la place était fortement gardée.

—Inutile de risquer une balle perdue alors que nous sommes si près du but. Retournons au camp ! Demain matin, nous reviendrons avec le gamin. On verra s'ils seront toujours aussi agressifs, lança le vilain tout en boitant bas et en grimaçant.

Pendant cette brève altercation au domaine insulaire, dans la petite clairière au milieu des bois, un phénomène étrange se déroulait. Comme un souffle léger, mon âme se dissocia de mon enveloppe charnelle et flotta un instant au-dessus de la cabane. Je pouvais voir un corps étendu sur l'herbe foulée. Un homme au torse nu, la poitrine ensanglantée par deux fleurs rouges sur le cœur et la cheville droite déchirée par un piège cruel reposait en paix. Les bras en croix, ses lèvres pâles affichaient un vague sourire. *Tiens, on dirait bien que c'est moi !* dis-je mentalement en découvrant cette enveloppe charnelle meurtrie sans peine ni remords. Nonobstant ce fait, je ne ressentais aucune tristesse en m'élevant telle une plume poussée par le vent. Découvrant la forêt à flanc de colline, je vis bientôt la maison au bord

des eaux rapides, sur son îlet qui donnait l'impression de fendre les flots impétueux de son étrave granitique.

Mon âme montait toujours plus haut. Tout se passait comme j'en avais quelques fois rêvé dans mes songes éthérés, où je pouvais me déplacer à ma guise, tel un oiseau, en dehors ma volonté. Sans pouvoir intervenir, je m'élevais dans des hauteurs que même un aigle n'aurait pu atteindre, tout en bénéficiant de sa vision d'une acuité inouïe. Parvenu dans le firmament, je découvris le pays dans toute son ampleur et j'en fus ébloui ! Ce n'était qu'une immense courtepointe aux mille couleurs, à dominance de vert, de rouge et d'or, parsemée d'une myriade de lacs scintillants. On aurait dit des gemmes lapis-lazuli de toutes formes et de toutes grandeurs ! Je voyais même les cinq Grands Lacs intimement reliés et, beaucoup plus loin, d'immenses prairies et de monotones plaines qui semblaient buter sur une formidable chaîne aux sommets dentelés et couverts de neige éternelle. Le tout était comparables aux Alpes ou aux Pyrénées.

Le Saint-Laurent prenait de l'assurance et des proportions de bras de mer, avant de se jeter dans un vaste golfe pas très clair en raison du brouillard qui le voilait. La péninsule de la Gaspésie avait bien la forme d'une tête de chef indien emplumé. Celle-ci était suivie de la Terre-Neuve triangulaire et de l'Acadie insulaire et côtière, enserrées par un océan bleu nuit. Passé la cicatrice aquatique du Saguenay et la bulle bleutée du lac Saint-Jean, ce n'était qu'éclatante pureté sous une couverture en satin blanc !

La baie d'Hudson, encore libre de glace, entourée par toute la blancheur étincelante du Grand-Nord, contrastait par sa tonalité gris acier. Au sud des Grands Lacs, un long serpent d'un jaune verdâtre ondulait à la manière d'un formidable anaconda qui traverse l'Amérique. Le fleuve boueux descendait tranquillement à travers des forêts et des plaines fertiles, avant de se jeter en un delta multiple dans les eaux chaudes et ambrées du golfe du Mexique. C'était *Metchi sippi*, la rivière aux Grandes Eaux ou le Père des Eaux ! Après m'être élevé davantage, je pus même percevoir la rotondité du globe à travers les nuages, qui tels des moutons blancs, couraient dans un champ d'azur sous un ciel courbé.

Je me sentais attiré par l'espace sidéral d'un velours noir piqué de trillions d'étoiles au brillant sans éclat, mais non sans beauté, lorsqu'une voix me retint pour me dire : « Pas tout de suite, Aiglou, il te

reste encore huit vies à vivre ; mets-les à profit ! Tu dois retourner et aider les tiens. Ne désespère pas... Sers-toi de ta tête ! »

Cette voix à la fois douce et ferme provenait de Mamie la guérisseuse, ma vieille amie et protectrice décédée l'année d'avant...

Tout à coup, la Terre sembla monter pour venir à ma rencontre, ou bien est-ce moi qui tombais ?

## CHAPITRE 12

### Retour sur terre

J'eus le sentiment de réintégrer mon corps inerte et encore tiède qui de prime abord, me parut détestable. J'avais l'impression que mon pied droit était enfoui dans une fourmilière et que ses habitantes me dévoraient vivant. Le comble, c'est que j'étais paralysé et donc, incapable de chasser ces insectes carnivores ou de me gratter. De plus, une oie géante piochait mon crâne avec son bec dur en répétant d'une grosse voix railleuse au relent d'alcool bon marché : « Réveille-toi ! Réveille-toi ! Eh, oh ! Y a-t-il quelqu'un, là-dedans ? »

J'ouvris péniblement les paupières avant d'apercevoir la face bestiale de mon pire ennemi, dont les dents sales et cariées, jumelées à son haleine putride, auraient même incommodé une truie et ses petits... Eh non, ce n'était pas un cauchemar, mais bien la triste réalité !

À l'aide du bec métallique de sa canne en forme de tête de cygne, l'odieux personnage me donnait de petits coups sur ma blessure encore sensible.

Subitement réveillé, je me sentis aussi faible qu'un nouveau-né, encore plus lorsque je pris conscience de ma pénible situation... Attaché tout nu sur une chaise rustique faite de branches grossièrement taillées, les genoux ployés de part et d'autre du siège bas, les pieds cambrés qui reposaient à terre et les mains liées derrière le haut dossier effilé. De plus, je constatai avec consternation que ma pierre miraculeuse avait disparu. En fait, elle était sur la table bancale alors que le cordon avait été coupé. À sa vue, je me sentis doublement dénudé.

Dans un coin, Paul, ficelé comme un saucisson, gisait sur une paille. Bâillon à la bouche, le pauvre suffoquait. Ses yeux m'adressaient un regard de supplique débordant d'amour, mais aussi, rempli de désespoir. Igor se tenait juste derrière moi. Je sentais son odeur de musc que tentait de camoufler un parfum coûteux.

— Bon ! On est bien réveillé, maintenant ? railla Baltazar. En revenant bredouille de chez ta tendre moitié, quelle n'a pas été notre surprise de voir que non seulement tu n'étais pas mort, mais qu'en plus, ta cheville était presque guérie ! La cicatrisation est bien avancée...

Cela expliquait mes insoutenables démangeaisons.

—J’ai découvert ton secret. Cette pierre détient un pouvoir merveilleux et diabolique à la fois ! s’écria Balthazar en me montrant ses mains recouvertes de cloques. Tu vas me confier deux choses : primo, où se cache le trésor, et secundo, quel est le secret de cette pierre ? Je ne te poserai pas deux fois la question et je n’emploierai pas de longs et douloureux moyens de persuasion... Juste un seul, m’avisa la crapule en exhibant un curieux piège circulaire à dents d’acier muni d’une longue tige qui se terminait par une poignée en bois. Normalement, je le fais rougir dans la braise, mais étant donné je ne peux pas faire de feu à cause de la fumée qui dévoilerait notre repaire, nous allons l’utiliser à froid. À contrario, tu ne pourras pas bénéficier de la cautérisation du piège chauffé à blanc qui va avec ; tu risques donc de pourrir du bas-ventre... À la condition que je décide de te garder en vie pour te faire payer toutes tes impertinences à mon égard. Bon... assez perdu de temps ! Voici comment fonctionne mon invention : d’abord, on l’arme en ouvrant toutes grandes les mâchoires en métal ; ensuite, on enclenche le blocage très sensible du ressort, et c’est prêt ! lâcha le barbare en tenant au bout de la tige un piège à ours armé qu’il avançait tout doucement vers mes attributs masculins. Tu te souviens des deux questions ? Bon ! Alors sans plus tergiverser, je compte jusqu’à trois et si tu n’as pas commencé à parler d’ici là, j’applique le piège sur tes bijoux de famille... Et alors, plus jamais de famille ! Ni du plaisir qui va avec. Ensuite, je ferai subir le même traitement à ton jeune fils... Quel dommage ! Il n’aura même pas eu le temps de profiter de son service trois-pièces tout neuf... À moins que je le régale d’une petite gâterie avant ! s’esclaffa le monstre de lubricité.

La situation était des plus affolantes ; il fallait trouver une parade, et vite... Mais quoi ? Que m’avait dit Mamie ? *Tu ne dois pas désespérer, sers-toi de ta tête !*

—Un ! commença à compter Balthazar d’un ton décidé en posant les mâchoires d’acier à trois pouces de mes organes génitaux.

Lié et écartelé sur un méchant siège, incapable de bouger, encadré par deux criminels de la pire espèce... Que pouvais-je faire ? Subitement, je compris ; j’étais incapable de mouvoir bras et jambes librement, mais la tête elle, jouissait de sa liberté, bien que limitée.

—Deux ! poursuivit mon bourreau en avançant inexorablement son engin diabolique vers ma virilité.

À toute allure, j'échafaudai un plan désespéré dans mon cerveau. Il paraissait farfelu, mais qu'importe, c'était notre seul espoir.

— Arrête ! implorai-je d'un ton résigné, je vais tout te dire. Mais promets-moi que tu ne feras aucun mal à l'enfant ni à sa mère.

— Sur mon honneur et sur la bible, je le promets et je le jure ! osa se parjurer le mécréant.

Exagérant ma faiblesse apparente, je feignis de parler avec difficulté.

— Le coffre est enterré... sous... la mue...

— Sous la quoi ? demanda Balthazar, tout excité, en plaçant son oreille près de ma bouche exsangue pour mieux entendre.

En faisant semblant de me pâmer dans le but de prendre un peu de recul et d'élan par la même occasion, de toute la force qu'il me restait, je catapultai violemment mon front contre la tempe du criminel, qui s'effondra sans même avoir le temps de crier.

Celui qui cria, en revanche, ce fut Igor lorsque je détendis brusquement mes pieds pour faire bondir littéralement la chaise, dont les pattes arrière se prolongeaient en deux longues branches acérées. L'une d'elles vint de se planter sous le menton du mercenaire, puis traversa le cervelet en perçant l'occiput au moment où le spadassin se penchait vers moi pour m'étrangler.

Embroché sur le dossier, le tueur à gages s'affala, tandis que son corps mourant parcouru de soubresauts et de frissons pesait sur mes mains, toujours liées dans mon dos. Mes ennemis terrassés, j'appelai Vif-Argent à la rescousse et l'exhortai à ronger sa corde pour venir nous aider. Il fallait faire vite, car Balthazar pouvait sortir de sa torpeur à tout moment et cette fois, il ne se laisserait plus surprendre.

La brave bête entendit l'appel au secours de son chef de bande. Elle n'avait pas attendu pour commencer à mordiller le câble qui la retenait prisonnière. Bien que celui-ci fût transpercé de toutes parts par les tranchantes canines du carnassier, les épaisses fibres végétales tenaient bon. Il aurait fallu les incisives en ciseau à bois d'un castor pour en venir à bout. Au bout d'un moment, le canidé essaya une autre tactique. Arc-bouté sur ses trois pattes, il tira au bout de sa longe pour tenter d'extirper la boucle qui enserrait son cou. Insensible au frottement abrasif sur sa gorge, il faisait pivoter sa tête dans tous les sens.

J'entendais les efforts désespérés du vaillant animal. Il ne fallait pas trop compter sur lui pour me libérer. Avec le peu de liberté

que me procuraient mes attaches, je tâtonnai le cadavre encore chaud dans mon dos. Au prix de mille efforts, je parvins à me saisir de la dague d'Igor. Craignant chaque fois d'échapper la lame, je réussis néanmoins à couper la corde qui enserrait mes poignets. Une fois mes mains libres, je n'eus aucun mal à taillader le reste de mes liens pour me précipiter en titubant vers mon fils qui roulait des yeux affectueux et implorants.

Le bâillon ôté, Paul me submergea de remerciements et de paroles aimantes pendant que je coupais ses cordes, quand tout à coup, affolé, il cria :

—Attention, papa !

Me retournant vivement, je vis Balthazar brandir sa canne à deux mains en visant ma tête de son lourd pommeau contondant. À ce moment, un trait d'argent se jeta sur lui et le fit tomber à la renverse. Après avoir sauté sur l'agresseur, le loup l'immobilisa en triturant le paquet que celui-ci menaçait de me couper voilà un instant. Cette prise des testicules est employée par la majorité des canidés lorsqu'ils chassent un gros animal en bande. L'un lui mord les parties, pendant qu'un autre saisit ses naseaux. Sous l'effet de la douleur, la pauvre bête ne peut plus bouger et se fait dévorer vivante par le reste de la meute. Dans le cas présent, la victime n'était pas à plaindre, tant s'en faut !

—Brave loup, le félicitai-je, tiens bien le méchant comme ça ; j'ai bientôt fini, espérais-je en reprenant mon travail qui me prenait un temps infini tant j'étais faible et sur le point de défaillir.

Ne s'avouant pas vaincu pour autant, malgré la douleur qui lui vrillait le bas-ventre, Balthazar se saisit de sa maudite canne pour en asséner un violent coup sur la tête triangulaire qui triturait ses attributs. Mal lui en prit ! Enragé par ce regain d'hostilité, Vif-Argent exécuta ce que tout bon loup aurait fait en mordant la gorge de son adversaire, ce qui broya les cartilages du larynx et mit un terme à la vie du misérable individu.

Exténué, j'étais venu à bout de détacher mon fils qui m'entoura de ses bras pour m'embrasser en évacuant toute la tension qui l'habitait par de gros sanglots. D'un pas incertain, je me rendis à la table pour récupérer mon talisman ; j'en avais bien besoin. En l'attachant autour de mon cou, je ressentis la même agréable vibration qui m'avait tant surpris lorsque je l'avais porté la première fois. J'avais alors dix-huit

ans. «On s’y habitue, à la longue...» m’avait dit Mamie. Et c’était vrai.

En regardant mon ennemi mortel dont le cadavre jonchait le plancher, je remarquai qu’il s’échappait encore des bulles vermeilles de sa gorge lacérée. Intrigué, je m’approchai pour vérifier si le monstre était bien trépassé. Son unique œil, apparemment sans vie, fixait le plafond. Soudain, il le baissa sur moi. Un éclair le fit briller d’une lueur féroce et la main qui tenait toujours la canne par le bout se leva brusquement. Le lourd pommeau contondant frappa entre mes jambes. Sous la douleur qui me vrillait le bas-ventre à me couper le souffle, mes membres inférieurs plièrent au niveau des genoux.

En constatant que notre ennemi était toujours en vie, le loup sauta sur sa gorge ouverte et s’acharna à la déchirer complètement à l’aide de violents coups de tête, jusqu’à sectionner carrément le cou de son adversaire qui cette fois, était bel et bien mort. «Morte, la bête; mort, le venin<sup>33</sup>!» pensai-je sans grande charité chrétienne, soulagé d’un poids certain. Cet être malfaisant et diabolique ne ferait plus de mal à personne, me dis-je pour me donner bonne conscience.

Après m’avoir gratifié de multiples lichées de langue baveuse, Vif-Argent transporta fièrement son trophée dehors, sans doute pour l’offrir à son frère en guise d’hommage mortuaire.

Épuisé moralement et physiquement, je m’affalai sur la couche que venait de libérer mon fils et perdis connaissance.

De garde cette nuit-là, le lieutenant Jacques Bizard avait entendu clairement la fusillade en provenance du domaine. Un soldat aussi expérimenté que lui ne saurait confondre un tel bruit avec le tonnerre. Aussi, réunit-il à la hâte une vingtaine d’hommes pour porter au secours des habitants de la maison en bordure du rivage dont il connaissait les bons rapports avec son chef, le gouverneur Frontenac.

Quand les soldats arrivèrent, les assaillants étaient partis depuis belle lurette. Fidèle à sa promesse, Catherine refusa d’ouvrir, sous prétexte qu’elle devait respecter les consignes de son mari. En galant officier qu’il était, le lieutenant n’insista pas, mais avisa toutefois ma femme que ses hommes et lui allaient camper sur place pour la protéger de toute autre intrusion et qu’au matin, ils partiraient à la recherche de Paul et moi.

---

<sup>33</sup> Phrase reprise par le Régent Philippe d’Orléans à l’annonce du décès du cardinal Dubois, son ministre et mentor.

Domino, lassé de monter la garde pour un chapeau, fut-il à son maître, s'engagea dans le bois touffu pour retrouver mes traces. Si un cerf ou un orignal pourvu de bois pouvait le faire, pourquoi pas lui ?

C'est ainsi que tous, humains et cheval, arrivèrent de bon matin à la cabane de bûcheron où mon fils et moi avions vécu de si éprouvants et tragiques moments. Un bon feu allumé par Paul ronflait allègrement dans l'âtre et répandait sa chaleur vivifiante aux quatre coins de la hutte. Sa bannière de fumée blanche, visible à des milles à la ronde, avait guidé nos visiteurs. Partiellement remis de mes blessures, je les accueillis avec chaleur et soulagement.

Après avoir fabriqué une attelle de fortune à mon compagnon à quatre pattes, qui n'en avait plus que trois de valides, j'avais une autre tâche à remplir : donner une sépulture à Capitaine, mort au combat. J'entendais l'enterrer sur l'îlot où nous avions connu tant de jours heureux. Je pris son corps au doux pelage dans mes bras, puis le hissai sur le dos de mon cheval qui renâcla nerveusement. Ce faisant, je me rendis soudainement compte qu'après avoir passé toute une nuit dehors, un cadavre doit normalement être froid et rigide... Celui-ci, en revanche, se trouvait encore tiède et mou. En collant mon oreille sur sa poitrine, je perçus un faible battement de cœur... Capitaine était toujours en vie !

Les soldats se chargèrent d'enterrer les dépouilles des bandits, mais sans cérémonie ; ils ne le méritaient guère. Lorsque le lieutenant suisse m'offrit leurs effets, je n'en voulus point et lui dis qu'il pouvait les partager avec ses hommes. Tout ce que j'ai accepté de prendre s'est limité à la dague de mon rival, car elle nous avait sauvé la vie.

Sur le chemin du retour, à l'arbre mort, je priai mes compagnons de m'attendre, car je devais libérer un certain prisonnier, qui ne devait plus m'espérer. La joie et le soulagement se peignirent sur le visage de l'homme dès qu'il me vit arriver. Une fois dépêtré de son bâillon, il m'exprima sa reconnaissance :

— Merci d'avoir tenu parole, Aiglon. Ces longues heures de réflexion m'ont fait du bien. Je constate à présent que tu as toujours été bon pour nous. Voilà longtemps qu'on nous aurait balancés au bout d'une corde, mes compagnons de pillage et moi, si tu n'étais pas intervenu en notre faveur. En remerciement, certains de nous sont retombés dans le crime. Leur condamnation était bien méritée. Tu n'as fait que ton devoir.

—Merci à toi de le reconnaître. Voudrais-tu faire le tour de tous tes anciens mauvais compagnons de rapines pour leur faire part de tes réflexions et les inviter, par la même occasion, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, s'ils en ont, à mon domaine dimanche prochain ? Nous organiserons une grande fête de retrouvailles et il y aura des cadeaux pour tout le monde ! Ma demande fut accueillie avec entrain, et l'on se quitta sur une franche poignée de main.

Parvenus aux abords de notre îlot, folle de joie, Catherine accourut au-devant de nous avant de nous couvrir de larmes et de baisers. Cette nuit-là, je fis une entorse aux règles et les loups purent coucher avec nous pour bénéficier eux aussi des bienfaits de mon talisman, qui les guérirait aussi rapidement qu'il m'avait guéri.

Ainsi se terminait le plus sombre épisode de ma vie, qui fut aussi le plus étrange et le plus merveilleux. En adressant une muette prière à ma bienfaitrice et à tous mes défunts chers parents, je les remerciai de leur aide et de ce dénouement si heureux. Ensuite, à pas de loup, j'allai m'assurer que Paul dormait bien...

C'était le cas. Je déposai un léger baiser sur les égratignures qui zébraient son front en remontant la couverture sous son menton. Il entrouvrit des yeux ensommeillés et murmura :

—Dis, papadou, tu m'accompagneras à la pêche, demain ?

—Oui, fiston ; demain et quand tu voudras, répondis-je à sa grande joie.

Ah ! Ces parents trop attentionnés ou trop protecteurs... Comme je comprenais à présent leurs appréhensions et combien je partageais désormais leurs frayeurs !

## CHAPITRE 13

### Entretien confidentiel sur l'eau

Paul n'était pas peu fier alors qu'il pagayait avec entrain en ma compagnie. Nous étions partis tôt, comme de vrais pêcheurs, pour braver la grosse rivière qui roulait ses flots déchaînés sans même en avoir peur, mais en respectant ses dangers comme il se devait.

Si mon garçon m'affectionnait déjà beaucoup avant les pénibles événements qu'il venait de vivre, à présent, après que je l'eus tiré de ce piège mortel, il m'adulait carrément. Aussi, quand je lui proposai de franchir un seuil particulièrement haut et difficile, il accepta le défi sans hésiter.

—PAUL! criai-je, pour couvrir le vacarme des eaux, nous allons sauter de dix pieds de haut. Au moment de la chute, tiens ta pagaie à deux mains de chaque côté des plats-bords et renverse-toi en arrière; cela atténuera le choc et devrait t'éviter un bain glacé.

La légère et maniable embarcation glissait sur l'onde agitée de remous et de courants. Elle épousait les vagues, sautait les obstacles et défiait le Saint-Laurent déchaîné. Nous embarquions de l'eau à l'occasion, mais cette descente enivrante nous procurait un plaisir sain et vivifiant qui chassait les mauvais souvenirs du passé par de bons moments présents. Paul riait aux éclats chaque fois qu'une vague ou une grosse gerbe d'eau nous éclaboussait. Partageant sa gaieté, j'en avais oublié la pêche, et mon fiston aussi. Nous rentrâmes, trempés de la tête aux pieds sous le regard bienveillant de la belle dame aux cheveux dorés.

Il n'était pas rare de voir quelques aventuriers en barques ou en canots venir pêcher au pied du courant; cependant, très peu osaient le défier à le descendre. Aussi, lorsque je vis un téméraire s'y risquer, j'allai quérir mon instrument optique en cuivre pour observer le brave de plus près.

En chevauchant les vagues comme un cheval sauvage, La Salle dévalait les rapides en solitaire à bord d'un petit canot au milieu de la grande rivière. Après avoir levé sa pagaie dans les airs, il nous salua au passage et continua, pour s'arrêter un demi-mille plus bas, là où le tumulte des eaux se calmait quelque peu en entrant dans le bassin

de La Prairie-de-la-Magdeleine. À ce terminus des grands voyages et de la civilisation se trouvait la réduction d'une centaine d'Iroquoiens, Agniers et Hurons, convertis à la religion chrétienne.

«Pour ce qui est de la discrétion, on a vu mieux», pensais-je. J'avais cru que La Salle viendrait de Montréal en empruntant un plan d'eau facile, mais l'intrépide canotier aguerri avait préféré venir d'en amont, son lieu de résidence en la colonie appelée côte Saint-Sulpice auparavant, et renommé Lachine par dérision depuis l'expédition manquée de 1666-1667.

Le temps de nous changer et de manger un morceau, puis mon fils et moi nous étions à nouveau sur les flots. Qui de mieux qu'un enfant pour servir d'alibi ? Paul était ravi de partager une mission secrète avec son père, qui avait un mystérieux rendez-vous.

Donnant le change, nous jetâmes la corde lestée d'une pierre au pied d'une petite cascade, celle où nous avions trouvé le malheureux Jolliet, non loin du pêcheur solitaire affublé d'un étrange chapeau en fourrure. L'action ne tarda pas ; un saumon, puis deux, puis trois vinrent garnir le fond de notre canot, juste après que nous les ayons assommés d'un coup de bâton pour leur éviter une longue agonie et surtout, d'exécuter des soubresauts qui risquaient de déchirer notre frêle esquif. Notre voisin, qui visiblement n'avait pas autant de chance, s'approcha de nous, le sourire aux lèvres...

— Belle pêche ! Sieur Deval, permettez que j'essaie ce coin, il me paraît productif, nous aborda poliment l'homme au bonnet confectionné de la peau entière d'un renard gris blotti sur sa tête. Avec sa queue touffue qui pendait derrière, son museau en saillie et ses oreilles pointées, aux aguets, maître goupil semblait nous toiser de haut, prêt à nous sauter dessus.

— Bien sûr, faites, sieur de La Salle, mais ôtez votre couvre-chef en renard, vous allez effrayer la gent aquatique, rigolai-je.

— Justement, un chef onontagué m'en a fait cadeau après qu'il m'ait donné le surnom de Renard-Argenté. Vous voyez, moi aussi j'ai mon totem animal indien ; il n'a peut-être pas la noblesse du vôtre, l'aigle blanc, mais je ne l'en aime pas moins. Je vais tout de même suivre votre conseil et le retirer ; je me demandais pourquoi les poissons me boudaient, aujourd'hui ; à présent, j'en connais la raison.

Laisant Paul continuer seul sa pêche miraculeuse, j'abordai avec mon interlocuteur le vrai sujet de notre rencontre, c'est-à-dire le

mémo que j'avais rédigé sur la rétrocession du poste de Katarakoui. Voici, en substance, ce qu'il disait... Tout en prenant le ton qu'aurait employé le gouverneur Frontenac qui devrait l'approuver et le signer, je déclamai :

*Je vous recommande le sieur de La Salle qui passe en France et qui est un homme d'esprit, d'intelligence, et le plus capable que je connaisse ici pour mener à bien toutes les entreprises et découvertes qu'on voudra bien lui confier, du fait qu'il a une parfaite connaissance de l'état de ce pays, ainsi qu'il vous paraîtra, si vous avez agréable de lui donner quelques moments d'audience. (Sic)*

J'expliquai ensuite tous les avantages que la couronne tirerait de ce marché.

—Excellent! s'écria La Salle, nul doute qu'avec une telle présentation, le roi sera sensible à ma requête... justifiée, il va sans dire, crut bon d'ajouter Cavalier.

Une question me trottait dans la tête depuis que je connaissais l'identité de mon mystérieux *ami qui vous veut du bien*. Pourquoi agissait-il dans l'ombre? Je profitai de l'occasion pour m'en ouvrir à La Salle, qui éclaira ma lanterne...

—Vous n'êtes pas sans savoir que Colbert cumule plusieurs ministères, dont celui du Commerce? Afin de stimuler celui-ci, en s'inspirant des compagnies commerciales de la Hollande, l'omnipotent ministre a fondé cinq grandes compagnies par actions. Toutes bénéficient de l'appui de l'État et jouissent du monopole dans les secteurs qui leur ont été attribués<sup>34</sup>. La Compagnie des Indes occidentales chapeaute l'Atlantique, par conséquent le Canada et les Antilles; la Compagnie des Indes orientales, quant à elle, couvre l'Asie qui est très rentable à cause des épices<sup>35</sup>; la Compagnie du Nord voit à la Baltique; celle du Levant, à la Méditerranée, et la Compagnie du Sénégal s'occupe d'un trafic odieux, mais nécessaire, celui des esclaves noirs qui servent de main-d'œuvre bon marché et corvéable à merci à nos planteurs de canne à sucre et autres produits exotiques. Habitué à un climat tropical, les Africains s'adaptent facilement à celui des Antilles, dont le soleil est aussi chaud et l'atmosphère aussi humide. A contrario, ils ne font pas de vieux os dans nos régions septentrionales,

34 Contrairement à la Hollande, qui laissait carte blanche à ses commerçants, la trop tatillonne administration française émettait des règlements contraignants; les actionnaires auraient préféré moins de monopoles et plus de liberté.

35 François Martin fonda Pondichéry, comptoir français en Inde, en 1674, sur la route des épices.

bien que certains s’y accoutument. Vous savez aussi que notre roi ne voit pas d’un bon œil qu’on octroie des subsides à ses colonies déficitaires comme la province du Canada<sup>36</sup>. Colbert, pour sa part, n’est pas insensible à toutes les démonstrations d’attachement, pour ne pas dire d’amour envers cette lointaine colonie, que semblent lui porter tous ses habitants permanents ou temporaires. C’est pourquoi il veut bien nous aider, mais en sous-main, de façon à ne pas indisposer le roi. En développant un vaste réseau commercial autour des lacs Ontario et Érié, nous assurerons la prospérité de ce pays tout en démontrant au roi son utilité. Il n’en sera que plus enclin à le protéger en y envoyant des troupes régulières et les fonds nécessaires qui nous permettront de mieux le fortifier. D’autant plus que les Anglais ont récupéré la colonie de New York le 19 janvier de 1674, par le traité de Westminster. J’ai peur qu’ils aient des visées expansionnistes sur l’Iroquoisie, en particulier sur l’Aniéjé, pays des Agniers qui vivent dans la vallée de la rivière Mohawk au sud du lac Champlain ; bien que cette région ait été conquise de fait et dûment annexée par Tracy en 1666. C’est pourquoi nous devons renforcer notre présence dans ces territoires par des alliances avec les Indiens et la construction de postes de traite fortifiés. Votre concours nous serait très précieux dans ces deux domaines. Pouvons-nous compter sur votre aide et celle de votre beau-frère ?

— Votre raisonnement et votre franchise auront dissipé tous mes doutes ; vous le pouvez, sieur de La Salle ! Quand prévoyez-vous présenter ce mémoire à la cour ?

— Le plus tôt possible ; au printemps, sûrement. Encore merci pour votre aide précieuse. Dès mon retour, je vous ferai part de la décision de Sa Majesté. J’espère que vous m’accompagnerez à Katarakoui. Avant de partir, enseignez-moi votre technique halieutique, voulez-vous, cher ami ? Il serait gênant que je revienne bredouille alors que je vois votre jeune fils sortir tant de beaux poissons frétilants et fringants ! s’exclama La Salle en riant.

Avec plaisir, je fis une démonstration de l’art du lancer de la mouche artificielle à ce courageux découvreur et commerçant qui ne dérogeait nullement à sa noblesse en faisant du commerce, surtout depuis un édit proclamé par Colbert en 1669 et disant : *Tous les gentilshommes pourront entrer en société et prendre part dans les vaisseaux marchands sans qu’ils soient censés déroger à la noblesse.*

<sup>36</sup> Le Canada sous-entendait la vallée du Saint-Laurent seulement.

Ayant chacun pris notre quote-part de poissons, nous nous quit-  
tâmes en nous souhaitant bonne chance dans nos entreprises.

Trop fatigué pour remonter encore une fois le fort courant, pen-  
dant que Paul montait la garde sur notre canot et son odorante car-  
gaison argentée en chassant les corbeaux, les pygargues et les hérons  
qui la convoitaient, j'allai quérir Domino qui nous hâla facilement en  
bordure du fleuve peu profond.

## CHAPITRE 14

### Joyeuse réception

Nous fîmes fumer une douzaine de gros saumons en prévision de la petite fête de retrouvailles, en réservant le plus petit pour notre souper et le plus gros pour nos loups, encore en convalescence et toujours aussi affamés ; je saisisais aisément, à présent, le sens du dicton : avoir un appétit de loup.

Josnée et Gabriel arrivèrent le lendemain, à temps pour préparer la réception du dimanche. Mis au courant des terribles méfaits de Balthazar et de sa bande de sbires, ainsi que du dénouement heureux qui s'en était suivi, ils se reprochèrent de nous avoir laissés seuls et sans protection. Aussi, promirent-ils que cela n'arriverait plus à l'avenir.

— Nous ne sommes pas une faible famille sans défense, crut bon d'intervenir Catherine en plaisantant à moitié. Ils auront trouvé à qui parler, n'est-ce pas, Aiglon ?

— Ta bravoure a été admirable, autant que ta ruse, ma belle héroïne ! congratulai-je encore une fois mon adorée.

— Je me suis souvenue de la façon dont ton père a mystifié les huguenots dans les bois... Tu m'as si souvent raconté cette histoire, me taquina ma tigresse.

— Aigle Blanc, je suis fier que tu aies suivi mes conseils sur l'observation. Tu es devenu un vrai guerrier indien, à présent ; je plains tes ennemis, s'il t'en reste ! lança le Grand Puma avec son sourire carnassier.

— Justement, parlant d'ennemis, si j'en ai encore, ce serait au sein de ce groupe d'anciens truands que j'ai eu la bonne ou la mauvaise idée de faire gracier en France. Dimanche, nous leur réserverons une généreuse réception et j'espère que nous enterrerons définitivement la hache de guerre.

En prévision de la grande affluence en ce dimanche exceptionnel, deux longues tables supplémentaires avaient été dressées dans la grande cuisine, à l'aide de trépièdes et de planches recouvertes de draps blancs. Toute la vaisselle que nous possédions... en étain, en cuivre et en terre cuite y était disposée dans un ordre parfait. Dans l'âtre de la cheminée, des douzaines de perdrix et de tourtes rapportées par

Paul tournaient sur la broche et prenaient de belles couleurs dorées en embaumant la pièce de senteurs appétissantes. Nous étions fins prêts à recevoir nos visiteurs.

Vers les onze heures du matin, une procession de charrettes transportant une dizaine de familles se présenta au portillon. Je m'empressai d'aller recevoir nos invités. Certains hommes affichaient une mine joyeuse, d'autres plus sombres, en particulier les amis proches des deux frères tombés au combat. De nombreux enfants, âgés de trois à sept ans, s'égaillaient en courant sur l'îlot et en s'émerveillant de mille découvertes. Paul se chargeait de les chapeauter gentiment, à la manière d'un grand frère. De leur côté, Catherine et Josnée, par leur affable accueil, mettaient les femmes à l'aise, pendant que Gabriel et moi entraîinions les hommes sous la véranda du bout de l'îlot pour fumer la pipe, symbole du calumet de la paix, et déguster de bonnes bouteilles mises à rafraîchir dans le courant.

Après deux ou trois verres, les langues commencèrent à se délier et les visages austères firent place à des mines enjouées. Pour ma part, j'en étais encore au premier, soucieux de garder la tête froide et les pieds assurés. J'avais encore frais en mémoire ma première (et dernière) soûlerie. Antoine, l'homme que j'avais capturé puis relâché, prit la parole.

—Merci pour ta cordiale réception, Aiglon. Mes compagnons et moi savons ce que nous te devons et je veux que tu saches qu'ils n'approuvaient pas le traquenard dans lequel certains d'entre nous, dont moi, ont voulu te faire tomber. Maintenant que tes plus acharnés ennemis sont morts et enterrés, nous souhaitons que la paix règne entre nous. Comme tu as pu le constater, la plupart ont fondé une famille, à part moi et un autre célibataire endurci. Aussi, nous aspirons tous à vivre en harmonie avec les habitants de ce beau pays qui nous a donné l'occasion de nous refaire une nouvelle vie ; grâce à toi, il faut le reconnaître.

—Je suis heureux de te l'entendre dire ; j'espère que c'est la franche opinion de tous tes compagnons...

À ces mots, les treize survivants de la bande se levèrent et d'un même élan, jurèrent que tel était leur désir le plus sincère.

Le bon repas... Que dis-je ! Le banquet qui suivit fut des plus animé et des plus joyeux. Pour digérer toutes ces bonnes victuailles, quelques musiciens parmi le groupe, dont des violoneux, des guita-

ristes et des tambourineurs, entamèrent des rigodons, des quadrilles et des farandoles provençales qui nous valurent une saine suée. Le tout se déroulait dans les anciens quartiers de Christian, rebaptisés pompeusement : la *Salle des Fêtes* !

Pour conclure cette réception en beauté, je sortis le coffret tant convoité et l'ouvris sous les yeux émerveillés de nos convives lorsqu'ils découvrirent un maigre pactole de pièces d'or qui luisaient d'un éclat sans pareil.

— Comme vous pouvez le constater, il est presque vide, dis-je. Mon dernier voyage m'a coûté cher, mais pour faire taire une fois pour toutes les rumeurs, selon lesquelles je cacherais un trésor sur notre domaine, nous allons le vider complètement.

Ce disant, je déversai les tintinnabulants louis d'or sur une table en érable pour en diviser le contenu en quinze parties égales, ce qui représentait deux pièces pour chacun de nous, soit les treize compagnons d'armes, Gabriel et moi-même. Ce geste acheva de garantir la paix entre-nous, car celle-ci, comme chacun le sait, n'a pas de prix.

À la fin de cette mémorable journée, tous les anciens brigands convertis en de bons habitants et de redoutables miliciens s'en allèrent en nous envoyant la main, sans rancœur et sans idées de vengeance, sinon un léger mal de cœur en raison de tous ces mets dont ils avaient fait bombance.

Nous retrouvions le calme et la sérénité de notre chère demeure. Je portai des restes du banquet aux loups, que j'avais enfermés dans l'écurie pour éviter des frictions en sentant, parmi nos invités, d'anciens ennemis comme Antoine le braconnier.

Plus tard, dans notre lit, Catherine me reprocha gentiment ma trop grande générosité.

— Généreux, peut-être, mais pas écervelé, me défendis-je en affichant un sourire de banquier. J'avais au préalable vidé les deux tiers de nos avoirs dans un lieu sûr. En me dépouillant de mon or devant eux, j'ai tué dans l'œuf la convoitise que notre trésor pouvait susciter et en même temps, j'ai fait de nombreux heureux. Me reproches-tu toujours mon geste qui somme toute, n'avait rien de désintéressé ?

— Je ne te reprocherai jamais ton grand cœur, surtout si j'en suis l'heureuse bénéficiaire, répliqua mon adorée en me donnant un doux baiser qui se transforma en une embrassade passionnée.

Des bruits étouffés d'ébats amoureux en provenance de la chambre de Josnée et Gabriel démontraient, s'il en eut été besoin, qu'il y avait de l'amour dans l'air en cette fraîche nuit d'automne que des corps embrasés allaient réchauffer.

\*\*\*

La veillée de Noël nous retrouva en compagnie de nos nombreux amis : Charles Le Moyne, son épouse Catherine et leurs enfants, dont mon cher Pierre Le Moyne d'Iberville. Notre bonne alliée Marguerite Bourgeois se voyait chapeauté par le solide abbé Dollier de Casson, qui célébrerait la messe de minuit dans la chapelle improvisée de la *Salle des Fêtes*. Le lieutenant Jacques Bizard et son épouse furent bien sûr invités, tout comme le charpentier Claude Jodoin et sa femme, Anne Thomasse, et notre voisin André Demers, tous trois d'anciennes victimes des exactions de l'abject Balthazar. Le jeune lieutenant Jean-Vincent d'Abbadie, qui avait libéré André de son injuste et cruelle condamnation, fut chaleureusement remercié pour son geste courageux. Il eut l'étonnement et le plaisir de recevoir de notre part une belle médaille de la Sainte Vierge du Bonsecours. Mais la plus grande surprise vint d'Anne-Marie, qui nous fit l'honneur de sa visite.

1674, année passablement mouvementée dans l'histoire et dans notre vie, s'achevait en beauté dans les rires, la bonne humeur et les échanges de présents, en espérant que la suivante se poursuivrait sous d'aussi bons auspices.

Suivant nos sages recommandations, le roi, assurément influencé par Colbert, fit lui aussi un beau cadeau à la colonie...

La Compagnie des Indes occidentales perdait ses privilèges et son monopole du commerce des fourrures en Amérique du Nord, ce qui ouvrait toute grande la porte aux empires commerciaux, au sud-ouest tout comme au nord, à des commerçants entreprenants tels La Salle, Le Moyne, Le Ber, Radisson, Des Groseilliers et compagnie.

Nous ne manquerions pas de suivre leurs progrès ou leurs déboires dans les prochains épisodes de cette saga singulière qui plonge au cœur de notre Histoire !

## CHAPITRE 15

### 1675 - Départ pour L'Iroquoisie

Vous connaissez le dicton «Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas»? Il en va de même pour les années. 1675 n'eut rien en commun avec la précédente; elle fut beaucoup plus tranquille, surtout en Nouvelle-France. Pendant qu'en Europe le bruit des canons retentissait sur les champs de bataille, de l'Alsace jusqu'aux Flandres, dans la guerre qui opposait la France aux Provinces-Unies, ici, nous vivions dans une relative tranquillité. Une autre raison de cette bienveillante paix venait du fait que nos voisins anglais et iroquois, en particulier les Agniers ou Mohawks, étaient aux prises avec un problème pour le moins embarrassant. Au nord, une nation amérindienne conduite par leur chef Pometacom, mieux connu sous le sobriquet de Roi Philippe ou King Philip, faisait de nombreuses razzias dans la colonie anglaise nouvellement cédée par les Hollandais, en guise de représailles à la suite de l'envahissement de leur territoire ancestral. Ainsi, les villes d'Albany et de Schenectady se virent maintes fois menacées.

Au sud, dans l'État du Maryland, la nation Andaste, bien qu'Iroquoise elle aussi, harcelait les Sénèkes! Ces Iroquois d'en haut, appelés Tsonnontouans, faisaient partie des cinq tribus de la confédération iroquoise, une ligue implacable s'il en était. C'était justement pour lutter contre cette courageuse nation que les chefs Sénèkes ou Seneca avaient demandé l'aide de Frontenac à Katarakoui en 1673, lors de la construction du fort en rondins.

En 1675, il ne restait plus que trois peuples iroquoiens à peu près intacts: la Confédération des Cinq Nations, les Andastes et les Tuscaroras, qui vivaient plus au sud. Après avoir détruit les Hurons, les Neutres et les Ériés, leurs frères par le sang (retenons bien ce fait), pour s'assurer de l'exclusivité des échanges avec les Européens, seuls les Andastes osaient et pouvaient maintenant leur tenir tête en rendant coup pour coup. Les Suédois les avaient aidés au début et les colons anglais par la suite. Cette guerre d'usure entre ces peuples frères, mais rivaux, causa des torts aux colons du Maryland, pris entre deux feux, ainsi qu'à la colonie de la Nouvelle York qui voyait ses approvisionnements en fourrure se raréfier en raison du conflit.

Les historiens sont vagues sur la suite des événements,<sup>37</sup> mais connaissant la détermination de nos voisins du Sud, il est tout à fait plausible de penser que des colons blancs, excédés par cette guérilla qui s'éternisait, avaient conçu le plan d'éliminer le problème à la source en détruisant, tout simplement, l'unique gros village fortifié des Andastes. Cela leur fut d'autant plus facile que les Anglais étaient leurs alliés, jusqu'à preuve du contraire, et circulaient en toute confiance parmi eux. Cet acte de fourberie caractérisé passa inaperçu dans les annales des Amériques, ce qui prouve une fois de plus que les livres d'Histoire étaient écrits par les vainqueurs.

Pendant ce temps, les Agniers réussirent à éliminer le Roi Philippe, à la grande satisfaction d'Andros, le gouverneur de New York, qui s'empressa de placer ces derniers sous la protection de la couronne du roi Charles II, nonobstant le fait que le territoire de l'Aniégée avait été annexé à la Nouvelle-France par Tracy en 1666. Cependant, à part les audacieux jésuites, aucun Français n'aurait osé s'installer parmi ces farouches voisins.

Ainsi débutait une politique d'expansion des colonies anglaises. Vers le lac Champlain d'abord, et le reste de l'Iroquoisie ensuite, incluant les Grands Lacs et la vallée de l'Ohio. Ces profondes incursions allaient se buter sur les prétentions françaises d'avoir la prépondérance sur ces territoires, soit par la guerre soit par des alliances. Autre source de conflit latent qui existait entre les deux royaumes impérialistes et le plus souvent antagonistes.

Au mois de juin de 1675, La Salle était de retour de France avec plein pouvoir sur le fort Katarakoui, qu'il rebaptisa fort Frontenac en l'honneur de son protecteur et ami. Il remettrait toutefois 10 000 livres au gouverneur en remboursement de ses dépenses. L'entrepreneur découvreur prépara un contingent d'une quarantaine d'hommes de tous métiers : un chirurgien, divers artisans, un forgeron, un charpentier, un tonnelier, deux boulangers et onze soldats. Après quoi, La Salle acheta un entrepôt à la pointe de l'île de Montréal pour y stocker du blé et autres denrées indispensables. Ces colons allaient composer la première expansion française à l'embouchure du lac Ontario. Comme on peut le constater, l'entreprise à monter était considérable, mais Cavelier de La Salle, bien que doté d'un caractère ombrageux et un brin

---

<sup>37</sup> Ce fait historique ne peut pas avoir eu lieu sans que des traces écrites le relatent. Autocensure des historiens sur un peu glorieux fait d'armes ?

cassant envers ses subalternes, était un homme déterminé et courageux.

Au mois d'août, un nouvel arrivant créa tout un remous dans notre petite communauté. Après avoir jugé que Frontenac n'en faisait qu'à sa tête en cumulant les charges de gouverneur et d'intendant, et aussi, qu'il abusait de son autorité envers le Conseil et les religieux, le roi lui adjoignit un intendant en la personne de Jacques Duchesneau, un homme attaché à ses droits et prérogatives, et qui plus est, doué d'une grande énergie et d'une rare ténacité de caractère. Évidemment, ces deux hommes dont l'autorité frisait l'arrogance ne s'entendraient pas ; ils ne réussiraient qu'à diviser le peuple, en particulier la bourgeoisie. On était partisan de l'intendant ou du gouverneur !

Pour ma part, même si je voulais garder une sage neutralité, mes fréquentations avec le gouverneur étaient connues et faisaient de moi un suspect aux yeux du nouvel intendant. Frontenac prenait ses quartiers d'été à Montréal comme le faisaient les autres gouverneurs avant lui, afin d'y recevoir des délégations indiennes durant la saison de traite. Lors d'une de mes visites hebdomadaires à la bourgade, j'allai présenter mes hommages à Frontenac, qui m'invita à le rejoindre discrètement en fin de journée dans son spartiate appartement du fort, sous le prétexte de rencontrer le lieutenant Bizard.

À la tombée de la nuit, ce dernier me conduisit à son supérieur.

— Assoyez-vous, mon cher Jean-Aiglon, me reçut Frontenac avec affabilité. En tenant compte de la besogne que vous abattez dans vos champs, vous devez être éreinté après une rude journée de travail !

Je pris un siège tout en remerciant mon hôte. Il est vrai que je ressentais une saine fatigue, car Gabriel et moi mettions les bouchées doubles. Nous voulions terminer les récoltes au plus vite en prévision de notre départ prochain pour l'Iroquoisie, expliquai-je.

Arpentant son étroit bureau de long en large comme un lion en cage, Frontenac m'annonça :

— La première partie de notre plan a réussi ; Louis XIV a accepté l'ensemble de nos propositions. Il est temps de vous rendre à Cataracoui pour aplanir tout ce qui peut nuire à l'établissement de nos colons et au renforcement de nos forces en ce pays. Avec son contingent, La Salle devrait arriver là-bas en décembre au plus tard ; vous aurez donc tout l'automne pour agir. Puis-je compter sur vous et votre beau-frère pour nous servir d'ambassadeurs de bonne entente ?

— Vous le pouvez, Votre Excellence. J'en avais donné ma parole au sieur de La Salle, l'automne dernier. Dès que nous aurons fini d'engranger nos récoltes, nous remonterons le fleuve à sa source.

— Bien ! J'aimerais vous adjoindre un compagnon de route. Il est âgé, mais il ne sera pas une charge. Il se nomme Louis Taondechoren, un Huron qui doit avoir dans les 75 ans. Il était aux côtés de Desormeaux, au Long-Sault, en 1660. Après avoir réussi à s'échapper, il a pu nous conter l'héroïque résistance dont nos braves ont su faire preuve. La pureté de sa foi ne peut être mise en doute ; il sera un ambassadeur de l'église primitive de premier plan, car je ne vous connais point de ferveur religieuse, mon cher Jean, souligna en souriant le vieux lion. Mais faites attention aux Anglais ; ils essaieront par tous les moyens de contrer vos actions. Figurez-vous que le gouverneur Andros a eu l'outrecuidance de m'envoyer un ultimatum ! D'après ce Lord, nous ne devrions rien entreprendre contre les Agniers, même s'ils nous attaquaient, sans en passer par lui, qui se chargera alors de nous rendre justice. Cet insolent réclame de plus les jeunes Iroquois que nous éduquons à la française, car selon ses dires, nous les gardons en otages. En plaçant les Agniers sous la protection de la couronne d'Angleterre, il s'approprie leur territoire, en quelque sorte. Nous ne pouvons céder l'Aniégée à cet Anglais ; ce serait lui fournir une arme dangereuse contre la Nouvelle-France. Pendant ce temps, les Agniers se frottent les mains, en dressant la France contre l'Angleterre pour garder leur indépendance. C'est de bonne guerre. Alors à nous d'être plus brillants qu'eux, conclut le bouillant sexagénaire.

Un nouveau départ – *un de plus* soupira ma mie – vit deux couples d'amoureux se séparer avec les larmes aux yeux.

— Gardez toujours la porte de la palissade barrée, et les armes à portée de main, recommandai-je avant de partir. Fiez-vous aux bons instincts des loups, ils vous préviendront si un individu aux intentions malveillantes se présentait.

Mettant un genou à terre pour être à sa hauteur, le regardant droit dans les yeux, je pris mon fils Paul par les épaules et lui dis :

— Je compte sur toi pour protéger la famille en notre absence ; tu es l'homme de la maison, désormais. Tu peux pêcher dans le fleuve, mais en restant sur la rive. Ne t'éloigne pas à plus d'un mille dans le bois quand tu vas à la chasse et emporte toujours un pistolet avec toi. En cas de danger, tire en l'air ou sur ton agresseur au besoin,

mais jamais sur un animal, à moins qu'il ne t'attaque. Ton coup de feu signalera à ta mère que tu es en danger et elle répondra par trois tirs consécutifs pour prévenir la garnison de Montréal qui enverra du renfort. Frontenac a donné des instructions à Jacques Bizard en ce sens. Je te confie Domino, mais ne le fatigue pas trop. Tout comme sa mère La Ziza, il commence à se faire vieux. Nous serons de retour au printemps prochain, juste à temps pour les labours, promis-je en l'embrassant sur le front et sur ses joues poupines qui mouillaient les miennes de ses chaudes larmes salines.

Deux canots déchirèrent le voile du lac pour glisser sur l'onde noire et profonde en provoquant des sillons, comme le fait notre herse en *A* majuscule dans les champs fraîchement labourés. Puis, mon cri d'aigle qui part en chasse souligna notre départ comme pour exorciser les démons que nous pourrions rencontrer durant notre voyage.

Le vieux Louis, tel que nous l'appelions, vert comme un chêne centenaire, faisait équipe avec son petit-neveu à la mode indienne, puisqu'il était le fils de sa cousine massacrée par des hordes de guerriers assoiffés de sang. Ses deux seuls enfants, un fils et une fille, étaient au nombre des victimes du carnage orchestré par les Iroquois en l'année tragique de 1649. L'ayant adopté depuis son tout jeune âge, Louis transmettait ses vastes connaissances à Laurent, un jeune homme tranquille et taciturne de vingt-cinq ans.

Pour ménager le vieux cœur de notre compagnon de voyage, nous évitions de forcer la cadence et allions même jusqu'à nous charger de ses bagages lors des portages, malgré ses réticences. Nous pouvions aisément constater que les sentiers de portage avaient été passablement agrandis et planifiés de façon à permettre à de lourdes embarcations d'être portées à bout de bras. Voilà qui faciliterait nos déplacements. Nous ne rencontrâmes aucun incident majeur sur notre parcours.

Je ne vous relaterai pas à nouveau les beautés du voyage, question de ne pas être redondant, mais je ne me lasserai jamais de tous ces beaux paysages et de ce jardin d'Eden brisé en mille îles et îlots verdoyants<sup>38</sup> qui parsemaient le cours supérieur de la rivière Canada, comme la nommaient les jésuites.

En deux semaines seulement, nous atteignîmes l'embouchure du lac Ontario. Le fort Frontenac dressait ses palissades rassurantes

<sup>38</sup> Les mille îles en aval de Kingston.

sur la pointe sud, côté tribord, de la rivière Katarakoui, notre première escale. Les sieurs Jacques Le Ber et Charles Bazire<sup>39</sup>, les responsables du poste avancé en attendant La Salle, nous reçurent avec enthousiasme, pressés qu'ils étaient d'entendre des nouvelles fraîches du pays.

L'écho de notre arrivée se répandit comme une traînée de poudre. Le lendemain, une délégation iroquoise vint se présenter à la porte du fort. Respectant leurs coutumes, nous allâmes à leurs devants pour les accueillir dans les formes et dans les règles. Les nobles du pays nous offrirent des colliers de perles qu'ils nommaient *wampums*. En retour, nous leur donnâmes trois beaux fusils de chef, dont les luxueuses décorations les ravirent. Après quoi, nous les priâmes d'entrer sans crainte sous la protection de notre enceinte.

La soirée et la nuit furent animées de chants, de danses et de discours prononcés par les plus anciens ou les plus éloquents, qui pérorèrent à satiété.

Le lendemain fut consacré à un banquet où d'autres discours et d'autres cadeaux furent échangés. Il fut convenu, par nos amis iroquois, qu'il était bon que Renard argenté (La Salle) vienne s'installer à demeure dans leur région afin de les protéger des entreprises des Anglais. De plus, il serait en mesure de leur procurer tout ce dont ils pourraient avoir besoin, ce qui éviterait un long et pénible voyage à travers les terres jusqu'à Albany<sup>40</sup>. Et cela, même si nos prix pour les fourrures étaient moins alléchants que ceux des Anglais et des Hollandais. Comme le transport de toute cette marchandise européenne à leur porte nous causait beaucoup de peine et de frais, il était normal que nos prix soient établis en conséquence.<sup>41</sup>

Les sachems promirent d'envoyer des messagers aux autres nations iroquoises pour les prévenir de notre venue prochaine. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, en route pour le pays des Onneiouts, dont la capitale se trouve à Oswego, sur la rive sud du lac Ontario.

---

39 Charles Bazire, 1624-1677, était un prospère commerçant de la Nouvelle-France, ce qui l'ennoblira.

40 Avant leur destruction, les Andastes se postaient sur le long chemin de portage allant du lac Ontario à Albany pour harasser les Sénèkes à coups d'attaque ponctuelle, ce qui forçaient ceux-ci à se déplacer par contingent de 700 à 800 guerriers pour se protéger de leurs rapines.

41 Cette différence de prix majeure nuira au commerce de la fourrure, faute de libéraliser les prix comme le faisaient nos voisins.

Tout en voguant sur ce lac, d'îles radieuses en îlots enchanteurs, je me permettais de rêvasser un peu. Je pensais aux miens et à ce qu'ils faisaient en ce moment. Oh, combien ils me manquaient ! Le beau spectacle qui défilait sous mes yeux, à la fois semblable et changeant, me rappelait à quel point j'aurais aimé qu'ils soient avec nous en ce moment. Le pays, que nous longions maintenant laissait voir de larges prairies entourées de denses boisés. La douceur du climat me faisait penser à celui du sud de la France, mais il est vrai que c'était le petit été indien. Sous le soleil d'octobre, le lac prenait des allures de Méditerranée avec ses eaux bleutées miroitantes, sauf que dans son cas, son goût était doux et frais au gosier des voyageurs assoiffés que nous étions. « Quelle belle région pour élever une famille ! » pensais-je. Les Iroquois chassés de la vallée de la rivière Canada par des Algonquins au seizième siècle<sup>42</sup> n'auront pas perdu au change ; ce pays était aussi beau que celui qu'ils avaient dû quitter, sinon plus.

Nous devons souvent ralentir la cadence tant le vieux Louis peinait à nous suivre. En fin de journée, lors d'une étape sur une île, j'en profitai pour mettre à l'essai une idée que j'avais eue en pensant à l'immensité du plan d'eau que nous aurions à naviguer. Pourquoi ne pas se servir de la force du vent pour avancer plus vite et sans effort ? En guise de voile, je me disais que nous pourrions utiliser la toile cirée qui nous abritait du mauvais temps la nuit. Quant aux cordages, nous en regorgions et pour ce qui est des mâts, ce n'était pas un problème non plus, grâce aux arbres qui nous entouraient. Alors, à la besogne !

D'un bouleau mort depuis un ou deux ans, nous récupérâmes deux solides branches droites pour tailler un mât et une bôme plus que décents. Pour la base, une pièce en bois dur échouée sur la grève fit l'affaire. Restait plus qu'à assembler le tout. Gabriel perça le joug central de notre embarcation afin d'y insérer le pied du mât, pendant que je creusais sa base dans une épaisse planche en chêne. Le tout se joignait comme... papa dans maman, me dis-je avec nostalgie.

Avant la tombée de la nuit, nous essayâmes ce drakkar miniature. Pendant que l'un de nous se chargeait de diriger l'embarcation à l'aide de sa pagaie en guise de gouvernail, l'autre contrôlait la voile par l'entremise de deux écoutes. Un principe simple, mais efficace.

---

42 Cette affirmation n'est pas prouvée ; certains historiens pensent que ce sont les Agniers les principaux responsables de la disparition des Iroquoiens du fleuve Saint-Laurent, lequel leur était facilement accessible par la rivière des Iroquois, que le Français renommèrent Richelieu.

Le test fait, j'embarquai nos deux compagnons pour leur montrer la rapidité et la manœuvrabilité de ce voilier nouveau genre. En me traitant de *diable*, ils voulurent l'essayer et furent emballés, surtout Louis qui entonnait des chants d'allégresse en sentant sur son visage le souffle du vent, aussi doux qu'une caresse. Avant la nuit, nous étions parvenus à transformer leur canot pareil au nôtre.

Le matin radieux nous vit prêts à affronter ce nouveau défi. La traversée d'une baie d'environ dix milles nautiques de large et entourée d'îles sauvages fut un jeu d'enfant. Une autre, trois fois plus étendue, s'ouvrait devant nous. Allions-nous la franchir en ligne droite à la voile, ou bien longer prudemment le bord, ce qui nous rallongerait d'au moins vingt milles ? Je requis l'avis de l'ancien.

— *Qu'en penses-tu, Louis, demandai-je dans sa langue, devrions-nous aller tout droit, ou suivre la côte ?*

— *Sur le bord, avec tous ces grands arbres, le vent ne souffle pas bien fort ! Même si des nuages s'amoncellent au loin, en peu de temps, nous aurons traversé cette baie et il nous restera assez de clarté pour aller à la chasse ou à la pêche,* répondit le vieux sage.

— Aigle Blanc, c'est la paresse qui fait parler ainsi le vieil homme fatigué, murmura Grand Puma en français. Ne vois-tu pas l'orage qui se prépare ? Si tu n'as jamais vogué sur la mer douce en furie, laisse-moi te dire que tu n'y croiras pas lorsque tu verras la hauteur et la force des vagues ! Ce lac, qui est parfois démoniaque, a englouti plus de braves que nos guerres meurtrières.

— Mettrais-tu en doute la parole d'un sage et, du même coup, de mon instinct qui ne s'est pourtant pas souvent trompé ? Mais si tu as des craintes, je me rangerai à ta décision... À la voile ou à l'aviron ?

D'un air résigné, car de nature prudente, mon beau-frère se rallia à la majorité.

Le vent du large fit gonfler la toile. Les deux pieds ancrés sur le joug de part et d'autre du mât, je tendis les écouteles à pleines mains en basculant mon torse vers l'arrière pour faire contrepoids. Du coup, la légère embarcation sortit sa proue de l'eau pour survoler les vaguelettes. Pour célébrer cet exploit, je poussai mon glissement d'aigle, puis Louis me répondit en lançant son cri de guerre, avant que les deux voiliers improvisés ne se livrent une course. En survolant les eaux légèrement agitées par un vent soutenu, l'un et l'autre tressautaient sous les embruns provoqués par nos embarcations.

En moins d'une heure, nous avons parcouru la moitié de la traversée, mais le mauvais temps s'amenait vite, lui aussi. En fait, plus rapidement que nous puisqu'il nous rattrapait. De plus en plus grosses, les vagues ne nous permettaient plus une telle vélocité. Nous embarquions trop d'eau. Contrairement aux solides pirogues taillées dans un tronc d'arbre, les canots ne sont pas faits pour ce genre de navigation. Des ruissellements suintaient de toutes parts sous les coutures déchirées de nos canots en d'écorce. J'abattis la voile de fortune sous le regard réprobateur de Gabriel qui inquiet, maugréait, au même titre que Louis.

—Aigle Blanc, m'interpella sévèrement mon beau frère, c'est la première fois que je prends ton jugement en défaut. Tu t'es laissé emporter comme un enfant par ce nouveau jouet. Si nous nous en sortons, je connaîtrai ton point faible et je m'en garderai à l'avenir. Allons, pagayons ! C'est tout ce qu'il nous reste à faire, à part prier.

Si Laurent faisait preuve de bonne volonté, Louis, lui, était encore à la traîne. En l'attendant, je démontai notre grément de fortune. Dès que nos compagnons furent rejoints, je leur tendis les deux longues perches pour qu'ils les lient sur les barrots de leur canot, de façon à le joindre au nôtre. D'un drakkar miniature, voici que nos deux embarcations réunies s'étaient métamorphosées en une pirogue à balancier d'une stabilité sans pareille. J'en avais vu la représentation au style particulièrement efficace dans un livre traitant sur la navigation à travers le monde.

Il était temps ; d'énormes vagues arrivaient de la côte, poussées par un vent violent. À l'unisson, nous grimpons en haut des crêtes d'écume et comme des frères siamois, nous dévalions des chutes et faisons des sauts qui nous auraient retournés cent fois si nos coques de noix n'avaient pas été liées. Les immenses vagues nous poussaient vers le large, si bien que nous avions perdu le rivage de vue alors même que la noirceur, hâtée par l'orage, nous enveloppait.

Nous avons troqué la pagaie pour un récipient d'étain servant à écoper l'eau froide qui sourdait des coutures déchirées. La situation paraissait si désespérée, que je me mis à penser avec ferveur à mes chers ancêtres, tout en les implorant de nous assister.

Soudain, à la cime d'une lame démesurée, je crus discerner une lumière semblable à une luciole dans le lointain. C'était la réponse à nos prières ! Avec un regain d'énergie, mes compagnons et moi

ramâmes à l'unisson, guidés par ce *forillon*<sup>43</sup> dans la nuit, petit point de vie terrestre dans cette immensité liquide en furie. La chance nous souriait, car le courant et le vent nous poussèrent presque dessus. Nous entendîmes la plage avant de la voir par le ressac des vagues s'écrasant sur les rochers de la côte. Voulant éviter de déchirer notre frêle esquif sur les récifs, nous sautâmes dans la crique peu profonde pour haler notre radeau qui prenait l'eau sur une plage de sable parsemée de galets ; enfin, nous étions sauvés !

Un feu de grève constitué de branches échouées s'élevait sur une pointe de terre avancée. Alimenté par le souffle violent du vent, il ronflait sous les rafales en envoyant tourbillonner des flammèches pareilles à des mouches à feu<sup>44</sup>. Mais aucun insulaire ne daigna nous y accueillir. Malgré nos cris et nos invites qui se voulaient rassurants, l'île noire resta sourde à nos appels. Sans doute un chasseur ou un pêcheur solitaire qui tenait autant à sa vie qu'à sa chevelure. Nous comprenions ses réticences et les respectâmes en nous cantonnant à l'orée du bois où nous fîmes une flambée pour réchauffer nos membres gourds, sécher notre linge et faire bouillir notre fidèle sagamité que je commençais à bien aimer, surtout lorsque Gabriel ou moi la préparions. Défense de jeter du poisson ou un animal avec ses tripes et sa fourrure dans la marmite commune, et encore moins d'y faire ses besoins ! Lorsque nous étions au large et qu'une envie pressante nous prenait, il suffisait de se jeter à l'eau pour nous soulager. Nos nouveaux amis ne comprenaient pas pourquoi nous nous donnions cette peine, mais ils suivirent nos directives sans trop rechigner et ne s'en portèrent pas plus mal.

À l'aurore, Grand Puma et moi partîmes à la chasse pendant que Louis et son petit-neveu commençaient à faire fondre de la gomme de pin qu'ils mélangeaient avec de la graisse d'ours et de la cendre de bois pour calfeutrer les coutures de nos canots grandement endommagés. Ils l'étaient à tel point, qu'ils durent presque les reconstruire. Des bandes d'écorce d'un immense bouleau fournirent de larges feuilles étanches d'un seul tenant pour remplacer celles qui étaient déchirées ; des racines d'épinette écrasées, aussi résistantes que des fils d'acier, seraient ensuite utilisées afin de les coudre les unes aux autres, avant d'être enduites de résine qui rendrait les coutures étanches.

43 Forillon, c'est ainsi que l'on désignait un petit phare. Il existe de nos jours le parc Forillon en Gaspésie qui rappelle encore cette appellation.

44 Luciole au Québec.

L'île n'avait pas plus de trois milles de large par cinq de long. Trop petite pour faire vivre de gros animaux. Néanmoins, des crottes de lièvre nous firent miroiter des brochettes de viande grillée pour le souper, ce qui nous fit venir l'eau à la bouche. Vers le centre de cet îlot, un talus d'arbustes touffus semblait propice à cacher ces timides rongeurs. Faisant signe à Gabriel de se tenir prêt à tirer au déboulé, tels un chien ou un loup chassant en rabatteur, je fonçai sur le taillis pour débuser le gibier qui devait s'y cacher. Lequel des deux fut le plus stupéfait ? Je crois bien que c'était t-moi. Plutôt qu'un lièvre nerveux ou d'une perdrix apeurée, c'est une femme indigène à demi morte de peur et de faim que je découvris au cœur du bosquet. Blottie et tremblante, elle gisait au milieu des branches serrées d'un aulne.

Je tentai de la rassurer avec des paroles apaisantes en usant des trois idiomes amérindiens que je connaissais, soit l'iroquois, le huron et l'algonquin. Elle me répondit en huron, une langue iroquoise :

— Êtes-vous venus pour me sauver ou *pour me tuer* ?

— *C'est toi qui nous as sauvés, femme. En faisant un feu, hier soir, tu nous as guidés jusqu'ici ; à notre tour de te sauver...*

Inquiet de ne pas me voir sortir de la talle, Gabriel se fraya un chemin afin de voir ce qui se passait. Quand sa vaste stature perça le rideau de verdure, la pauvre femme se mit à hurler d'effroi après avoir reconnu un ennemi de sa nation. J'eus beaucoup de peine à la rasséréner, mais elle finit par comprendre que Gabriel était métis, lui qui était né d'une mère winnebago et d'un père français (Jean Nicolet), et qu'il ne lui ferait aucun mal. Nous la ramenâmes au campement avec pour tout butin de chasse trois stupides gélinottes qui, perchées sur un arbre, se gaussaient de ces étranges créatures à deux pattes que nous étions. C'était la première fois qu'elles voyaient des chasseurs bipèdes... et la dernière.

Pendant que Gabriel préparait la marmite, la femme huronne nous narra ses malheurs.

— *Nous sommes partis de Michillimakinac, mon père, mes deux frères, mon mari, mon enfant de deux ans et moi. Nous apportons les fruits de notre chasse au poste de Katarouaky, tenu par des Français qui sont nos alliés et nos protecteurs. D'abord, nous avons dû naviguer durant autant de jours que j'ai de doigts avant de nous rendre au bout d'une immense baie (que l'on appellera Géorgienne plus tard). Pour franchir l'énorme isthme Toronto de 150 milles de large qui*

nous séparait du lac Ontario, il nous a fallu deux fois plus de jours, car nous devons progresser en zigzag sur de petits lacs entrecoupés de longs portages particuliers à la péninsule ontarienne<sup>45</sup>. Enfin, nous sommes arrivés à la baie de Quinté. Dans ce lieu insalubre et marécageux, il y avait tant de sauterelles que nous n'avons pu dormir de la nuit. Mon bébé en a été le plus éprouvé. À l'aube nous étions sur l'eau à pagayer avec entrain, car le but était proche. Nous venions de doubler un cap et au loin, on voyait se profiler le poste de traite, quand cinq sinistres canots de guerre montés par une vingtaine d'Iroquois nous ont barré le passage. Mon père a essayé de parlementer avec leur chef, qui nous a dit de ne pas avoir peur et d'être heureux. Il a aussi dit que nous aurions la vie sauve si on leur donnait quelques cadeaux. Sur ces paroles mielleuses, ses hommes et lui nous ont invités à leur campement. Nous n'avions pas d'autre choix que de les suivre. Mon bébé pleurait fort ; il devait pressentir le malheur qui allait nous frapper. Après avoir accosté, mon père a déroulé un ballot de fourrures. Il a sorti les plus belles pour les offrir aux Iroquois, qui sont se tous mis à rire méchamment. Leur chef a alors dit avec mépris :

« Tu nous offres des peaux d'animaux morts, alors que nous, on préfère celle des vivants ! Nous allons tous vous scalper et vous pourrez repartir nu-tête. »

— À ces mots, mes proches ont voulu se saisir de leurs armes, mais les barbares ne leur en n'ont pas laissé la chance. À coups de hache et de mousquet, ils les ont lâchement abattus. Mon enfant s'est mis à hurler de plus belle. Le plus grand de la bande, que j'ai confondu avec Gabriel, m'a arraché mon bébé des bras en disant qu'il allait le faire taire. Ensuite, en riant, il l'a pris par les pieds, l'a fait tourner plusieurs fois en même temps qu'il s'approchait d'un arbre... Je criais, je le suppliais d'arrêter. Le petit ne pleurait plus, mais le monstre, qui restait insensible à mes suppliques, continuait à le faire tourner. Il se trouvait tout près d'un bouleau blanc quand... quand la tête de mon petit garçon a frappé le tronc d'arbre. On aurait dit une citrouille qui éclate... Sa cervelle s'est répandue sur l'écorce ! En voyant cette scène horrible, j'ai perdu connaissance.

Lorsque je me suis réveillée, le soleil était haut dans le ciel et j'étais ligotée au fond d'un grand canot. Celui qui avait massacré

---

<sup>45</sup> Ancienne et malheureuse Huronie qui sera dénommée Midland (Terre du milieu) par les Anglais, car située entre deux Grands Lacs.

*mon enfant pagayait tout en discutant avec les autres. À leur attitude, j'ai compris qu'il était leur chef de guerre. Quand il s'est aperçu que j'avais repris mes esprits, il m'a lancé avec un sourire cruel :*

*« Nous t'emmenons dans notre village ; il ne serait pas juste que nos femmes et nos enfants ne puissent pas s'amuser avec nos ennemis. Si tu résistes à leurs tortures, tu auras la vie sauve et tu deviendras mon esclave. »*

*Je n'avais qu'une idée en tête, soit de m'échapper. Mais avant, je voulais tuer le responsable de nos malheurs. Ils se sont arrêtés au magasin fortifié, à l'embouchure de la rivière Katarakoui. J'espérais leur échapper, mais j'ai dû rester allongée au fond du canot, sous la surveillance d'un guerrier. Ils sont sortis du fort de mauvaise humeur. Selon ce que j'ai compris, les Français n'avaient pas voulu leur vendre de nouveaux fusils pour remplacer leurs vieux mousquets. De plus, le taux de change pour les fourrures était nettement moins avantageux que celui d'Albany. Mais comme ils avaient peur de rencontrer les Andastes sur leur chemin, les lâches, ont préféré traiter sur place. Le troc de nos fourrures volées leur a rapporté plusieurs barriques de blé d'Inde, du lard salé, de la poudre noire, des balles de plomb, des couvertures, des haches, des couteaux et des marmites. Tous ces trésors que nous aurions dû rapporter à notre peuple démuni !*

*Pour atténuer leur rancœur de n'avoir pas pu obtenir des armes à feu, les commerçants français ont donné un tonnelet d'eau de feu aux pillards, qui se sont mis à pousser des cris de joie et à entamer une danse guerrière... Je dois ma vie à ce barillet.*

*Ils sont partis en fin de journée et ont fait une halte pour la nuit sur cette île située à une dizaine de milles du poste. Ils se sont fait un banquet à tout manger ; ils ont gaspillé en une seule journée une semaine de vivres ! Aussi, ils se sont tous saoulés au point de s'écrouler ivres morts. J'en ai donc profité pour brûler mes liens avec la braise. Comme vous pouvez le constater, mes poignets sont couverts de croûtes noirâtres.*

*Je ne pouvais pas m'enfuir sans tenter de venger les miens. J'ai donc pris une grosse branche à demi consumée, et de toutes mes forces, j'ai frappé à la tête le meurtrier de mon enfant. Le misérable a lâché un râle d'agonie, ce qui fait que je croyais l'avoir tué. Par la suite, je suis retournée aux canots pour en détacher un, mais il était trop grand pour que je puisse le diriger seule contre le vent qui souf-*

*flait du nord. Aussi, je l'ai laissé dériver dans le but de faire croire que je m'étais enfuie vers le large. J'ai contourné l'île en marchant dans l'eau pour que ces bandits ne puissent pas voir mes traces.*

*Arrivée de l'autre côté, j'ai vu une pointe rocheuse qui avançait dans le lac. Le ressac avait creusé une grotte peu profonde qui m'a servi de cache le temps que mes poursuivants s'épuisent à me chercher dans la forêt. Je les ai vus s'en aller... Ils étaient dépités et hargneux. Le grand, que je croyais avoir tué, m'a crié des menaces.*

*« Nous reviendrons te chercher dès que nous aurons porté nos cadeaux! Si tu n'es pas morte, on te promet de grandes réjouissances! »*

*Il y a une demi-lune de ça (quinze jours). Depuis, tous les soirs, je fais un feu sur la pointe, face au fort, dans l'espoir que les Français m'envoient du secours, tout en priant la Vierge Marie. Et voilà qu'aujourd'hui, vous êtes apparus comme des anges, termina avec un pâle sourire la pauvre femme.*

Louis, qui avait suivi passionnément ce récit pour le moins tragique, questionna la rescapée dans sa langue.

— *Tu es de la Nation du Cerf,<sup>46</sup> c'est bien ça ?*

— *Oui, vieux sage, nos ancêtres vivaient au sud de la mer Douce; ils ont été exterminés par les Agniers et les Tsonnontouans...*

Membre de ce peuple par adoption, Gabriel baissa la tête.

— *Lorsqu'ils ont attaqué leur village, reprit la femme, mon père n'avait que trois ou quatre ans. Il cueillait des fruits avec sa sœur aînée, Papillon Bleu. En entendant toutes ces clameurs et ces cris d'agonie, ils se sont cachés pendant trois jours et trois nuits. Pour toute nourriture, ils n'avaient que leurs maigres provisions. Après avoir vu les Iroquois partir, ils sont retournés au village encore fumant en pataugeant dans une mare de boue, de terre, de cendres et de sang! Avec les quelques rares rescapés qui comme eux s'étaient cachés dans les fourrés, ils ont erré dans les bois pendant des mois. Ils ont suivi la côte, jusqu'à ce qu'ils aboutissent à une île en forme de tortue qu'on appelle Michillimakinac. C'est là où je suis née...*

— *Ta tante se nommait Papillon Bleu, tu en es sûre ?* interrogea Louis avec de l'émotion dans la voix.

46 Les Cerfs, véritable nom des Hurons, dont l'appellation française nous provient de Champlain qui, à la vue de leur crête de cheveux hérissés sur le dessus de la tête comme une hure animale, les nomma ainsi. Le terme huron signifiait également *voleur* en vieux français. Le fait que ceux-ci étaient chapardeurs par nature peut être une autre justification à leur surnom.

—*Absolument, l'aïeul ! Mon père avait pour nom d'enfant Corneille, parce qu'il pleurait en criant à la manière de cet oiseau moqueur ; tout comme mon pauvre fils,* indiqua la pauvre mère en s'es-suyant les yeux.

À ces mots, Louis se précipita vers elle pour la prendre dans ses bras encore vigoureux et s'exclama :

—*C'étaient mon fils et ma fille ! Tu es ma petite-fille ! Mon sang coule dans tes veines ; je croyais ma lignée directe éteinte à jamais, et voilà que je tombe sur l'enfant de mon enfant !*

Étrange destinée ou troublante coïncidence, toujours est-il que notre sort, à partir de ce jour, serait intimement lié.

Afin de garnir la marmite, du fait que nos trois perdrix nous avaient laissés sur notre appétit, j'allai pêcher à l'arc à la pointe ro-cheuse. Un esturgeon de six pieds qui se réchauffait à fleur d'eau dans une anse calme et ensoleillée se vit embroché par ma flèche. Ce fut là mon unique prise, mais, quelle prise !

Une fois le poisson ouvert, nous pûmes voir qu'il s'agissait d'une femelle. Une abondante et odorante masse noirâtre et gluante contenait des milliers de petits œufs qui ressemblaient à des myrtilles noires. J'allais jeter ces entrailles quand mes compagnons s'écrièrent, indignés :

—*Ne jette pas ça, malheureux, c'est le meilleur !*

Pour prouver leurs dires, ils plongèrent avidement leurs mains dans la panse du poisson géant, puis s'empiffrèrent comme des goin-fres en se barbouillant la figure de cette confiture aux relents de marée. Devant tant de mines réjouies, je décidai d'y goûter à mon tour.

Mon dédain du début fit rapidement place à un bel appétit. Ce que je mangeais avait un goût indéfinissable de poisson cru... Un peu fade, mais savoureux. Il ne manquait qu'une pincée de sel marin, du pain et du vin blanc pour que ce soit carrément délicieux. À notre re-tour à la maison, je délaisserai un peu les truites et les saumons pour faire déguster à toute la famille ce mets spécial que les Turcs nom-maient *khâviâr* et que nous orthographierons *caviar*. Quant à l'estur-geon, grillé sur une broche improvisée, il fit notre délice lui aussi, avec sa chair antédiluvienne qui s'apparente peu ou prou au veau de lait.

## CHAPITRE 16

### Inamicale rencontre en Iroquoisie d'en haut

Nous quittâmes cet îlot providentiel deux jours après notre arrivée inopinée, un peu avant le lever du soleil. Reposés, rassasiés et pourvus de canots remis à neuf et étanches grâce au savoir-faire du vieux Louis et de son neveu, nous avons hâte de rattraper le temps perdu. Une troisième partenaire fut d'un grand secours dans l'embarcation du grand-père.

Nous filâmes bon train tout droit vers la berge au bleuté lointain que soulignait une chaîne de montagnes obscures à l'horizon. Ayant accédé au même endroit que l'avant-veille et ne voulant cette fois courir aucun risque, nous suivîmes sagement le rivage, même si le temps paraissait au beau fixe. Une anse fermée aux deux tiers par une jetée naturelle nous offrit une rade propice pour y passer la nuit<sup>47</sup>. Étant donné que nous ne pûmes ni pêcher ni chasser en raison du vent, nous la baptisâmes baie de La Famine.

Si le temps se maintenait, nous espérions arriver à Oswego en milieu de journée. Sinon, nous camperions sur place en attendant de pouvoir voguer à nouveau dès qu'une accalmie se présenterait. Après avoir retourné les canots sur la plage de sable fin, on y glissa nos bagages pour les garder au sec. Pendant que Gabriel mettait sa haute taille à profit pour attacher la toile cirée en pentes équilatérales, je décidai d'inspecter les environs, avec deux buts en tête : premièrement, m'assurer que nous étions bien seuls dans les parages, et ensuite, trouver du gibier, du fait que j'étais resté sur mon appétit de viande grillée, même si j'adore le poisson.

En avançant contre le vent et sans faire de bruit, je parcourus un mille dans le bois en me guidant sur le ressac, cinq cents pieds à ma droite. J'allais revenir sur mes pas quand des clameurs et des rires en provenance de la rive parvinrent à mes oreilles. À pas de loup, je me dirigeai vers l'orée du feuillage pour identifier les fêtards. Dans une petite crique escarpée dominant une plage sablonneuse, une vingtaine de guerriers indiens étaient assis en demi-cercle autour d'un feu. Ils discutaient et fumaient la pipe tout en se passant une jarre fort goûtée.

47 Il s'agissait de la fameuse baie de La Famine dont il sera question durant la malheureuse expédition de La Barre à l'été 1684.

Le brasier, judicieusement adossé contre un gros rocher, n'était visible que de la forêt. En revanche, ces gens ne pouvaient voir le nôtre non plus.

Au total, je comptai cinq grands canots aux tons criards. L'un des guerriers, le plus grand, en fait, portait une balafre sur le front... Ces hommes correspondaient en tous points à la bande de criminels qui avait massacré la famille de la pauvre Huronne ! Fort de cette information, je retournai au campement au plus vite.

Après avoir mis mes amis au courant de ma découverte, nous constituâmes un petit conseil de guerre dont j'ouvris les débats.

— Nous sommes en ce pays en tant qu'ambassadeurs de paix et à ce titre, nous devons prôner l'amour de notre prochain, fis-je remarquer à Louis qui semblait plutôt enclin à une expédition aussi punitive que sans merci.

— *Si Dieu nous a mis sur le chemin de ma petite-fille*, déclara le brave septuagénaire avec des trémolos dans la voix, *c'est pour punir les barbares qui ont tué les membres de sa famille, qui était aussi la mienne. Nous ne devons avoir aucune pitié envers eux, tout comme ils n'en ont pas eu pour les nôtres et combien d'autres avant eux !*

— *Vous savez*, le prévins-je sentencieusement, *que vous allez à l'encontre des enseignements religieux ; Jésus a dit...*

— *Oui, je sais, si on te frappe la joue droite, tend la gauche... ou l'inverse. Mais je persiste à croire que s'il existe un Dieu, quel qu'il soit, il ne devrait pas être fier d'avoir engendré pareille engeance et qu'il serait content que l'on débarrasse la Terre de cette vermine nuisible !* conclut l'homme qui dans sa longue vie, avait connu tant de misère et tant d'horreurs.

— *Et toi, Grand Puma, es-tu prêt à exterminer des gens de ta race ?* demandai-je à Gabriel.

— *Cette racaille n'est pas de ma race ! Mais j'ai jadis fait autant de mal qu'eux... confessa mon beau-frère à notre grande surprise. Dans ces temps bouleversés, nous étions des loups ! Et vous, pauvres cerfs, vous étiez nos agneaux. À présent, je vis comme un Blanc aux côtés de gens si bons et si honnêtes qu'ils m'ont fait prendre conscience jusqu'à quel point je pouvais autrefois être barbare et cruel. Je n'avais qu'une excuse ; je suivais les ordres de mon capitaine de guerre et j'y mettais tant de zèle, que j'ai été nommé capitaine à mon tour. Depuis que je suis avec toi, Aigle Blanc, j'ai fait couler le sang, mais toujours*

*en situation de légitime défense ou pour protéger ceux que j'aime, et j'en suis honoré. Sache, Marie-Ève, que tous mes frères ne sont pas de cruels et sanguinaires guerriers comme ceux qui ont massacré ta famille. Mais, si des bandes perpètrent ce genre de crime, il faut les exterminer comme des fauves malfaisants ; préparons-nous à combattre, nous avons assez discuté !*

Je jouais à l'avocat du diable, car moi aussi, j'avais envie d'en découdre avec ces assassins. Jésus Christ aurait déclaré à ses disciples : «Ceux qui vivront par l'épée, mourront par l'épée!» ou quelque chose d'approchant. Ces Iroquois ne vivaient que pour guerroyer, les armes à la main, car tel était leur plus grand plaisir. Jadis, de semblables bandes de guerriers assoiffés de sang et de macabres trophées semaient la terreur sur les deux rives du fleuve, de Montréal à Québec, si ce n'est sur l'Outaouais. Elles écumaient le pays et frappaient comme l'éclair avant de disparaître comme des ombres dans la forêt omniprésente. Ils forçaient les colons à se terrer dans les forts, sous peine d'être massacrés<sup>48</sup>.

Nous devons intervenir, il en dépendait de la sécurité de mes compagnons. Ces cruels guerriers parcouraient la région, à la recherche d'autres proies faciles et ne freineraient jamais leur course destructive si nous n'y mettions pas un terme. Toutes les belles paroles du monde, pas plus que tous les cadeaux, n'y suffiraient. Il fallait éliminer ces bandits comme on élimine des rats !

Je prêtais un pistolet à chacun de nos amis pour ajouter à leurs armes traditionnelles, et conduisis tout le monde vers le nid de vipères... qui paraissaient bien éveillées pour des ivrognes dont la jarre circulait allègrement.

— Ce n'est que de la bière d'épinette, murmura le Grand Puma. Il en faut plus que ça pour les enivrer ; cette boisson faible en alcool leur donnera juste un peu plus l'envie de se battre. Préparons-nous à un rude combat.

En me retournant vers nos compagnons hurons, je leur chuchotai :

— *Restez là pour couvrir nos arrières ou arrêter des fuyards ; n'intervenez que si la situation devient désespérée...*

---

<sup>48</sup> Une telle situation allait se reproduire malheureusement durant une décennie dans la vallée du Saint-Laurent, de 1689 jusqu'à la Grande Paix de Montréal en 1701.

— *Je veux venir avec toi, Aigle Blanc, lança sur un ton péremptoire la jeune Huronne (qui, en fait, s'appelait Marie-Ève Gallou), je veux venger de mes mains mon fils et ma famille.*

Ne pouvant que m'incliner devant une telle détermination, je lui proposai un compromis, soit celui de rester trois pas derrière moi, ce qu'elle accepta sans mauvaise grâce.

Vingt guerriers à deux, cela fait bien une dizaine chacun ! Nous allions devoir jouer de la rapière, et ça, c'était un jeu auquel j'excelsais depuis l'âge de neuf ans, sans vouloir me montrer présomptueux. Il faut reconnaître, cependant, que j'avais eu d'excellents professeurs.

Mes deux pistolets à la ceinture, plus la dague d'Igor et ma longue rapière dans son fourreau, je me sentais paré au combat ! Il en allait de même pour le Grand Puma. Lui aussi avait ses deux armes de poing dans un étui très pratique qu'il avait fabriqué en peau de daim. Un couteau de scalp en bandoulière, son terrible tomahawk dans une main et le sabre-pistolet d'abordage dans l'autre, il n'attendait que mon signal pour se lancer à l'assaut de ce nid de frelons. Son regard avait une intensité guerrière que je n'avais jamais vue auparavant. De percevoir la mort dans ses yeux et toute cette haine me faisait froid dans le dos. Pourquoi sommes-nous capables du meilleur comme du pire ? Je n'aimais pas le rôle d'exécuteurs des hautes œuvres ou de justiciers que nous nous apprêtions à jouer, mais nous n'avions pas le choix ; ces tueurs l'avaient plus que mérité. Sincèrement persuadé que mon père, bien que doté d'un esprit chevaleresque et pacifique, approuverait notre intervention, je lançai l'hallali à l'aide d'un cri primal.

Stupéfiés, les Indiens virent surgir de la nuit deux furieux attaquants qui brandissaient de longs couteaux en hurlant comme des démons. Avant même d'avoir eu le temps de se redresser, dix guerriers gisaient le cou tranché, qui par un sabre, qui par une épée ; les autres, affolés, cherchaient leurs armes tout en s'emmêlant dans leur ceinturon, pendant que les mourants s'agitaient convulsivement par terre en se tenant la gorge pour tenter d'endiguer le fluide vital qui jaillissait par longues saccades, avant d'être aussitôt absorbé par le sol sablonneux.

Nous avions convenu, Gabriel et moi, d'attaquer à la longue arme blanche, chacun à un bout du demi-cercle pour se rejoindre au milieu, où l'on se placerait dos à dos. Pour sa part, Marie-Ève devait

rester entre nous, qui faisons face à nos adversaires afin de les éliminer les uns après les autres.

Le plan fut exécuté comme prévu... Dès le départ, nous avons réduit le nombre de nos opposants à dix. Parmi les rescapés se trouvait le grand guerrier, dont le regard, à la fois affolé et féroce, ressemblait à celui d'un fauve acculé dans ses derniers retranchements. En apercevant la femme que nous tentions de protéger, il dut faire un rapprochement, car dès lors, son air affolé se changea en un rictus malveillant.

J'étais aux prises avec deux guerriers qui me donnaient du fil à retordre tant ils étaient agiles à esquiver mes coups et à répliquer efficacement de leur hachette et de leur poignard qui frôlaient dange-reusement mon épiderme, quand je vis le grand balafre se précipiter sur Marie...

Je lui criai un avertissement, ce qui permit à l'Indienne de voir son redoutable agresseur s'élancer sur elle. Des mains semblables à des serres de rapace s'apprêtaient à se saisir de son frêle cou lorsqu'un coup de feu brûla la face peinturlurée du tueur. Le plomb arrêta net son élan, non sans lui dessiner un troisième œil incongru en plein milieu du front. Foudroyé, il tomba à genoux avant de s'affaler de tout son long, le corps agité de soubresauts !

La courageuse femme tenait à deux mains un pistolet fumant contre sa poitrine, le cadavre de son tortionnaire effondré à ses pieds. À la vue de leur chef mort, les quatre survivants s'enfuirent en hurlant vers les bois, et couraient comme s'ils avaient le diable aux trousses. Quatre billes de plomb, qui n'avaient rien de diabolique, sinon qu'elles avaient des ailes, les rattrapèrent en un clin d'œil pour les piquer dans le dos de leur dard mortel et les faire chuter en pleine face sur la lande sablonneuse. Pas un ne se releva. La bataille était terminée, nos ennemis anéantis jusqu'au dernier.

Louis et son neveu nous rejoignirent. Tout surpris de la brièveté du combat, ils nous traitaient de diables. Je ne trouvais pas l'image très flatteuse, jusqu'à ce que mon beau-frère m'explique que c'est de la plus haute marque de respect.

— Je préfère les noms que les Algonquins et ta Nation des *Wenibagons* donnaient à ton père, soit Manitouirinioux ou Achirra...

— Tu veux parler des Ouinipegons ou des Winnebagos, comme disent les Anglais. Mais tu peux être sûr que nous avons agréablement surpris nos amis hurons qui ne croyaient pas trop en nos chances de

l'emporter ; je les ai entendus entonner leur chant de mort... Mais assez causé, nettoignons la place ! commanda Gabriel en se tournant vers nos deux compagnons encore sous le choc :

— *Venez, vous autres ! On va transporter tous les corps dans quatre canots et ensuite, on va y ajouter des roches et les couler au large. Ne prenez ni butin ni chevelure... Si nous ne laissons aucune trace, leurs familles croiront qu'ils se sont noyés dans le lac. Et pas un mot de cette affaire à quiconque ; après tout, nous sommes des ambassadeurs de paix.*

Pendant que Louis et Laurent suivaient les directives du Grand Puma, qui semblait avoir de l'expérience en la matière, j'allai voir comment se portait Marie-Ève, qui tenait toujours le lourd pistolet à deux mains.

— *Comment te sens-tu, Marie-Ève ?* l'interrogeai-je doucement.

— *Soulagée ! Ce monstre ne me fera plus peur, pas même dans mes cauchemars. J'ai l'impression d'avoir abattu un loup enragé...*

— *Ne dis pas du mal des loups, j'en ai deux et ce sont mes amis... Dis plutôt un chien enragé et nous serons d'accord,* répliquai-je gentiment.

— *Tu aimes les animaux, tu aimes tes frères humains, et pourtant, ce soir, avec le Grand Puma, tu as tué tous mes ennemis. Merci, Aigle Blanc ; au nom de mon fils, de mon père et de mes frères, je vous suis très reconnaissante d'avoir exterminé ces hommes assoiffés d'eau de feu et de sang,* conclut la femme maintenant apaisée en me rendant le pistolet.

— *Garde-le, il pourrait encore t'être utile. Je te félicite pour ta bravoure ; les tiens doivent être fiers de toi... Ton bras n'a pas tremblé !*

## CHAPITRE 17

### L'Iroquoisie

Le mauvais temps frappa au petit matin, ce qui nous obligea à rester encabanés trois jours durant.

Une fois le soleil revenu, nous reprîmes notre périple en délaissant sans remords ce lieu témoin d'un massacre orchestré. Vers midi, nous aboutîmes à la jolie rivière de Chouaguen, aussi dite Oswego<sup>49</sup>, porte d'entrée du pays des Onneiouts. Ce cours d'eau arrosait une large vallée luxuriante. Les rivages boisés, entrecoupés de vastes prairies, défilaient sous nos yeux éblouis. Dix canots décorés de scènes bucoliques vinrent à nos devants avec, à leur bord, une délégation plénipotentiaire chamarrée. Ils nous invitèrent à rejoindre la berge de la rivière pour parlementer. Après moult palabres, échanges de cadeaux et un festin composé d'anguilles grillées, nous reprîmes la remontée de la rivière, encadrés de nos nouveaux amis, qui se voulaient accueillants et envahissants à la fois.

Quelques rapides nous obligèrent à porter avant d'aboutir à un lac passablement grand, quoique d'une étendue moyenne dans l'échelle de cet immense pays. Ils le désignaient du nom de leur capitale : Onédia, située sur une petite rivière tributaire de ce beau plan d'eau. Nous y campâmes pour la nuit. Les vingt milles de long de ce lagon et les dix milles de rivière entrecoupée de rapides qui nous séparaient de la grosse bourgade nous prirent presque toute la journée du lendemain à parcourir. Sous un flamboyant soleil couchant, nous arrivâmes enfin en vue d'une colline au sommet de laquelle se dressait une grosse pierre de moraine qui, tel un menhir géant, se découpait sur un ciel pourpre et or. Là vivait la nation de la *Pierre debout* : les Onneiouts. Sur ce monticule, un village entouré d'une double palissade dominait les environs. Nous y fîmes une halte autour d'un grand feu, hors de portée des fusils de l'enceinte, sous les chants et les cris d'allégresse de nombreux nobles et guerriers venus nous recevoir avec tous les égards dus à notre ambassade. Avec grand enthousiasme, le père Millet s'empressa de nous serrer dans ses bras, avant de nous faire part des difficultés qu'il éprouvait à convertir les habitants à la religion

49 Les Anglais y bâtiront un solide fort de traite en 1728 pour concurrencer celui érigé par les Français à Niagara. L'armée de Montcalm en viendra à bout en 1756.

chrétienne, qui faisaient preuve de réticence face à son enseignement biblique. Dans le but de gagner leur confiance, sinon leur crainte, j'informai le pasteur de la venue prochaine d'une éclipse solaire.

—Annoncez-leur la venue de cet événement rarissime, lui suggérai-je, cela devrait les impressionner et vous faire gagner quelques fidèles...

À la suite de la réalisation de cette prédiction céleste, son prestige en sortira grandi, tout comme sa communauté de néophytes.

Après les discussions habituelles et les discours hyperboliques de circonstance, nous en vîmes aux motifs qui justifiaient notre présence.

Bien que fortement courtisée par les Hollandais et les Anglais, mais grâce, il est vrai, au travail d'évangélisation du père Millet, cette nation restera alliée aux Français et se montrera relativement ouverte aux enseignements religieux. Les conversions seront nombreuses, surtout après les fameuses prévisions du père. Par conséquent, la construction d'un fort à la porte de leur pays, surtout sous la juridiction d'un particulier comme La Salle en qui ils avaient confiance, n'offusquait d'aucune manière les Onneiouts. Même qu'ils y voyaient un endroit tout proche pour y faire réparer leurs armes et se pourvoir en munitions et autres indispensables denrées. Pour sa part, Louis eut beaucoup de succès, lui qui ne perdait jamais l'occasion de faire l'éloge du catholicisme au cours des conseils et festins qui suivirent ces pourparlers. Notre première étape en Iroquoisie fut donc un franc succès. Dire que les assassins que nous avons éliminés provenaient de cette nation ! Comme quoi toutes les pommes d'un même panier ne sont pas forcément toutes pourries... Notre mission augurait bien ; il n'en serait malheureusement pas toujours ainsi.

Poursuivant notre route, nous atteignîmes une luxuriante vallée où coulait la rivière Mohawk, qui signifie : *les eaux-qui-chantent*. Revêtus de leurs chaudes couleurs automnales, les arbres rivalisaient d'éclat dans une palette de rouille et d'or soulignée par les conifères qui ponctuaient de-ci de-là le tableau de leur fraîche verdure comme autant de points d'exclamation.

En deux semaines, nous gagnâmes Gandouagué, le premier des trois villages agniers. Trois jours plus tard, après les festivités coutumières, nous aboutîmes à Tionnontoguen, la capitale mohawk, où nous fûmes accueillis avec l'allégresse réservée à ce genre de cir-

constance. Puis le père Bruyas nous fit visiter ses farouches paroissiens. Malgré un fort sentiment anglophile, le jésuite était parvenu à convertir nombre d'Indiens de cette nation. Beaucoup de néophytes qui s'étaient sentis persécutés avaient émigré en Nouvelle-France dans la réserve de Saint-Xavier-des-Prés, ainsi qu'à La Prairie-de-la-Magdeleine. Cette migration avait diminué le nombre de paroissiens au point où les irréductibles traditionalistes y voyaient un complot pour les affaiblir ; « *voulant faire un désert de leur pays et ruiner leurs bourgades* », d'après certains.

Malgré que les Agniers furent les plus acharnés ennemis de la Nouvelle-France, ils étaient les plus nombreux au sein de la confrérie iroquoise à embrasser le christianisme, et ce, avec la plus grande fermeté, nous confia le valeureux père. Si ce n'était de l'alcool, néfaste à leur organisme, a-t-il aussi souligné, on verrait bientôt ce bourg adhérer majoritairement à la religion chrétienne. Ces conversions ne se faisaient pas sans mal. Les païens insultaient les Robes noires, qu'ils accusaient de ruiner le pays. De plus, ils les frappaient et les menaçaient de les expulser du bourg. Quand les traditionalistes étaient ivres, la vie des jésuites du village était vraiment en danger !

A contrario, de nombreux détracteurs de cet ordre (Frontenac en tête) les accusaient de s'occuper autant de la conversion des castors que de celle des âmes. Or, les jésuites se disaient soldats de Jésus et le combat inégal qu'ils menaient nécessitait des fonds. L'argent étant le nerf de la guerre, il était normal qu'ils fassent de la traite pour financer leurs œuvres humanitaires. Quant à l'eau-de-feu consommée en abondance, elle provenait des marchands anglais qui troquaient du rhum bon marché contre des fourrures.

Nous apprîmes aussi qu'un grand conseil s'était tenu à Albany au mois d'août de la même année, c'est-à-dire en 1675. Sous la gouverne d'Andros, le gouverneur de New York, les Anglais avaient ratifié avec les Agniers et les Sénèkes (ou Senecas lorsque prononcé à l'anglaise) un traité d'alliance en cas de conflit avec la Nouvelle-France. Par cette entente, le roi d'Angleterre, Charles II, les prenait ni plus ni moins sous sa protection. Cela n'augurait rien de bon pour l'avenir. Néanmoins, nous fîmes bonne impression auprès de nos hôtes, puisque nous obtînmes d'eux un accord tacite pour agrandir notre factorerie de Katarakouy.

Notre voyage diplomatique nous emmena ensuite dans le village suivant, construit près de la rapide rivière Mohawk, et qui portait le nom pour le moins approprié de Kahnawake, soit *Les eaux qui rient*. Son nombre d'habitants, Mohawks pour les Anglais et Agniers pour les Français, avoisinait le chiffre de mille. L'agglomération de maisons longues était protégée par une triple palissade d'épieux pointus. Là aussi, les nouveaux chrétiens étaient en butte aux réprimandes des païens. Une scène particulièrement affligeante m'obligea à sortir de ma lâche neutralité d'ambassadeur de bonnes ententes.

Une jeune fille, amaigrie par les rudes travaux et les mauvais traitements qu'elle subissait quotidiennement, revenait de la rivière avec deux lourds baquets remplis d'eau, quand une bande de gamins turbulents l'encerclèrent pour lui lancer des pierres; certains allaient même jusqu'à lui donner des coups de bâton. La pauvre échappa sa charge, sous les rires méchants de ses tracassiers. Témoin de la scène, je m'empressai de faire fuir cette bande de corneilles criardes pour porter secours à la malheureuse, qui me remercia timidement en me disant que je n'aurais pas dû intervenir, que tous ces tourments ne faisaient qu'amplifier sa foi. Je restai ébahi devant tant de pure candeur et de ferveur religieuse. Je m'enquis de son âge et de son nom.

— *On m'appelle Tekakwitha (celle-qui-avance-en-hésitant) et j'ai dix-huit ans. C'est mon oncle et tuteur, le Grand-Loup, qui m'a surnommée ainsi quand je le suivais craintivement,* répondit la future sainte Kateri (Catherine, dans leur langue) d'une douce voix.

Je me chargeai de la raccompagner à la rivière pour remplir à nouveau ses récipients du précieux liquide, tout en lui glissant à l'oreille qu'aux abords de Montréal existaient plusieurs communautés iroquoises chrétiennes où elle serait la bienvenue.

— *Je sais,* me répondit-elle, *ma tante Anastasia, la sœur de ma pauvre mère, vit à La Prairie, dans la mission située sur les bords des rapides de la rivière de Canada, mais ni mon oncle Grand-Loup ni ses sœurs ne me laisseront les quitter. J'attends un signal du Grand Rawenniio (Dieu); il guidera mes pas. Je le prie chaque jour.*

— *Va en paix, douce Tekakwitha, que Rawenniio te protège; tu le mérites, cher Lys de la Mohawk,* dis-je avant de la quitter.

Une trentaine de lieues plus au sud-ouest, établis dans une région vallonnée, les Onnontagués, nation des collines, s'adonnaient à la luxure et à la beuverie de façon éhontée, d'après le missionnaire qui

résidait parmi eux. Et dire que le plus fidèle représentant de l'Église primitive et fervent ami des Français, Garakontié, l'Ancien, le Considérable, comme le surnommaient avec amour et respect tous les Amérindiens, était de leur race !

Nous arrivâmes à Onnontaé, leur capitale, par une froide journée de décembre. La réception fut moins chaleureuse que dans les cantons précédents, exception faite du *Soleil qui marche* (Garakontié en iroquois), qui nous ouvrit grand les bras. Il se plaignit à nous de ses frères pour qui l'ivrognerie et la débauche constituaient un mode de vie. Tous ceux qui se convertissaient au christianisme, souffre-douleurs des païens, émigraient vers Montréal pour rejoindre les Agniers à la réduction du Sault-Saint-Louis ou à La Prairie-de-la-Magdeleine, en face de Montréal. Certains avaient trouvé refuge dans la mission de la montagne, et d'autres à Lorette, près de Québec. Ces communautés entreprenaient leur nouvelle existence dans cette Nouvelle-France généreuse qui les accueillait en son sein. Enfin, en théorie, vu leur faiblesse pour l'alcool. Pour ce qui est des irréductibles Onnontagués, ils promirent simplement de faire preuve de neutralité face à l'éventuelle construction d'un fort à Katarakoui. N'étant pas en position de force, on s'en contenta !

L'hiver en Iroquoisie ne fut guère plus clément que dans la vallée du Saint-Laurent. Il est vrai que nous étions au cœur de la petite glaciation qui sévissait en ces temps de grande froidure. Six pieds de neige recouvraient le territoire de son épais édredon en duvet d'un blanc glacial. Toboggans et raquettes avaient remplacé canots et pagaies. Nous avançons en soufflant et en tirant derrière nous nos bagages solidement arrimés aux traîneaux. Les raquettes de babiche, en peau d'orignal tressée, s'enfonçaient profondément dans la neige fraîchement tombée. Nous étions en chemin pour le pays des Goyogouins, nation de la grande pipe.

Après avoir croisé quatre lacs longilignes recouverts d'une épaisse couche de glace, nous traversâmes une dense forêt enneigée. Le vent se leva et avec lui, des bourrasques de neige qui nous aveuglaient. Il fallait trouver un abri naturel, car dans cette tempête nous aurions grand-peine à en construire un. Avant la tourmente, j'avais repéré une falaise sur la droite. Dans l'espoir d'y trouver un refuge, je pivotai vers elle. Plus ou moins confiant en mon sens de l'orientation, je fonçais de biais dans la dense végétation afin d'éviter de perdre ma

direction. De même, je tâchais le plus possible de ne pas bifurquer, car il est facile de tourner en rond dans ces conditions. Ce faisant, mon traîneau s'accrochait souvent aux branches serrées, ce qui m'obligeait à le dépêtrer de ces pièges sournois.

Au bout d'une heure de marche harassante, je butai littéralement contre la paroi rocheuse. Le vent tourbillonnait à sa base, furieux de ne pouvoir renverser ce formidable obstacle. En longeant prudemment la falaise sur une distance d'un mille, nous finîmes par découvrir une discrète anfractuosité qui à notre grand bonheur, cachait une spacieuse grotte. Fébrilement, nous allumâmes des torches pour mieux la découvrir...

Cet abri providentiel avait reçu plusieurs visiteurs comme en témoignaient les nombreux dessins qui ornaient les murs. La plupart représentaient des scènes de chasse, d'autres de torture ou d'accouplement. Tous les animaux connus, ainsi que certains qui étaient disparus de l'Amérique du Nord s'y trouvaient ; par exemple, cet éléphant laineux préhistorique pourvu de monstrueuses défenses recourbées ou ces cerfs gigantesques aux panaches démesurés. Ils défilaient sous nos yeux étonnés devant ces merveilles d'un âge révolu.

Un cercle de pierres noircies par la fumée délimitait un foyer depuis longtemps éteint. Des traces de cendres froides et humides prouvèrent qu'un brasier avait éclairé autrefois les parois glaciales de cet antre obscur. Cette profonde caverne représentait un refuge où résidaient des hommes et des animaux depuis des temps immémoriaux.

Cependant, si les humains avaient déserté cet abri au cœur de la montagne, des ours noirs, en revanche, en avaient fait leur tanière hivernale. La chaleur et aussi, le bruit provoqué par les ronflements de nos nouveaux amis, particulièrement ceux de Laurent, se répandirent dans plusieurs autres galeries, ce qui sortit les plantigrades de leur hibernation. De fort mauvaise humeur, mais beaucoup moins affamés que s'ils en avaient été à la fin de leur jeûne, trois énormes ours foncés émergèrent à la lumière en grognant de colère à notre vue. Connaissant le danger que représente ce redoutable ennemi qu'est l'humain, si frêle d'apparence et pourtant si dangereux avec ses armes de mort, les puissantes bêtes hésitaient à passer à l'action. Devant leur peu d'empressement à nous foncer dessus, je rengainai mes pistolets et implorai mes compagnons d'en faire autant en leur demandant dans le langage huron :

—*Voulez-vous que nous massacrons ces animaux qui sont ici chez eux ou bien préférez-vous que nous tentions de vivre tous ensemble en bonne intelligence ?*

Ma proposition fut rejetée à l'unanimité pour trois raisons : premièrement, la viande fraîche que ces ours pouvaient nous procurer nous éviterait toute disette et nous protégerait du scorbut ; deuxièmement, leurs peaux seraient les bienvenues pour affronter l'hiver glacial ; et troisièmement, nous serions plus en sécurité. Comment dormir en paix avec ces énormes carnassiers tout à côté de nous ? Je fis comme Ponce Pilate et m'en remis à leur décision.

Les trois bêtes furent donc abattues sans rémission. Deux mâles et une femelle enceinte... Et non, je n'ai pas essayé d'extraire le ou les fœtus. Puisque la femelle met bas à la fin de l'hiver, les petits n'étaient pas viables. Néanmoins, nos amis se délectèrent de ce mets de choix, tendre à souhait, grillé sur la broche.

Après avoir enfoui la viande que nous ne pouvions transporter sous une avalanche de roches, question de la rendre inaccessible aux animaux, mais à portée de main de nos frères sages, nous reprîmes notre chemin sous un froid soleil éclatant. C'était le jour de Noël et pourtant, nous étions loin des nôtres qui devaient fêter avec ferveur la venue de l'Enfant-Jésus.

Cheminaut péniblement dans la poudreuse avec mes raquettes en pattes d'ours, mes loups me manquaient... Je me revoyais, debout sur les patins arrière de notre luge, dans une course exaltante sur la neige qui jaillissait de leurs longues pattes nerveuses. En lieu et place, nous avançons tranquillement en suivant nos traces à la file indienne, le plus souvent insensibles aux beautés qui nous entouraient tant chacun était plongé dans ses rêveries. Mon beau-frère Gabriel pensait sûrement à Jossée ; pour ma part, Catherine et mon fils Paul occupaient mes réflexions. Quant à la mère en deuil, nul doute que son bébé et sa famille perdus accaparaient toute sa conscience. Laurent, lui, se montrait prévenant avec sa petite cousine. Dès qu'un obstacle freinait la progression de cette dernière, il se portait à son secours. «Affaire à suivre ! » pensais-je devant cet émouvant tableau.

Toute la semaine de ce début de l'année 1676 se passa ainsi, jusqu'à ce que nous rencontrions une délégation de Goyogouins qui s'était lancée à notre recherche. Nous fûmes bien reçus par la nation de la Grande Pipe, bien que certains guerriers tournassent autour de

nos compagnons hurons comme des loups encerclant un troupeau de cerfs pris dans un ravage<sup>50</sup>. Le père Carheil nous fit d'ailleurs part de son découragement devant l'insolence de ses hôtes. Il ne recevait que vexations, coups et injures, surtout depuis que des guerriers étaient revenus victorieux à la suite d'une expédition punitive dirigée contre de leurs ennemis mortels : les Andastes.

Pendant que je palabrais avec les notables indigènes, une femme m'aborda. Son enfant était mourant ; coïncidence troublante, le prêtre l'avait baptisé une semaine auparavant. Y voyant un signe de cause à effet, la mère désespérée me suppliait de rompre le charme en m'entraînant à sa suite.

Dans une longue maison faite de branches et d'écorces, dont l'atmosphère était envahie par la fumée de trois foyers, des odeurs végétales et animales se mélangeaient en un miasme odoriférant au nez de certains, mais plutôt nauséabond pour les non-initiés. Un groupe de chamans chantaient en dansant autour du malade, dans l'espoir de chasser les mauvais esprits de son corps par un tintamarre assourdissant. L'enfant était bouillant de fièvre et son pouls fuyait sous mes doigts. Le malheureux délirait. Je priai tous les chanteurs, musiciens et sorciers d'aller exercer leurs talents autour du brasier extérieur, pendant que je demandai à la mère de faire chauffer de l'eau. Ensuite, je préparai une tisane d'herbes revitalisantes en y ajoutant quelques gouttes de quinine, et fis boire le tout au petit malade. Cela étant, je caressai son front jusqu'à ce que la fièvre fût tombée.

L'enfant ouvrit de grands yeux, étonné de voir un Blanc le cajoler. Lorsqu'il aperçut sa mère, il lui tendit ses petits bras hâlés par le soleil. Il était guéri ! La squaw se confondit en remerciements et me fit don d'un manteau en peau de castor qu'elle venait d'assembler, donc du castor sec pour l'instant. Cela me convenait, car je n'aurais pas à supporter le fumet d'odeurs de son possesseur antérieur. Ces habits en fourrure, portés directement sur la peau, poils à l'intérieur, s'imprégnaient de la sueur de leurs hôtes qui les revêtaient jour et nuit en hiver. Après deux ou trois hivernages, la pelisse était devenue du castor gras. Ce genre de peau est très recherché par les tanneurs, car elle est d'une souplesse et d'une étanchéité sans égale. Les longs poils rugueux tombent pour ne laisser que le fin duvet imbibé de sueur dont

---

<sup>50</sup> Un ravage est un lieu où les cervidés se regroupent pour passer l'hiver, «ravageant» la neige pour mieux y circuler.

on se sert pour faire un feutre résistant à l'eau, idéal pour la confection de chapeaux de toutes formes et de toutes fonctions, capables d'affronter les pires éléments, tel le fameux *tapabord*, très populaire en ce pays. N'oublions pas que le parapluie ne sera en usage qu'au dix-neuvième siècle !

De retour au Conseil de bande, un Iroquois anglophile, donc francophobe, haranguait les braves réunis.

— *Chaque fois qu'une Robe noire fait une cérémonie de baptême, le converti meurt d'une maladie ou d'un accident. Les Hollandais et les Anglais nous ont dit de nous méfier des missionnaires que nous envoie l'Onontio ; ce sont des espions à la solde de la France. En nous divisant avec leurs idées malsaines, ils nous affaiblissent en plus de nous tuer à l'aide de leur sorcellerie ! Hiro ! (J'ai dit !)*

Les autres approuvèrent ses dires en lançant de sonores *Ho ! Ho !* Je crus bon d'intervenir dans leur langue pour prendre la défense de ce pauvre père jésuite qui en avait plein les bras.

— *J'entends souvent ce genre de reproches depuis que je suis en Iroquoisie. Ce ne peut être le fruit du hasard puisque vous employez tous les mêmes mots. Nos adversaires, Hollandais et Anglais, vous les ont soufflés dans la bouche !*

Ma réflexion eut beau déclencher des murmures hostiles, je continuai néanmoins.

— *Ne voyez-vous pas qu'ils veulent semer la discorde entre votre fière nation et la Nouvelle-France ? Les malades et les morts que vous imputez aux pratiques religieuses résultent de vos fréquents contacts avec les Européens qui transportent de nouvelles contagions en provenance de leurs pays. Elles sont bénignes pour eux, mais mortelles pour vous. L'enfant qui allait mourir ne souffrait que d'un simple rhume, une affliction anodine de l'autre côté du Grand Lac Salé, mais létale ici ! Lors de votre dernière transaction à Albany, avez-vous remarqué un homme qui toussait ou qui se mouchait bruyamment ?* questionnai-je.

— *Oui !* répondit un des sachems, *le grand Hollandais aux cheveux de feu qui comptait nos fourrures n'arrêtait pas de tousser et de cracher à terre ; je n'ai pas voulu toucher la main morveuse qu'il m'a tendue.*

— *Moi je l'ai fait !* avoua le père du jeune malade ; *je n'ai pas eu tes scrupules et mon fils a failli en mourir. Merci, Aigle Blanc, d'être*

*intervenue. Tu parles droit; tu vois clair dans le jeu de tes rivaux. Nous avons intérêt à suivre tes conseils éclairés... Hiro!*

C'est ainsi que fut entérinée notre entente avec ce peuple fier... Il ne restait plus qu'à convaincre les redoutables Tsonnontouans, clan de mon beau-frère, des bienfaits d'un poste de traite à l'autre bout du Grand Lac. Par la même occasion, pourquoi ne pas tâter le terrain pour obtenir leur consentement quant à l'érection d'un autre poste à leur porte, près de la rivière Niagara? La partie ne s'annonçait pas facile.

Trois semaines de marche harassante plus tard, nous pénétrions dans l'ancien pays d'adoption de Gabriel Deseronto : celui de la nation de la Grande Montagne. Sur les rives de la rivière gelée *Karontagouat* (aujourd'hui *Genesee river*) se dressait le village fortifié de la plus belliqueuse nation iroquoise – qui avançait même les Agniers – celle des Tsonnontouans, que les Anglais appelaient Senecas!

Notre venue annoncée fut l'occasion de réjouissances... Hélas! Pas pour tout le monde. Des prisonniers Andastes, hommes et femmes, furent torturés dans les règles de l'art et dans toute l'horreur que cela comporte. Je n'entrerai pas dans les détails, car mon cœur se soulève encore à ces cruelles réminiscences.

Là aussi l'alcool faisait des ravages. Les pères Raffeix et Garnier avaient fort à faire pour ramener les brebis égarées dans la bergerie du Seigneur. Ils se sentaient comme ces paisibles ovins entourés de loups affamés. Malgré cela, la popularité de Renard argenté (La Salle) fit pencher la balance en notre faveur. Nous avons fait valoir à nos hôtes l'idée que si un autre magasin de traite se bâtissait à leurs portes, nous pourrions revenir les voir plus souvent, surtout si nous construisions un gros navire, comme ceux qui bravent les océans, pour se jouer des distances et des tempêtes qu'on rencontre dans cette mer douce. Cette perspective les laissa songeurs.

Nous passâmes le reste de l'hiver dans ce village, hospitalier pour les amis et havre de souffrance pour les autres. J'allais souvent au bord du grand lac Ontario, aussi connu sous le vocable non usurpé de lac des Iroquois; nous l'appellerons également lac Frontenac en l'honneur de notre intrépide gouverneur. Insensible au nom dont on l'affublait, le Grand Lac était figé par les glaces épaisses; la banquise s'étendait à perte de vue, éblouissante de clarté sous un froid soleil.

L'hiver passa en palabres enfumées dans nos longues maisons odorantes, sous le son des tam-tams et des chants ancestraux.

## CHAPITRE 18

### Retour mouvementé

Par une journée ensoleillée de mars, nous entendîmes de gros claquements semblables à des coups de canon. La croûte glacée se brisait de toutes parts en dressant ses plaques opalines qui hérissaient la surface jadis uniforme d'éclats cristallins irisés par le soleil.

En prévision de notre retour, nous avions fait boucaner de la viande et du poisson capturé grâce aux nombreux trous percés dans la glace dans le but d'y passer un filet. Cette technique efficace procurait aux Tsonnontouans une nourriture riche et abondante à portée de main. De vastes champs de blé d'Inde, pour l'instant endormis sous la neige, complétaient leur régime et contribuaient à leur richesse. De nombreux animaux domestiques, obtenus par troc, vaquaient en semi-liberté dans les pacages environnants. La plus importante source de revenus de ce peuple n'en demeurait pas moins la traite fourrures. Ayant éliminé tous leurs voisins plus ou moins apparentés, mais doublés de concurrents, vivant autour des Grands Lacs Ontario, Érié et Huron, les Tsonnontouans demeuraient les intermédiaires privilégiés des Anglais, plus particulièrement ceux de New York.

Nous étions tellement impatients de partir que nous n'attendîmes pas l'entière débâcle des glaces avant de mettre nos deux canots neufs à l'eau ; durant le rude hiver, nous avions construit ces voitures d'eau à l'intérieur de notre longue cabane en rêvant au jour prochain de notre retour. Nos nouveaux amis nous accompagnèrent jusqu'au Grand Lac libre de toute glace, excepté quelques plaques ou gros glaçons qui flottaient à la dérive, mais qui ne représentaient pas un grand risque.

Les soixante lieues qui nous séparaient de Katarakoui exigèrent un mois de navigation en raison des vents contraires, du mauvais temps en général et de l'énorme distance à couvrir. Nous fîmes une dernière escale sur l'île où nous avons trouvé Marie-Ève et la baptisâmes l'île Gallou, en souvenir de sa famille massacrée. Le lendemain, nous rejoignîmes le fort Frontenac. Une pause de deux jours nous permit de renouveler nos forces avant d'affronter le dangereux fleuve en crue, résultat de la fonte des neiges. J'en profitai pour rassurer Le Ber et Bazire, les commandants du fort, sur les intentions

pacifiques des Iroquois. Je me servis du temps imparti pour rédiger mon rapport, autant officiel que confidentiel, à Frontenac, qui attendait fébrilement les résultats de notre ambassade dans son nid d'aigle du château Saint-Louis de Québec.

En suivant le bras principal du fleuve, nous défilions rapidement le long de la rive escarpée et ravinée par les flots abrasifs. Aucune plage, aucun havre de paix providentiel pour nous permettre d'aborder ; nous dérivions, emportés par le courant impétueux et entourés de gros glaçons. Il valait mieux ne pas verser, sinon la catastrophe nous guettait.

Plus nous descendions le fleuve Canada, plus le temps devenait froid et les sauts risqués. À présent, la grande rivière était partiellement recouverte de glace et de neige, ce qui produisait de sinistres craquements à notre passage. Louis suggéra de faire une halte prolongée et d'attendre la débâcle complète. À son avis, il était inutile de risquer nos vies alors que nous étions si près du but. Il n'avait pas tort.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous bâtîmes une cabane confortable en bordure du chemin de portage.

Pour tuer le temps, entre autres choses, je laissai nos amis œuvrer sous la protection de Gabriel et partis chasser dans les environs en vue d'agrémenter notre sagamité de viande fraîche.

Non loin de moi, je crus discerner deux porcs-épics au sommet d'un vieux chêne. Ce n'est certes pas une chasse glorieuse, mais ce curieux rongeur, qui ne manque pas de piquants, est délicieux, même cru ! En contournant l'énorme arbre séculaire pour avoir une vue dégagée sur mes cibles, je remarquai que le gros tronc, en partie évidé, formait une cavité pouvant servir à cacher de la nourriture ou abriter un voyageur pour la nuit. Après avoir sorti mes pistolets de ma ceinture, je les pointai sur les deux taches noirâtres, difficilement identifiables à cause du soleil qui jouait à cache-cache dans les branches.

L'astre solaire lançait ses rayons aveuglants qui brûlaient mes rétines devenues larmoyantes, quand un grognement furieux, accompagné d'un tremblement de terre, me fit pivoter vivement. Du coup, je vis arriver un ours au galop dans le but évident de me faire un mauvais parti. Par réflexe, je déchargeai mes armes à bout portant et reçus néanmoins la lourde tête de l'animal en pleine poitrine ; ce qui me projeta violemment à terre, le souffle coupé ! La bête s'écrasa près de moi, raide morte. Je restai prostré, le temps de retrouver mes esprits.

Inquiet, Gabriel accourut à mon secours et me releva. Je le rassurai, lorsque des pleurs et des cris d'enfants nous parvinrent du haut de l'arbre. Les silhouettes que j'avais prises pour des porcs-épics étaient en fait des oursons, qui, voyant leur mère inerte et sans vie, braillaient comme des petits humains... J'en fus bouleversé.

— *Je sais qu'ils sont très bons à manger et que leur fourrure est recherchée, mais je ne veux pas qu'on fasse de mal à ces petits !* lançai-je d'un ton décidé à mes compagnons.

Suivant les conseils de Louis, nous laissâmes la dépouille de la mère au pied de l'arbre qui lui servait d'abri, et fîmes semblant de partir. En peu de temps, les oursons rejoignirent leur génitrice en poussant des cris à fendre l'âme. Gabriel et moi sautâmes sur ces malheureux orphelins pour les immobiliser, non sans mal, et leur passer une laisse autour du cou. Avec des branches tressées, nous leur fîmes un solide enclos que nous avons adossé au nôtre pour qu'ils s'habituent à notre odeur. À peine sevrés, nous les nourrîmes d'œufs d'esturgeon, de blé d'Inde dont ils raffolaient, de poissons et de crosses de fougères, abondantes en cette saison. À ce régime, ils prirent rapidement du poids et devinrent vite familiers. Tels des animaux de compagnie, ils allaient même jusqu'à nous quémander des caresses, dans une autre remarquable démonstration d'adaptation du règne animal.

— Maintenant qu'ils sont sevrés, me suggéra un jour Gabriel, il vaudrait mieux les libérer dans la nature plutôt que de les ramener avec nous, comme tu sembles le vouloir. Pour l'instant, ce sont deux grosses boules de poils amusantes et adorables, mais en peu de temps, on aura devant nous des colosses difficilement maîtrisables et dangereux, surtout pour les jeunes enfants.

Reconnaissant la justesse de son raisonnement, je suivis son conseil en espérant que ces animaux, qui ne nourrissaient plus aucune crainte envers les humains, ne s'approchent plus d'eux à l'avenir.

Durant la nuit, je laissai la porte de leur enclos entrouverte, si bien qu'ils prirent la file de l'air en couinant de joie. « Bonne chance, charmants oursons, veillez bien sur votre peau », dis-je en mon for intérieur en les entendant s'enfuir en chahutant.

Dans l'arbre tanière, nous leur avons laissé pour un mois de provisions, en espérant qu'ils n'en profitent pas pour se payer un festin à tout manger, à l'instar de certains humains imprévoyants.

Une semaine plus tard, le fleuve était libre de glace, bien que gros de sa fonte. Avec un minimum de portages, tant était grande notre hâte de revoir nos êtres chers, nous arrivâmes au lac Saint-Louis début mai. Ce dernier s'écoulait dans le Saint-Laurent en de multiples bonds rugissants. Pour éviter de faire encourir cet ultime risque à nos amis, nous les laissâmes sur les rives de Lachine, avant d'entreprendre une fois de plus la descente endiablée du Saut-Saint-Louis.

Je ne sais pas si c'était en raison de l'adrénaline qui circulait dans mes veines ou de l'anxiété de revoir nos proches, mais mon cœur battait la chamade. J'exultai toute cette tension en poussant le long cri de l'aigle victorieux quand il retourne au nid avec un butin dans ses serres. Nos animaux répondirent à cet appel. Pour sa part, Gabriel poussa son cri de guerre, lequel fit fuir les corneilles qui avaient envahi l'île aux Hérons ; elles s'envolèrent dans un brouillard d'encre en craillant d'indignation.

Catherine et Josnée, qui tenait son petit ange dans ses bras, apparurent sur la pointe de notre minuscule domaine. Je cherchais Paul des yeux, quand je l'aperçus en haut d'un peuplier. Il me faisait de grands signes en criant de bonheur. D'un même mouvement, Gabriel et moi levâmes nos pagaies en signe de salut.

L'arrêt à contre-courant se fit sans anicroche, et nous sautâmes dans les bras de nos femmes en pleurant de joie. Nos épanchements furent brefs, car nous dûmes partir aussitôt pour aller chercher nos compagnons de voyage avec notre nouvelle charrette.

La soirée fut animée de fascinants récits de voyage, de rires et de regards appuyés qui en disaient long. Il fut convenu que nous resterions trois jours pour fêter nos retrouvailles avant de repartir pour Québec afin de mettre la touche finale à notre rapport.

Le couple Marie-Ève et Laurent, bien que sommairement marié par Louis durant le voyage, partagea l'ancienne chambre d'Anne-Marie. Pour sa part, Louis se contenta d'étendre sa natte près du foyer.

Dans notre lit, Catherine et moi retrouvions enfin le calme, la tendresse et la volupté. Ha ! Comme je comprenais, à présent, le sens du dicton anglais : *Home, sweet home !*

## CHAPITRE 19

### Voyage utile à Québec et sur l'île d'Orléans

À la veille d'un nouveau départ, alors que Gabriel, Paul et moi faisons les préparatifs de remise à l'eau de notre ketch, *l'Aigle Blanc II*, Laurent le taciturne vint me parler.

—*Merci, Aigle Blanc, de nous avoir accueillis dans ta chaleureuse maison. Nous savons que ton domaine a besoin de bras vaillants pour l'entretenir. Aussi, nous aimerions, Marie-Ève et moi, rester à demeure avec vous. Nous sommes déjà attachés à toute ta famille, ainsi qu'à toi et à Grand Puma. Nous savons ce que nous vous devons. Acceptes-tu de nous garder ?*

—*Vous honorez notre famille à vouloir ainsi vous joindre à nous, répondis-je en souriant. Je vais consulter nos épouses pour la forme, mais je suis sûr qu'un peu de compagnie leur serait agréable et d'un grand secours.*

C'est ainsi que notre famille s'agrandit de deux nouveaux membres. Louis préféra se retirer à Québec avec Frontenac. Il me remercia toutefois de prendre la relève auprès de son petit-neveu et de sa petite-fille, en ajoutant qu'il se sentait rassuré de les savoir sous notre protection. De son côté, il doutait d'avoir encore bien des années à passer sur cette terre... (Il n'avait pas tort, car son corps fatigué trouvera le repos éternel dès l'année suivante.)

Laissant à nouveau le domaine sous la protection des animaux, c'est à la première heure que toute la famille appareilla dans la brume matinale, promesse d'une chaude journée de mai.

Trois jours plus tard, nous larguâmes les amarres sur le débarcadère du port de Québec, qui était encombré de petites embarcations fluviales, les transocéaniques n'ayant pas encore fait leur apparition.

La basse-ville disposait ses maisons normandes autour de la Place-Royale où le buste en bronze de Louis XIV sera inauguré en 1686. Une rue pavée longeait la berge que bordait l'impressionnante falaise contre laquelle des maisons bourgeoises se pressaient. Sur la rive fortifiée ainsi que sur la crête escarpée, une batterie de canons au museau noir pointé dans l'embrasure des créneaux en défendait l'approche. Le chemin de la côte de la Montagne grimpait en serpentant

vers les imposantes demeures, alors que le séminaire et le collège occupaient une place privilégiée, campés fièrement sur la colline. Le château Saint-Louis, soutenu par des arcs-boutants à flanc de paroi rocheuse, dressait sa masse rassurante, entouré d'un solide rempart en pierres de taille. Tel un géant, il montait la garde sur le promontoire du cap Diamant, l'air de menacer le large d'où pouvait provenir l'Anglais et sa flotte de guerre. Tout en haut, sur une butte altièrre, une solide redoute gardait la campagne environnante tout en veillant sur le château, résidence des gouverneurs.

Pendant que les femmes et Laurent, faisaient quelques emplettes dans la Basse-Ville, Louis, Gabriel et moi montions rencontrer le gouverneur Frontenac : le grand Onontio, comme le nommaient les Indiens avec déférence.

Le comte fut affable, à son habitude<sup>51</sup>, encore plus avec Louis avec qui il partageait une franche amitié. Nous lui résumâmes notre voyage, incluant le drame de la malheureuse Huronne retrouvée et de la terrible vengeance qui s'en était suivie. Le gouverneur opina du bonnet en approuvant notre geste, puis mentionna que ces sauvages avaient rompu un traité de paix envers nos alliés autochtones et que donc, justice avait été rendue.

— À combien estimez-vous leurs forces ? s'enquit-il.

Sortant mon cahier rempli de notes et de croquis en lien avec notre voyage, je m'empressai de répondre en lui montrant les esquisses :

— Les Onneiouts sont les moins nombreux avec seulement 200 guerriers, mais leur village est bien protégé, comme vous pouvez le constater sur ce plan, car il est sur une colline. Les Agniers, quant à eux, sortent affaiblis de la guerre qu'ils ont livrée au roi Philippe ; de plus, beaucoup de néophytes sont venus en Nouvelle-France pour vivre en accord avec leur nouvelle religion ; ceux qui restent sont farouchement anglophiles et plutôt francophobes. Nous avons visité seulement trois de leurs cinq villages, car les deux autres se trouvent au sud du lac Saint-Sacrement, en aval de la rivière Mohawk. C'était trop loin de notre itinéraire. Mais ceux que nous avons vus sont amplement pourvus en armes et en victuailles. Aussi, chacun dispose d'une centaine d'hommes en âge de se battre. Les Onnontagués peuvent rassembler de 300 à 400 combattants, et sont dispersés dans trois villages assez

51 Pas avec tout le monde, apparemment ; il pouvait se montrer très caractériel à l'occasion.

mal défendus. Les Goyogouins, pour leur part, alignent 500 warriors, alors que les Tsonnontouans, eux, représentent un réel danger, car ils comptent plus de mille guerriers. Il y a aussi le fait qu'ils viennent de remporter une grande victoire contre leurs ennemis héréditaires, les Andastes. Ils ont été aidés par des colons du Maryland, il faut le reconnaître, mais tout de même. Ils n'ont donc plus à craindre d'ennemis au sud, puisque les Chouanons de la vallée de l'Ohio et les Andastes de celle de la Susquehanna sont soit exterminés, soit dispersés, soit assimilés par les Tsonnontouans, ce qui est venu, dans ce dernier cas, combler les brèches au sein de leurs rangs. Il faut s'attendre à ce qu'ils se montrent plus insolents que jamais, surtout depuis que les Cinq Nations ont signé un traité d'alliance avec la colonie de New York par l'entremise de l'opportuniste Andros au grand conseil d'Albany qui s'est tenu au mois d'août 1675. Comme le disent si bien nos courageux pères qui œuvrent dans ces contrées sauvages : « Pour convertir les Iroquois, il faudrait entreprendre de les réduire à la foi avec deux bras : l'un d'or et l'autre de fer ; c'est-à-dire, les gagner par des présents et les tenir soumis par la crainte des armes. »

— Maintenant que vous les avez côtoyés, me demanda Frontenac, quelles sont vos conclusions au sujet de ce peuple ?

— Qu'ils sont capables du pire comme du meilleur, répondis-je sans hésiter. Ils se montrent rarement lâches, souvent téméraires, et ils cultivent la paresse comme une vertu généreuse autant que mercantile. Les Sauvages peuvent être tout à la fois fourbes et loyaux ; bref, ils sont exactement comme nous, les Blancs !

— Ça m'a toujours paru une évidence ! s'exclama le gouverneur à l'abondante crinière. C'est pourquoi je m'en tiens à la politique de la carotte et du bâton, telle que prônée par les missionnaires : un bras d'or pour les flatter et un bras de fer pour les maintenir en paix. Vous avez tous admirablement accompli cette mission visant à notre rapprochement avec ce peuple belliqueux capable de nous sauter à la gorge à la moindre occasion. Avec La Salle et ses hommes, nous allons nous mettre en route pour Cataracoui afin de rencontrer leurs représentants et ratifier un nouveau traité de paix. Je ne vous commanderai pas de nous accompagner ; vous avez bien mérité de souffler un peu avec vos proches. Que puis-je faire pour récompenser le dévouement exemplaire dont vous avez fait preuve, Gabriel et vous ? Sans attenter à votre intégrité, assurément !

— Votre Excellence, œuvrez comme vous le faites depuis le début pour garder ce pays en paix et ce sera pour nous la plus belle des récompenses ; si nous pouvons vous y aider, n’hésitez surtout pas à faire appel à nos services, qui vous sont acquis d’avance, conclus-je en saluant notre prestigieux hôte d’un large mouvement de mon tapabord.

Peu de temps après, une délégation iroquoise eut l’outrecuidance d’exiger que le grand Onontio se rende dans la baie de Quinté, soit à une centaine de milles au sud du fort Frontenac, pour y rencontrer leurs délégués. Le principal intéressé leur répondit que ce n’était pas aux enfants à convoquer le père, mais au père à inviter ses enfants à sa table. Coupant la poire en deux, il les convia donc dans *son* fort, où ils furent très bien reçus et impressionnés, aussi, par tout cet étalage d’armes et de combattants.

À cette époque, les effectifs militaires étaient faibles, pour ne pas dire inexistant, pour protéger le Canada. Depuis le départ des troupes du régiment de Carignan en 1667, aucun renfort n’a été envoyé pour les remplacer. La France consacrait toutes ses forces vives à lutter contre la ligue des nations dressées contre elle par le prince d’Orange, le stathouder<sup>52</sup> de la Hollande et futur Guillaume II, roi d’Angleterre.

Nous ne disposions alors que d’une compagnie de soldats, soient environ cinquante hommes encadrés par quelques officiers, tous éparpillés dans la colonie. Toutefois, grâce aux quatre à cinq cents miliciens, habitants et gentilshommes canadiens, principalement des anciens du régiment convertis en résidents permanents, nous pouvions faire encore belle figure auprès de la ligue des Cinq Nations (cinq cantons serait le terme plus approprié), puisque malgré leurs prétentions, d’après ce que nous avons pu constater, l’ensemble des tribus rencontrées constituait un seul peuple iroquois. Ils parlaient une langue commune, avec quelques régionalismes, et cohabitaient dans un pays, bien qu’immense et éloigné les uns des autres, en bon voisinage, et formaient collectivement une puissante nation qu’il fallait se garder de prendre à la légère.

Dans le but évident de les intimider quelque peu, Frontenac se servait abondamment de la milice pour les impressionner ; il n’avait pas d’autre choix, puisque nous n’avions pas de véritables militaires à leur opposer.

---

<sup>52</sup> Gouverneur aux pouvoirs accrus.

Notre devoir accompli, Gabriel et moi retournâmes au port où nous attendaient nos épouses et le jeune couple de la nation du Cerf... Si Marie-Ève portait des tresses longues, Laurent, lui, arborait une épaisse tignasse de cheveux assemblés en queue de cheval. L'appellation de Huron, dans son cas, était mal appropriée et péjorative, maintenant que je savais que leur véritable patronyme était Wendat.

Étant donné que nous étions à Québec, je proposai d'aller visiter ma jeune sœur sur l'île d'Orléans, sise tout près, proposition qui fut approuvée à l'unanimité, il va sans dire.

Située juste hors de portée des canons du cap Diamant, longue de vingt milles et large de cinq, la grande île séparait en parts égales le vaste fleuve. Si le large *Magtogoek* – ainsi désigné par les Algonquins – était de trois lieues en amont, le Saint-Laurent, pour sa part, se scindait en deux bras d'un mille pour mieux l'embrasser.

En voyant cette belle île couverte de vignes sauvages, Jacques Cartier lui avait donné le nom de Bacchus, le dieu romain de la végétation en général et de la vigne en particulier (et non de la débauche, comme le laissaient entendre de mauvaises langues). Champlain l'avait rebaptisée île d'Orléans en l'honneur du duc Gaston d'Orléans, Monsieur le frère du roi Louis, treizième du nom. Je lui préférais de beaucoup ce nom que je trouvais plus noble, bien que le personnage glorifié en fût peu digne<sup>53</sup>.

Fortement colonisée, cette île était divisée en plusieurs paroisses dont la plus importante se nommait *La Sainte-Famille*. Depuis peu, celle-ci possédait sa propre école, là même où Anne-Marie exerçait.

Nous doublâmes l'anse de Beauport où se jette la rivière Saint Charles, avant d'entrer dans le bras nord du fleuve, entre la grande île et les basses terres de L'Ange-Gardien. Au loin se dressait la Côte-de-Beaupré, vestige de l'ancien rivage, au temps où les glaces avaient libéré le lit de la rivière trois fois plus large. Du bord marécageux à la butée linéaire, les champs labourés se succédaient dans un alignement tout militaire, de façon à ce que chacun puisse avoir accès au fleuve. Les parcelles de terrain étaient relativement étroites par rapport à leur longueur, laquelle pouvait s'étendre sur des milles. Cet agencement agraire était judicieusement appelé : *en arêtes de poisson*. En ce qui concerne l'île d'Orléans, le boisé central qui partageait l'île, limitait la longueur des concessions à un mille tout au plus de chaque côté.

53 Gaston d'Orléans complota sa vie durant pour usurper le trône de son frère Louis XIII.

Un clocher brillant nous guida vers son môle où étaient amarrées plusieurs barques de pêche.

Pour ne pas perturber la classe, nous attendîmes la fin de la journée avant de nous rendre à l'école. En attendant, nous nous promenâmes dans les environs. C'est ainsi que nous pûmes visiter un village Huron-Wendate, où Laurent et Marie-Ève furent contents de revoir certains compatriotes et de prendre de leurs nouvelles.

En soirée, de retour au village Sainte-Famille, nous prîmes la direction de l'école adossée à l'église.

Juchée sur une estrade qui surélevait son pupitre, Anne-Marie corrigeait une pile de feuillets à la lueur d'une lampe à huile. Absorbée par son travail, elle sursauta lorsque je toquai au carreau de la croisée. Nous reconnaissant à travers la porte vitrée, elle se précipita pour nous ouvrir. Prise de frénésie, elle sautait dans les bras de chacun de nous. Après que nous nous soyons tous calmés, j'en profitai pour présenter nos nouveaux amis, qui se tenaient en retrait, un peu gênés par ces démonstrations d'amour. Nous posâmes à Anne-Marie mille questions sur sa vie, ses élèves, ses voisins et ses nouveaux amis. Avec patience, elle nous rassura en affirmant qu'elle était heureuse dans sa nouvelle vie, même si nous lui manquions beaucoup. Une chose la tracassait, cependant. À l'exemple de son modèle, Marguerite Bourgeois, qui avait tenu sa première école mixte dans une étable, Anne-Marie donnait la classe aux deux sexes, vu le peu d'enfants à éduquer. Toutefois, l'un de ses élèves, qui selon elle était un stupide cancre, se plaisait à lui tenir tête. Il se moquait de la façon dont elle s'exprimait, de ses toilettes, et même de sa manière d'enseigner. À bout d'arguments, ma pauvre sœur avait dû demander de l'aide au curé, qui s'était contenté de lui répondre que le Seigneur ne rejetait pas les brebis galeuses...

—Même le Seigneur aurait perdu patience devant un tel insolent ! s'exclama Anne-Marie.

—Demain, tu me le montreras ; j'aurai une petite conversation avec ce jeune homme, lui proposai-je à son grand soulagement.

Pendant que les femmes partageaient la chambre d'Anne-Marie au deuxième, les hommes étendirent leurs couvertures sur le plancher entre les bancs de la classe.

Debout à l'aurore, Anne-Marie nous fit les honneurs de sa table. Le tout fut rangé à temps pour accueillir les enfants. Je fus surpris de la taille de certains ; l'un d'eux, aussi haut que moi (5 pieds 8 pouces,

une grandeur respectable pour l'époque), me bouscula au passage sans s'excuser avant d'aller s'asseoir derrière ses camarades. Lorsque tous eurent enfin gagné leur siège, l'institutrice fit les présentations. Arrivée au dernier rang, elle laissa tomber avec fatalisme :

— Et, là, tout au fond, Georges Gagnon !

— C'est pour mieux dormir, mam'zelle, répliqua l'insolent.

— Plutôt que de dormir, Georges, jugeai-je bon d'intervenir, que dirais-tu de m'accompagner dehors pour prendre une marche de santé tout en bavardant ? Tu pourrais me montrer ton coin de pays...

— Si je refuse, votre sœur me donnera la fessée, peut-être ?

Cette remarque déclencha des éclats de rire chez les enfants émoustillés par l'image. Le matamore s'en pavana, jusqu'à ce que ma réponse lui cloue le bec.

— Non, mais en revanche, si tu refuses, tu passeras pour un pleutre auprès de tes camarades. Dis-moi, Georges, tu es un grand garçon à ce qu'il me semble, aurais-tu peur d'une conversation d'homme à homme ?

Sous les ricanements de ses confrères de classe, le grand Georges déplia sa carcasse de sous son pupitre, où il semblait à l'étroit, et me suivit en maugréant.

Une petite rivière qui séparait l'île en deux s'écoulait en chantant à travers la forêt pour rejoindre l'autre rivage. Nous longeâmes le sentier qui la suivait fidèlement en respirant avec délice de fraîches senteurs printanières. Dans ce joli décor champêtre, j'appris une partie de la vie de Georges Gagnon...

Son père était un fameux coureur de bois qui s'était enrichi grâce à la traite de fourrures. Nonobstant le fait qu'il soit venu de France avec sa femme et son unique enfant, il passait plus de temps chez les sauvages qu'auprès de sa propre famille. Un jour, alors que son fils Georges avait dix ans, il revint à la maison, blessé par une flèche iroquoise. Puis, la gangrène infecta sa jambe.

— Avant de mourir, il m'a fait jurer de ne jamais pratiquer la traite et d'apprendre un métier honorable, raconta Georges, maintenant âgé de quinze ans.

— C'était un bon conseil ; ton père devait t'aimer beaucoup, mais tu sembles mal parti pour suivre ses recommandations. Tu sais, ce n'est pas une bonne chose d'être amoureux de ton institutrice...

— Qui... qui vous l'a dit ? bafouilla l'adolescent en prenant la coloration d'une écrevisse bouillie.

— Ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! Quand elle te regarde, tu rougis et tu fais ton matamore ; et quand elle te tourne le dos, tu la suis des yeux comme un petit chien en quête d'affection. La seule façon que tu as trouvée pour attirer son attention, c'est de te montrer désagréable... Est-ce que je me trompe, jeune homme ?

— Non, monsieur. Je crois que je ne comprends pas les filles, ou bien ce sont elles qui ne me comprennent pas... Que dois-je faire ?

— Pour commencer, on va te faire changer d'école ; tu es trop grand pour cette classe. Avec la permission de ta mère, je vais t'inscrire au collège de Québec et j'en assumerai les frais. Cet établissement possède d'excellents professeurs de français, de latin et de mathématique... Ne fais pas la grimace... Aimerais-tu pouvoir parcourir le fleuve et les océans ? Oui ! Alors, sache que ces pédagogues forment des pilotes, des marins, des hydrographes, des ingénieurs de fortifications, ainsi que des canonniers, et que tous ces métiers requièrent de savants calculs. Les chiffres sont aussi importants que les lettres. Cependant, je t'avertis, les précepteurs de ce collège ne badinent pas avec la discipline ; ne fais pas ton jansénisme là-bas, car ils en ont maté de plus durs que toi. Tu portes le nom d'un saint qui aurait vaincu des dragons. Un jour, ce pays sera envahi par d'autres genres d'engorgements, et il faudra des hommes comme toi et mon élève Pierre Le Moyne d'Iberville, de jeunes hommes pleins d'énergie pour l'aider à combattre. En attendant, étudie sérieusement, pratique l'escrime, le tir et la natation pour canaliser tes forces brutes. Quand tu auras décroché ton diplôme, mets ton plus bel habit, reviens voir Anne-Marie avec un beau bouquet de fleurs, récite-lui un poème que tu lui auras composé, et déclare-lui ta flamme... Ça devrait toucher son cœur ; sinon, regarde ailleurs. Avec ta nouvelle assurance, tu n'auras que l'embarras du choix, lançai-je avec un sourire plein de masculine connivence.

Les formalités remplies, nous laissâmes Anne-Marie et Georges à leur destin, en voguant à nouveau vers le nôtre... Et la différence d'âge, direz-vous ? Eh bien, ma sœur, née en 1655, avait officiellement vingt-et-un ans, mais en paraissait à peine seize. Quant à Georges, avec sa taille et ses muscles, il en faisait dix-huit, sauf qu'il avait la mentalité d'un gamin, et je comptais sur les sévères précepteurs du collège de Québec pour remédier à cela.

N'ayant aucune raison de nous presser, nous prîmes deux semaines pour remonter le fleuve jusqu'à Montréal, puis nous laissâmes le ketch en son môle durant la saison navigable. À notre retour, les animaux nous firent la fête. Il apparaissait clair qu'ils s'étaient morfondus en notre absence. Pour nous faire pardonner, nous fîmes un pique-nique en haut de la montagne enchantée, où humains et animaux prirent un plaisir salubre. Assis en tailleur sur un promontoire dominant la vallée, nous contemplions les vastes territoires environnants en entonnant des chansons à boire tout en buvant raisonnablement.

Au cours de l'été, une triste nouvelle nous arriva de l'Iroquoisie d'en haut. Le Vénérable, le Considérable, le Soleil qui marche, Garakontié s'était éteint. Notre ami n'était plus ! Lui qui pendant vingt-cinq ans avait œuvré pour la paix entre nos deux peuples, lui qui avait tenu à l'écart les Sénèkes des guerres que nous livraient les Agniers avant de les rallier à la paix eux aussi, lui qui avait formé un parti francophile en Iroquoisie contre vents et marées, nous avait quittés. C'était une perte incommensurable pour la Nouvelle-France. Évidemment, certains Anglais, tel Andros, le gouverneur de New York, s'en réjouirent, car ils connaissaient la grande influence qu'il avait sur son peuple en ce qui concernait les Français.

L'Iroquois eut des funérailles dignes d'un roi et fut inhumé parmi les siens. Une grande croix, symbole de celle qu'il avait portée sa vie durant, marquait sa tombe. La paix serait désormais plus fragile entre Iroquois et Français ; il faudrait redoubler de prudence et de diplomatie. Frontenac et La Salle s'y emploieraient. Bien sûr, nous les soutiendrions discrètement dans cette démarche.

Nos nouveaux amis, mariés officiellement par le père de Casson au cours de l'été, se fondirent avec succès dans notre famille. Même qu'ils l'agrémentèrent d'un nouveau membre. Marie-Ève nous avait caché son état grâce à son ample robe en daim. À l'automne, sa grossesse devint évidente. Lorsqu'elle fut prête à accoucher, la future mère refusa l'aide de quiconque, trouva un coin discret de l'îlot et, après s'être accroupie devant un arbre qui la soutenait de ses branches basses, elle déposa sur l'herbe tendre son nouveau-né comme une biche confiant son faon à la verte couche des champs. Quand tout fut fait, la brave femme rentra fièrement pour nous présenter sa braillarde progéniture qui porterait le nom du grand-père, Louis Taondechoren,<sup>54</sup>

54 Selon une coutume indienne, il était de bon ton de reprendre le nom complet de l'ancêtre honoré.

mais pour nous, bercé par ses cris agressants, il garderait toujours son surnom de *Corneille*.

L'hiver omnipotent de ce pays nous donna l'occasion de passer de bons moments ensemble. Nous chantions et dansions dans la salle des fêtes ou jouions au jeu de crosse sur la crique déblayée en formant des équipes de trois personnes qui se disputaient amicalement la pelote en cuir gelée, pendant que les tout-petits dormaient emmitouflés dans leurs chaudes pelisses.

Nous avons bien mérité ces moments de paix que nous savourions en cette fin d'année 1676.

## CHAPITRE 20

1677-1678

### *Le Pré carré* montre les dents

Pendant ce temps, en Europe, la France, toujours en butte contre la ligue des Nations formée par le prince d'Orange, prenait les villes des Flandres les unes après les autres : Bouchain, Valenciennes, Cambrai et Gand tombèrent aux mains des Français après que le génial maréchal Vauban eut entrepris le siège systématique de ces cités. Ne disait-on pas : « Ville fortifiée par Vauban = ville imprenable et ville assiégée par Vauban = ville prise ! »

La guerre sur mer se déroulait surtout en Méditerranée. La flotte d'Abraham Duquesne, qui soutenait les Siciliens révoltés contre l'Espagne, défit l'armada hispano-hollandaise commandée par Ruyter en 1676 à la bataille de Stromboli, où leurs flottes furent incendiées par le vice-amiral de Tourville.

Seule contre tous, la France l'emportait encore ! Il est vrai que Louvois et Colbert avaient fourni les forces nécessaires pour assumer la politique expansionniste du roi. Qu'on en juge par ceci : l'ancienne armée de métier comptait 40 000 hommes de troupes, souvent des mercenaires étrangers qui ne voyaient pas l'intérêt de mourir pour défendre la patrie qui les payait grassement. Pour remédier à ce problème, Louvois avait copié l'idée de Maisonneuve en organisant des milices provinciales. Chaque paroisse devait désigner un certain nombre de célibataires âgés de vingt à quarante ans et groupés en plusieurs compagnies de cinquante hommes. Ces dernières se voyaient chapeautées par des nobles du pays en qui ils devaient naturellement allégeance. Cette nouvelle armée nationale, dévouée au roi autant qu'à la France, s'était vu grossir jusqu'à atteindre les proportions faramineuses de 380 000 hommes, un chiffre considérable pour l'époque, qui ne sera égalé que sous Napoléon 1<sup>er</sup>.

Les soldats, mieux encadrés et régulièrement payés pour leur entretien et celui de leurs chevaux, étaient moins enclins à piller ou marauder les paysans.

Louvois, le secrétaire d'État à la Guerre, avait organisé des corps spécialisés, comme les compagnies de grenadiers, la cavalerie légère des dragons et des hussards. Enfin, d'efficaces bataillons de canonniers et de bombardiers, spécialisés dans la conduite et le tir de pièces d'artillerie, avaient fait des ravages sur les champs de bataille. Les soldats n'avaient pas été oubliés non plus ; piques et mousquets avaient disparu au profit du fusil, plus rapide à charger et surtout, plus léger. En outre, Vauban avait inventé la baïonnette à douille, une lame adaptable au canon d'un fusil tout en lui permettant de tirer ; cette innovation est devenue l'une des principales armes du combat d'infanterie. Son usage permettait d'utiliser l'arme à feu à la fois comme instrument de tir et arme d'estoc pour le combat rapproché. En même temps, elle garantissait la protection du tireur, à qui il fallait une minute pour recharger son fusil. Cette idée géniale a été inspirée par les paysans de Bayonne, lors de la révolte des années 1660. À court de munitions, les hommes avaient fixé des couteaux de chasse au bout de leurs mousquets. De là, cette appellation en leur hommage.

Grâce à Colbert, la marine aussi avait été renforcée comme jamais. Entre 1661 et 1670, le nombre de galères pour la Méditerranée était passé de six à trente, et celui des vaisseaux de guerre chargés de patrouiller dans les océans de dix-huit à cent quarante-cinq !

Plutôt que dans des tavernes, le recrutement de marins s'effectuait désormais par l'incorporation du tiers ou du quart de la population des marins pêcheurs des régions côtières, toutes d'excellentes gens de la mer.

La somme de ces mesures avait fait de la France une force redoutable. Aussi, les négociations amorcées à Nimègue en 1675 aboutirent le 10 août 1678 par un traité de paix. L'Espagne laissait définitivement la Franche-Comté à la France, tandis que les Pays-Bas lui cédaient Saint-Omer, Valenciennes, Cambrai et Maubeuge.

Pour la première fois, dans le nord de la France, on pouvait parler d'une ligne frontière que Vauban s'empressa de fortifier. L'illustre poliorcète créa une muraille de fer et de feu dans le nord et tout autour de l'hexagone qu'il désignait familièrement comme son *Pré carré*, selon une métaphore paysanne, et qui avait pour but d'agrandir son champ clos. S'en était bien fini de la prépondérance espagnole en Occident. La France était désormais la première puissance européenne.

Le grand Roi-Soleil aurait pu contempler son œuvre et se satisfaire du résultat. Hélas, c'était sans compter sur son incommensurable orgueil ou arrogance, qui replongera les pays européens dans un nouveau conflit. Celui-ci durera près de dix ans, de 1688 à 1697, laissant ruines et désolation sur son passage. Toutefois, nous en étions encore loin et une période de paix allait permettre aux pays blessés de panser leurs plaies avant de se jeter à nouveau dessus, tels des fauves enragés.

Revenons à nos préoccupations coloniales, qui semblaient bien futiles comparées aux grands enjeux géopolitiques qui se disputaient sur les champs de bataille de l'autre côté de l'Atlantique. Et pourtant, l'empire commercial envisagé par La Salle et Frontenac influencera le cours de l'Histoire des trente prochaines années en Amérique du Nord, ce qui entraînera l'Europe dans une autre conflagration meurtrière.

Ayant de la suite dans ses idées, au printemps de 1677, La Salle, accompagné de sa compagnie d'artisans et de soldats, entreprit la remontée du fleuve jusqu'au fort Frontenac, situé à l'embouchure du lac Ontario (ou lac des Iroquois), que certains nommaient déjà lac Frontenac.

En premier lieu, ils démolirent les palissades en rondins érigées quatre ans plus tôt sur une pointe servant de rade aux embarcations. De nouveaux murs en pierres de taille transformèrent cette factorerie fortifiée en un véritable ouvrage militaire beaucoup plus vaste de 360 pieds de long et autant de large. En peu de temps, quatre bastions dressèrent leurs pointes-de-diamant, telle une rose des vents, aux quatre points cardinaux. Des remparts de six pieds d'épaisseur à la base, par vingt-quatre pieds en hauteur, défiaient toute intrusion. Creusé dans le roc rosé sédimentaire, abondant dans la région, un fossé de douze pieds de large et six pieds de creux se nourrissait de la rivière Cataracoui.

À l'intérieur des fortifications, de grands logements furent construits : un magasin, un arsenal, une chapelle et un moulin à vent. Armes et munitions s'entassaient dans l'armurerie et neuf canons de fer défendaient la place. Tout autour, un peu de défrichage permettait à des Indiens de venir s'établir sous la protection du fort.

Cette imposante forteresse fit naître des rumeurs voulant que la Nouvelle-France cherchait à envahir les lieux. Peuples iroquois et anglais s'alimentaient ainsi l'un l'autre en suppositions belliqueuses. Les ambassadeurs indiens s'en plaignirent ouvertement à La Salle, qui envoya un messenger au gouverneur afin de le prier de venir en

personne pour apaiser la crainte de ses nouveaux partenaires commerciaux.

Un événement tragique qui aurait pu avoir de graves répercussions survint à ce même moment. Après avoir mangé une salade suspecte, La Salle fut aux prises à des vomissements continuels. Entre deux crises, il supplia qu'on aille me quêrir au Sault-Saint-Louis.

Les deux hommes chargés de cette mission firent diligence et, une semaine plus tard, ils accostèrent leur canot sur la plage de sable clair qui tapissait notre crique. Mis au courant de la situation, Gabriel et moi bouclâmes en peu de temps armes, bagages, fioles et flacons médicaux. Une fois de plus, nous laissons nos femmes se débrouiller sans nous. Il est vrai que nous espérions être partis seulement pour un mois et que Paul ne serait plus désormais le seul homme au domaine.

En écourtant nos nuits de sommeil et sans ménager notre peine, en moins de deux semaines nous arrivâmes à destination en remontant courant, sauts et rapides par des portages fréquents.

Sitôt arrivé au fort nouvellement construit, je me précipitai au chevet du malade ; Cavelier était dans un état lamentable ! Affaibli et déshydraté par les restitutions liquides, autant par voie orale que rectale, que rejetait son organisme pour se débarrasser du poison qui l'infectait. Le pauvre homme était d'une maigreur affligeante. Je m'empressai de lui venir en aide tout en suggérant à mon beau-frère :

— Pendant que je m'occupe de lui, voudrais-tu interroger les domestiques qui lui ont préparé le repas qui l'a rendu malade ?

D'abord, il fallait neutraliser la substance toxique. Une potion préparée par ma savante sœur, diluée dans une tasse d'eau chaude, apporta un peu de réconfort et désaltéra le malade. Ensuite, je demandai des draps propres et une bassine d'eau tiède pour le laver. Sur ces entrefaites, Gabriel revint pour me faire un compte-rendu de son enquête.

— Un dénommé Joly-Cœur Perrot, après y avoir été gentiment sollicité, si tu vois ce que je veux dire, a fini par avouer qu'il avait mélangé du jus de ciguë et du vert-de-gris à la salade qui a été servie à La Salle. Je l'ai fait mettre aux arrêts. Apparemment, il a déjà été à l'emploi des jésuites. Comme tu le sais, ces gens ne voient pas d'un bon œil l'établissement de ce fort à la porte du pays qu'ils convoitent, conclut un peu trop vite mon beau-frère.

La Salle, qui reprenait des couleurs humaines, nous fit part de son hypothèse. D'après lui, les Anglais avaient tout à gagner à le voir disparaître. Puis, une fouille méthodique de la chambre de l'empoisonneur donna des résultats. Des florins d'or, surtout en cours dans la colonie de New York, anciennement La Nouvelle-Amsterdam des Pays-Bas, désignèrent les instigateurs de ce complot... Les Anglais !

Notre enquête et nos soins terminés, nous allions quitter la place quand Frontenac apparut à la tête d'une soixantaine de miliciens, ainsi que de son escorte personnelle aussi voyante que bien armée. Le sévère gouverneur, une fois mis au courant des tenants et aboutissants de l'affaire, fit fusiller sur-le-champ le serviteur convaincu de crime, en souhaitant que ce châtiment serve d'exemple.

Après quoi, monsieur le comte nous pria de rester afin de lui servir de traducteurs lors de ses rencontres avec des chefs iroquois venus s'entretenir avec lui.

— Vous m'aidez aussi de vos précieux conseils, cher ami, me dit-il, toujours affable à mon endroit.

Nous revîmes les principaux interlocuteurs que nous avions rencontrés deux ans auparavant, afin de renouveler nos alliances et leur assurer que cet ouvrage militaire n'avait pas un caractère offensif, mais bien défensif, et qu'il leur servirait de refuge, le cas échéant, s'ils étaient un jour envahis par les Anglais.

La semaine suivante, les députés indiens repartirent chez eux les bras chargés de cadeaux et la tête encore pleine des discours emphatiques du grand Onontio, leur père à la grande chevelure, comme ils l'appelaient respectueusement. La paix était préservée une fois de plus.

Notre retour s'exécuta en six jours tellement nous avions hâte de retrouver les nôtres. Juste à temps pour les récoltes.

À l'automne, Renard argenté pour les Indiens et La Salle pour les Blancs, entièrement remis de son infortune, retourna en France pour quérir auprès du roi la permission d'étendre ses échanges commerciaux aux Illinois, découverts par Louis Jolliet entre 1672 et 1674. Par la même occasion, Cavelier se ferait fort de compléter l'exploration du Mississippi jusqu'à son delta, dans le golfe du Mexique, Subséquemment, il offrirait toute l'immensité des terres découvertes à la couronne de France, moyennant l'exclusivité du commerce des pelleteries, bien entendu.

Enchanté de la tournure des événements relatifs à ce que l'on pourrait qualifier de la crise de 1676 provoquée par la construction de l'ouvrage fortifié sur le lac Ontario, le roi donnera son accord par l'entremise de cette lettre datée du 28 avril 1677, dans laquelle il écrivait à Frontenac :

*Il n'y a qu'à approuver ce que vous avez fait dans votre voyage au fort de Frontenac, pour remettre les esprits des Cinq Nations iroquoises et vous éclaircir des soupçons qu'ils avaient pris, et des raisons qui les pouvaient exciter à faire la guerre. Vous devez tenir la main à maintenir la paix et la bonne intelligence entre ces peuples et mes sujets...*

*Le sieur de La Salle m'a fait part de ses projets d'explorations commerciales, je les approuve et je vous prierais de faciliter son entreprise. (Sic)<sup>55</sup>*

---

55 Chaline Olivier « Le règne de Louis XIV », Flammarion 2005

## CHAPITRE 21

### Noël sauvage

Pendant que La Salle voguait vers sa destinée, nous préparions la maison à affronter vents et froidures en calfeutrant portes et fenêtres avec de l'étoupe de laine.

L'hiver commença tôt en cette année de 1678; dès novembre, un vent glacial venu du Grand Nord balaya la région de son souffle de blizzard et de neige, si bien que le fleuve gela jusqu'au rapide. Un pont de glace, délimité par de petits sapins transplantés à tous les cinquante pieds, reliait la Pointe-Saint-Charles à la Magdeleine sur la Rive-Sud.

Une calèche montée sur d'élégants patins traversait la banquise en provenance de La Prairie. Ce village fortifié, érigé en 1667, montait la garde à la frontière dite civilisée. Sa position dominante, de l'autre côté du fleuve, terminus des voyages en bateau sur le Saint-Laurent, la suite se faisant en canot après un long portage, lui conférait un statut particulier. Sous la froidure saisonnière, ses eaux courantes dormaient à présent sous une carapace glacée. Le père Claude Chauchetière, accompagné d'une de ses ouailles, nous faisait l'honneur de sa visite. Sitôt entrés, les intrépides voyageurs s'ébrouèrent de la neige qui collait à leur fourrure et ôtèrent leur épaisse et chaude pelisse.

— *Kateri!* m'exclamai-je en reconnaissant la jeune Indienne pieuse. *Tu as réussi à rejoindre les tiens qui prient l'Unique Seigneur; Dieu soit loué! Quel bon vent t'amène ici?*

— Pour te remercier de ton intervention et de tes encouragements, je voudrais t'inviter, avec toute ta famille, à ma première communion qui aura lieu le jour de Noël dans notre mission de Saint-François-Xavier de Kahnawake du Saint-Laurent, me signifia Kateri dans un français surprenant.

— *Ce sera avec grand plaisir, Tekakwitha. Ton invitation nous honore,* répondis-je dans sa belle langue modulée.

Nous fîmes un repas simple, mais reconstituant, pour ne pas indisposer nos sobres invités. Nous trempâmes à peine nos lèvres dans le jus de la treille, pour nous contenter principalement de l'eau pure d'une source qui sourdait à flanc de coteau.

Avant le départ de nos visiteurs, Marie-Ève présenta son bruyant bébé d'un an à Kateri pour qu'elle le bénisse.

— *J'en suis indigne. Demandez plutôt au bon père qui m'accompagne*, répliqua la modeste Iroquoise.

— *Non*, insista la Huronne, *je veux que la main pure d'une sœur de sang touche le front de mon enfant pour chasser le souvenir de ceux qui ont fait du mal à ma famille.*

Se pliant à cette insolite supplique, Katheri caressa la tête du nouveau-né en murmurant une prière. Le bébé cessa subitement de pleurer et de crier, avant de se mettre à gazouiller. Précipitamment, toutes les mères allèrent chercher leur progéniture pour la présenter à l'Indienne qui, confuse et rougissante, s'exécuta sans mauvaise grâce.

\*\*\*

Ce fut un Noël particulier que celui de 1677. La mission catholique iroquoise de Kahnawake, anciennement à La Prairie-de-la-Magdeleine, avait emménagé depuis un an en bordure des rapides, juste à l'opposé de notre domaine, *la seigneurie du Sault-Saint-Louis*, qui deviendra un jour le *Récré-O-parc touristique* de Sainte-Catherine la bien nommée.

Avec fébrilité, toute la famille œuvra à la confection d'une crèche, dans laquelle on retrouvait l'Enfant Jésus entouré des saints personnages de Bethléem et des animaux présents lors de cette naissance particulière. La sculpture du bébé divin fut du ressort de Gabriel et la confection des vêtements, de celui des femmes. Paul et moi nous occupâmes de la ménagerie et Laurent créa de beaux personnages bibliques. Catherine, quant à elle, peignit de ravissants visages à tout ce beau monde en bois. Voyant cela, le missionnaire, doué lui aussi pour le dessin, réclama le concours de ma mie dans son projet de produire un catéchisme illustré pour ses ouailles. C'est ainsi que Catherine apporta sa modeste contribution à l'évangélisation des peuples indiens. On peut dire qu'elle fut d'un grand secours avec ses dessins représentant des scènes de la vie courante des Indiens, ce qui ravit ces derniers au plus haut point.

L'ensemble de notre œuvre fut prêt la veille du grand jour. Dans le plus grand secret, nos créations artistiques furent portées au père Chauchetière, qui les installa dans la chapelle avant de tout recouvrir

avec un drap afin que le lendemain, à la messe de minuit, tous aient le plaisir de découvrir la surprise.

Attelés en tandem, nos chevaux Domino et Ange traînaient la calèche où toute la famille se tenait blottie sous les peaux héritées des trois ours de la caverne antédiluvienne. Assis sur le banc du coche avec Gabriel, je dirigeais de la voix plus que du fouet mon attelage en contournant les congères qui bordaient le courant du rapide. Le milieu agité du lit de la grande rivière constituait le seul élément liquide dans ce désert immaculé et figé. Un pont de glace permettait cependant de le traverser en toute sécurité grâce aux balises de petits sapins qui le bornaient.

Des clochettes en laiton accrochées aux licous des chevaux tintinnabulaient au rythme régulier du leur trot. En cas de bourrasque ou de poudrière, cette agréable musique servait à faire savoir aux autres voyageurs aveuglés par la tempête que s'amenait un traineau. Cela prévenait donc les collisions.

La Prairie-de-La-Magdeleine, juchée sur la rive élevée où se précipite le fleuve, dressait ses palissades hérissées en bordure du bassin qui porte son nom. Ce fut le premier lieu de rassemblement de différents peuples indiens. Puis, vers 1672, l'endroit est devenu une bourgade de Blancs.

En 1667, la Compagnie de Jésus avait fait l'acquisition d'un vaste domaine allant de la seigneurie de Longueuil à celle de Châteauguay sur la Rive-Sud du fleuve. Les jésuites n'avaient pas hésité à déménager tout un village indien plus au nord dès que la pression de la colonisation blanche avançait avec son cortège de tentations : jeux d'argent, armes de traite et boissons fortes. Particulièrement l'eau-de-vie, qui faisait des ravages effroyables au sein des communautés démunies contre ce genre de fléau. Donc, pour protéger leurs nouveaux chrétiens, les religieux veillaient à les tenir loin de l'homme blanc. Ils seront relocalisés deux fois avant d'aboutir, en 1716, à un endroit privilégié situé à l'embouchure de la rivière Châteauguay, qui se jette dans la grande rivière Canada (le Saint-Laurent). Ce lieu définitif ne reprit le nom de Kahnawake, que les Anglais, qui n'en étaient pas à une erreur près, avaient orthographié à tort : *Caughawaga* à la suite de leur conquête, qu'à la fin du vingtième siècle.

Nous remontâmes le fleuve sur sa partie glacée pour aborder la terre ferme bien avant les rapides. Là débutait la nouvelle réserve du

Saut-Saint-Louis, blottie sous des arbres géants ! Le fleuve déboulait en de tumultueux rouleaux. Le mugissement des eaux était plus fort que de notre côté. Quelques cabanes et deux longues maisons communautaires constituaient le petit village qui entourait la chapelle, accessible par un chemin de neige glacée. Les enfants du village couraient après notre attelage. Certains braves allèrent même jusqu'à se hisser sur les patins qui chuintaient au contact de la neige cristalline.

À notre plus grand bonheur, vu la température polaire qui régnait, le père missionnaire de cette bourgade d'environ 300 âmes nous reçut chaleureusement.

À l'occasion de Noël, la chapelle était décorée de châles multicolores, de colliers de perles, de fourrures et de branches de sapin. Sur une estrade trônait une cabane rustique qui se voulait la réplique que je me faisais d'une étable au premier millénaire. Mais pour l'instant, ladite cabane restait bien cachée sous un drap blanc. Une poignée de badauds se pressaient aux carreaux givrés pour essayer, mais en vain, de découvrir nos mystères.

Finalement, la foule fut enfin admise dans le cénacle. Heureux, tous se pressèrent pour être aux premiers rangs. Accompagnée de sa sœur et de sa tante Anastasia, Kateri fit son entrée, habillée avec de beaux vêtements neufs en peau de daim, à l'instar de plusieurs des autres néophytes. D'ailleurs, presque tout le monde arborait leurs habits de cérémonie. Évidemment, chacun se demandait ce que pouvait bien cacher la couverture dans le coin. L'attente parut longue, et les officiants ne manquèrent pas de la faire durer jusqu'à minuit.

Enfin, le voile fut lentement retiré. À l'apparition de tous ces personnages bibliques à l'allure si réaliste, des exclamations fusèrent de toutes parts. Le célébrant arriva avec la représentation du Christ qu'il tenait dans ses bras, pour ensuite coucher le divin bébé sur un lit de paille qu'entouraient la Sainte-Famille, l'âne et le bœuf. Les spectateurs se précipitèrent pour contempler cette scène sacrée. Dans un chuchotement, Kateri nous remercia d'avoir contribué à parfaire cette cérémonie.

Puis, le moment tant attendu de la communion arriva, et c'est en extase que la jeune femme reçut le corps du Christ. Ceci fait, elle referma ses bras sur sa poitrine et alla contempler la scène de la Nativité ; un sourire enlumina son beau visage de madone indienne, le lys des Agniers comme les Français la nommeront.

La cérémonie terminée, nous passâmes une agréable nuit dans la maison du missionnaire. Au matin, Tekakwitha se plaignit que tous ses coreligionnaires n'avaient pas eu la chance de contempler la crèche, car malades ou trop vieux, certains ne pouvaient se déplacer.

Qu'à cela ne tienne ! À l'aide de deux perches glissées sous la rustique construction, nous promenâmes, Gabriel, Laurent, Paul et moi, l'étable improvisée de cabane en maison, afin de donner à tous la chance de voir l'Enfant-Jésus et sa famille. Cette initiative se transforma en procession religieuse, accompagnée de chants et de prières.

Plus tard, c'est à regret que nous quittâmes ces bons chrétiens, à charge de revenir les voir plus souvent.

## CHAPITRE 22

### 1678 – 1679. Du renfort bienvenu

Un autre dur hiver passa et, par une belle journée d'avril, la bruyante débâcle des glaces annonça l'arrivée d'un nouveau printemps. Les bourgeons montraient timidement leur nez et les oiseaux migrateurs venaient s'installer dans la crique. De nombreux canards au col vert se mêlaient aux oies blanches et aux outardes colorées en caquetant à qui mieux mieux. De temps en temps, pour varier le menu, j'autorisais Paul à chasser ces délectables sauvagines à l'aide de son arc dont il savait si bien se servir.

Fin mai, la terre asséchée ne demandait qu'à être labourée. Laurent (l'exception confirme la règle) ne rechignait pas à épauler la charrue tirée par Ange. Domino, âgé de vingt-quatre ans et usé par les durs travaux de défrichage, écoulait paisiblement ses derniers jours dans le vert pâturage ombragé qui bordait la rivière, en compagnie de sa génitrice qui elle, comptait trente printemps.

J'attendais impatiemment les premiers bateaux en provenance du vieux pays dans l'espoir de mettre la main sur un de ses rares équidés que la France nous envoyait avec parcimonie. Je m'en étais ouvert à mon père dans la dernière missive que je lui avais envoyée au mois de septembre.

Le premier navire à accoster à Montréal vit une foule impatiente et bigarrée se presser sur la rive, espérant qu'une lettre, qu'une précieuse marchandise, quand ce n'était pas de la parenté. J'étais aux premières loges. Tout en attendant le débarquement des passagers, je me remémorais le coup de canne que j'avais reçu en pareilles circonstances l'année précédente. Ma vie aurait pu s'achever là, n'eût été ma pierre philosophale<sup>56</sup>. Je remerciai intérieurement ma bienfaitrice d'avoir prolongé mes jours.

La nouvelle saison de navigation nous apporta une maigre moisson d'émigrants. Toutes les rumeurs, souvent amplifiées, au sujet de massacres orchestrés par des Iroquois, quand ce n'était pas sur nos hivers rigoureux, décourageaient bien des candidats, d'autant plus que les Français ne sont pas des gens faciles à expatrier. Ceux qui avaient

<sup>56</sup> Du moins, la considérerait-il comme telle à ce moment; ce n'est qu'au cinquième tome que nous découvrirons sa vraie nature.

le courage de quitter la douce France optaient préférablement pour les Antilles, reconnues pour leur climat tropical et leurs savoureux fruits gorgés de soleil. J'espérais que les longues lettres que j'envoyais à mon père et dans lesquelles je décrivais les beautés de ce beau et grand pays eussent un effet d'émulation parmi mes anciens concitoyens.

Non seulement le navire marchand m'apporta des nouvelles du vieux pays, mais en plus, deux solides caisses de matériel agricole nous étaient destinées. Comme si ce n'était pas suffisant, le capitaine me fit descendre dans la cale, où il avait gardé le meilleur pour la fin.

Piaffant d'impatience pour nous faire savoir qu'ils avaient hâte de se dégourdir les pattes sur la terre ferme, deux magnifiques chevaux racés soutenus sous la panse par une large bande en cuir hennirent de contentement à la vue du capitaine.

— C'est moi qui en prenais soin chaque jour, expliqua le brave homme. Votre père m'a promis une prime s'ils arrivaient à destination en bon état. Comme vous pouvez le constater, malgré le long voyage, ils sont en pleine forme !

— Combien mon père vous a-t-il promis ? m'informai-je.

— Un demi-louis par tête.

— Tenez, dis-je en sortant deux louis d'or de ma bourse, vous les avez bien mérités !

Sortis au grand air, l'étalon tout blanc (qui ressemblait, mais en plus svelte, à Crin-Blanc, le père de Domino) et la jument, aussi noire et luisante que La Ziza, poussèrent leur long hennissement. J'en étais si ravi, que cela me fit dresser les poils sur les bras.

Deux solides matelots hissèrent mes lourdes caisses sur la charrette. Un sol<sup>57</sup> à chacun effaça leur fatigue et fit naître un large sourire sur leurs visages burinés par les embruns. Attachées à une longe, nos deux nouvelles montures suivirent. Je rentrai tout de suite, impatient de montrer ces merveilles à la famille.

Une fois l'exaltation de tous passée, j'installai les superbes bêtes dans l'enclos de leur lointaine parenté qui étrangement, les accueillit fort bien. Nous entreprîmes ensuite d'ouvrir la première caisse. Bien calés dans de la paille, nous trouvâmes une charrue démontée d'un

---

57 Il fallait 20 sols pour faire une livre. Les pièces en circulation étaient le denier, dont trois valait un liard, et il en fallait douze pour faire un sol. L'or était utilisé pour les pièces nobles, soit les louis d'or de France, les pistoles d'Espagne, les pièces de Guinée anglaises, les florins hollandais, les thalers autrichiens, et les écus qui représentaient environ 15 livres. En fait, les pièces en or valaient 14 livres, 13 sols et 4 deniers...

tout récent modèle, et d'autres outils agraires : faux, râteaux, bêches, haches, masses, et coins de fer. Des choses rares et difficiles à obtenir... (Les Forges-du-Saint-Maurice ne seront exploitées que dans un demi-siècle.) Dans la seconde malle, des livres, du papier à écrire, des saucissons, un tonneau de vin et de la vaisselle d'étain représentaient pour nous une manne inespérée. Un étui en cuir contenait une longue missive de mon père, dans laquelle il nous faisait part de son soulagement de savoir mes implacables ennemis annihilés. Nous apprîmes avec tristesse, mais sans surprise, le décès de notre chère grand-mère. Après les salutations d'usage, ce post-scriptum m'intrigua :

*P.-S. Un ami qui te veut du bien tient à te remercier pour ton dévouement exemplaire à la cause d'un certain L. S., en soulignant que cela venait du plus profond de son cœur...*

Pourquoi avoir souligné le mot profond ? me demandais-je. Pris d'une idée soudaine, je sortis toute la paille pour inspecter le fond de la caisse. En me servant d'un manche d'outil, j'évaluai la profondeur de l'intérieur, ainsi que celle de l'extérieur. Une différence d'environ trois pouces me paraissait trop épaisse pour de simples planches de fond. À l'aide d'un pied-de-biche, j'entrepris d'arracher le plancher de lattes, pour découvrir un double fond dans lequel étaient blottis des rouleaux de papier remplis de louis d'or à fleurs de lys. Il y en avait 1 300, soit 20 000 livres !

Que faire avec tout cet argent, pensai-je ? Je ne voulais pas agrandir le domaine ni me faire construire une demeure seigneuriale. Il ne me restait qu'à en faire profiter discrètement les œuvres de charité et financer en sous-main l'entreprise colossale de La Salle. Je fis jurer le silence à tous les membres de la famille et amis qui partageaient notre maison.

Quant aux chevaux, d'après mon père, ils arrivaient tout droit de la Camargue, plus précisément de la ferme d'élevage de Dimitri aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Ils étaient des descendants directs de Domino et La Ziza. Je comprenais à présent leur air de famille et avec quelle facilité ils avaient pu intégrer l'enclos de nos farouches destriers ; les liens du sang sont plus forts que tout !

L'été 1678 passa trop vite. En un rien de temps, le feuillage reprit ses belles couleurs de feu.

Fin septembre, une agitation inhabituelle secoua la bourgade. La Salle était de retour avec une trentaine d'hommes. Un messager me porta une missive me priant de me rendre dès le lendemain matin à l'Ouvroir de la Providence.

En selle sur mon nouvel étalon étincelant de blancheur pré-nommé Phébus (autre nom d'Apollon, dieu grec de la beauté et de la lumière, tant je le trouvais beau et lumineux), je gagnai la ferme de pierre sise à la Pointe-Saint-Charles, intrigué par l'appel de ma bonne amie que plusieurs nommaient sœur Bourgeoys... Pour ma part, je préférais l'appeler familièrement Margueritte, comme elle m'en avait donné le privilège, ou madame Bourgeoys devant des tiers, étant donné qu'elle n'était pas dans les ordres religieux, bien que ce fut là son vœu le plus cher<sup>58</sup>.

Dans son austère costume noir et blanc, la bonne dame me reçut avec son amabilité coutumière, en me gourmandant toutefois de ne pas lui rendre visite plus souvent.

— Je sais que vous vous dévouez corps et âme pour ce pays qui a tant besoin d'aide. Justement, un de vos amis, qui lui aussi consacre ses forces et ses énergies pour accroître notre présence dans ce vaste continent tout neuf, vous attend dans mon bureau. Il a pensé que vous y seriez plus à l'aise pour discuter loin des oreilles indiscrètes, indiqua-t-elle avec un charmant sourire en me faisant pénétrer dans son modeste cabinet, devenu soudainement exigü devant l'affluence de visiteurs.

Je fus cordialement accueilli par Cavelier, qui me présenta à ses acolytes :

— Mon cher Jean, voici trois valeureuses recrues qui nous aideront grandement à réaliser nos projets : le chevalier Henri de Tonty, surnommé *Main de Fer* à cause du crochet qui remplace sa main emportée par une grenade espagnole ; le sieur de La Forest, un officier plein de courage qui occupera le fort Frontenac en mon absence, et Dominique La Motte de Lucière, un ancien capitaine du régiment Carignan-Salières. Il a donc une grande connaissance du pays. Nous partons demain pour Katarouaky et de là, nous comptons nous rendre à Niagara pour y construire une factorerie fortifiée et, si nos moyens

<sup>58</sup> En 1698, Margueritte Bourgeoys —son ordre reconnu par l'évêque de Saint-Vallier —prononça enfin ses vœux et prit le voile sous le nom de mère du Saint-Sacrement. Elle s'éteindra le 12 janvier 1700 en odeur de sainteté. Béatifiée en 1950 par Pie XII, elle sera canonisée le 31 octobre 1982, ce qui fera d'elle la première sainte de l'Église canadienne.

nous le permettent, un petit vaisseau de haute mer en bordure du lac Érié. Cela devrait faciliter nos déplacements sur les Grands Lacs. Ce n'est qu'une étape d'une longue route qui nous conduira d'abord dans la vallée de l'Ohio, qui elle, nous mènera au Mississippi et dans ses riches régions giboyeuses, où il s'écoule sur des milles et des milles ! termina La Salle avec emphase.

— Je ne voudrais pas refroidir vos ardeurs ni diminuer votre enthousiasme, mon cher René-Robert, mais n'avez-vous pas l'impression que vous mettez la charrue devant les bœufs en agissant de la sorte ? fis-je remarquer.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit La Salle en haussant les sourcils.

— Ne serait-il pas plus sage de consolider votre entreprise sur les lacs Frontenac (Ontario) et Érié, plutôt que d'étirer votre empire commercial à l'infini ? Et que vont dire les Tsonnontouans si vous trafiquez avec les Illinois sans passer par eux ?

— Les Tsonnontouans ne vont pas chercher leurs pelleteries si loin et de toute façon, ils sont en guerre ouverte avec les Illinois depuis des années ! Le roi m'a donné le mandat de découvrir et d'annexer la vallée du Mississippi pour la couronne. En échange, j'aurai le monopole de la traite dans ces régions. Quand je lui ai fait entrevoir la possibilité de créer une nouvelle colonie sous des latitudes plus clémentes et qui voisinerait les possessions espagnoles du golfe du Mexique, donc des mines d'or du Nouveau-Mexique, son intérêt s'est considérablement accru, même si son coffre est resté désespérément fermé. Les guerres qu'il mène de front contre quatre puissances européennes ont épuisé son trésor. J'ai requis l'aide de mes proches, mais malheureusement, je n'ai pu réunir que cinq mille livres. De son côté, Frontenac m'en a donné autant. Je n'ose vous en emprunter ; vous m'avez déjà beaucoup aidé en Iroquoisie, sans même rien exiger en retour... Sans oublier que vous m'avez sauvé la vie !

— Tenez, dis-je, en tendant à mon interlocuteur une lourde bourse en cuir contenant plus de six cents écus. Faites-en bon usage et soyez prudent lors de vos expéditions. Je vois avec plaisir que vous avez su vous entourer d'hommes de grande valeur pour déléguer votre autorité. Que la Providence protège votre dangereux périple !

La Salle se confondit en remerciements, tout en me promettant qu'il allait faire fructifier mon pactole et qu'il me le remettrait avec

intérêts. Avant de partir, je sollicitai une entrevue avec ma chère Margueritte.

— Je sais que vous avez formulé le désir de reconstruire la petite chapelle en bois pour en faire une en pierre de taille afin d’y honorer comme il se doit la statue de la Vierge Marie dans la chapelle du Bonsecours... Voici ma modeste contribution à votre œuvre, lui annonçai-je en posant l’autre moitié de mon magot sur son bureau.

— La Nouvelle-France a quelque chose d’attrayant pour ceux qui savent goûter ses douceurs et encore plus pour ceux qui l’aiment comme vous l’aimez, répliqua la bonne dame, visiblement émue. Votre aide généreuse et désintéressée est la réponse à mes prières. Celles-ci vous accompagneront tout au long de votre existence, qui sera longue si j’en juge par votre apparence. Vous avez l’air aussi jeune que lors de votre arrivée en 1665 alors que vous aviez vingt ans... Vous en auriez trente-trois, aujourd’hui, si ma mémoire est bonne, non ?

— Il faut croire que l’air de ce pays m’est profitable, répondis-je sans vouloir perturber plus que de raison la conscience de cette femme admirable.

Afin d’éviter d’autres remarques du genre, je décidai de me laisser pousser la barbe, ce qui me donnerait un air plus mature.

\*\*\*

La Salle mena son plan avec application. Dès le début de novembre 1678, au fort Frontenac, qui se dressait sur une pointe formant l’embouchure de la rivière Cataracoui, il expédia le sieur de La Motte, en compagnie du père Hennepin et de seize hommes, à l’autre bout du lac Ontario à bord d’un brigantin de dix tonneaux. Les ambassadeurs commerciaux arrivèrent le 6 décembre à l’entrée de la rivière Niagara. Après moult palabres, ils purent construire un poste de traite fortifié à cinq mille de l’embouchure. Il s’agissait d’un endroit stratégique, un corridor qu’empruntent les Sénèkes lors de leurs incursions guerrières ou commerciales pour atteindre les Grands Lacs.

Dans un premier temps, les Tsonnontouans, chez qui devait s’ériger le fort, dénièrent à La Mothe ce privilège qu’ils refusaient même aux Anglais, pourtant leurs alliés. En apprenant cela, La Salle et Tonty s’empressèrent de s’amener à la rescousse pour réitérer la demande avec toute la diplomatie dont ils pouvaient faire preuve. Puis,

contre toute attente, La Salle parvint à convaincre les Iroquois, ce qui laissa béats d'admiration ses pires détracteurs.

La construction du fort Conty (ou Conti) et du Griffon, un navire de quarante-cinq tonneaux, commença au début de l'année 1679. Le fortin fut nommé fort Conty en l'honneur d'Armand Bourbon, prince de Conty mort en 1666 à l'âge de 37 ans. « Main de Fer » l'avait connu et bien aimé lors d'une campagne guerrière contre l'Espagne. À la suite de la terrible blessure qui lui emporta la main, le prince avait vu à ce que le chevalier de Tonty soit soigné par ses meilleurs chirurgiens ; à la place de sa dextre amputée, on lui posa un crochet qui lui valut son surnom. Dire que le prince de Conty avait envoyé mon père aux galères en se parjurant ignominieusement. Il faut croire que sa repentance était sincère pour avoir changé à ce point.

De retour au domaine, je fis part à Gabriel des derniers événements, et ne fus guère surpris de sa réaction. . .

— Jamais mes indomptables frères n'accepteront qu'une puissance étrangère s'interpose entre eux et les giboyeux territoires de chasse qui entourent le lac Érié. Pas plus qu'elle ne contrôle leurs allées et venues et ne leur enlève leur liberté de mouvement. Depuis des décennies, les Tsonnontouans et les Illinois se font la guerre. Un fragile équilibre fait en sorte que les deux partis se cantonnent sur leur position. La Salle et ses hommes vont rompre cet équilibre et la guerre reprendra de plus belle, prédit mon beau-frère.

— Souhaitons que tu te trompes. Pour ma part, c'est la réaction anglaise que je crains le plus. En annexant les Grands Lacs d'abord, ensuite la vallée de l'Ohio et pour finir, toute la vallée du Mississippi jusqu'au golfe du Mexique, la France emprisonnera les colonies anglaises et L'Iroquoisie dans un cadre restreint et définitif. Même si nous construisions une ligne de fortification sur cette immense frontière, comment pourrions-nous la ravitailler en hommes autant qu'en munitions ? J'ai peur que l'avenir ne me donne raison, dis-je à Gabriel. Le roi n'aura pas tenu compte de mes conseils avisés ; ses coffres sont vides et il cherche désespérément de nouvelles sources de revenus. Des mines d'or seraient les bienvenues. A contrario, il ne nous donne pas les effectifs requis pour satisfaire ses ambitions.

Hélas, je ne m'étais pas trompé. Au printemps de 1679, alors que Frontenac prenait ses quartiers à Montréal en prévision de la foire de fourrure annuelle, le gouverneur me fit part du dernier courrier en-

voyé par Sa Majesté. Celle-ci lui apprenait l'heureuse conclusion des guerres européennes, mais terminait sa lettre par une douche froide.

*Vous ne devez pas vous attendre à ce que je puisse vous envoyer des troupes réglées, parce que je ne l'estime pas nécessaire en l'état où sont les affaires...*

—Avec quoi voulez-vous que j'impose le respect aux Iroquois et surtout aux Anglais si je suis dépourvu d'une armée en règle? fustigea le bouillant gouverneur. Tout ce que j'ai à leur opposer se limite à une milice qui, bien que courageuse et redoutable, ne représente qu'une infime fraction de nos nombreux adversaires. Depuis mon arrivée en ce pays en 1672, je n'ai pas reçu un seul soldat! Chaque année, j'annonce aux turbulents Iroquois la venue imminente d'hommes de troupe. Si au moins j'avais 500 militaires à leur exhiber sous le nez, je pourrais les tenir sous la menace. À force de crier au loup, voilà que maintenant, ils se rient de mes bravades. Maintenant que les Andastes, ennemis héréditaires, sont éliminés ou absorbés, les Iroquois se cherchent un nouveau protagoniste pour assouvir leur esprit belliqueux. Je crains que les Miamis, de la vallée de l'Ohio, et les Illinois, de celle du Mississippi, ne soient dans leur ligne de mire, et, par la force des choses, la Nouvelle-France, puisqu'ils sont devenus nos alliés et partenaires commerciaux.

On pourra accuser Frontenac de tous les péchés du monde, mais pas celui d'être naïf, aveugle ou couard<sup>59</sup>, au contraire de son successeur.

En attendant, La Salle jouait gros, et indisposait plusieurs partis.

Dans le prochain tome, nous verrons ce qu'il adviendra de son empire commercial et des répercussions internationales qui entraîneront la France dans un autre conflit sanglant...

## Fin de l'épisode

---

<sup>59</sup> Encore là, Aiglon fait preuve de sévérité envers le futur gouverneur Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre que l'on ne pourrait taxer de couardise, mais plutôt d'incompétence ou d'indécision, ce qui serait plus juste... Laissons la couardise pour le suivant: Jacques-René de Brisay, marquis de Denonville!

## BIBLIOGRAPHIE

Chaline, Olivier. *Le règne de Louis XIV*. Flammarion 2005

De Fontbrune, Jean-Charles. *Nostradamus médecin et prophète*. Éditions du Rocher 2000

Desrosier, Léo-Paul. *Iroquoisie*, tome 3 et 4. Septentrion 1998

Dickason, Olive Patricia. *Les Premières Nations du Canada*. Septentrion 1996

Dubé, Jean-Claude. *Les Intendants de la Nouvelle-France*. Fides 1984

Frégault, Guy. *Iberville le conquérant*. Guérin 1996

Galletier, Agnès. *Les chevaux*. Éditions Milan 2005

Havard, Gilles et Vidal, Cécile. *Histoire de l'Amérique française*. Flammarion 2003

Howarth, David. *Navires de combat - La grande aventure de la Mer*. Éditions Time-Life 1979

Lacoursière, Jacques et Bizier, Hélène-Andrée. *Nos racines*, tomes 2 et 3 - Les éditions Transmo, 1979

Lacoursière, Jacques. *Histoire populaire du Québec, des origines à 1792*. Septentrion 1995

Moody, Raymond. *La vie après la vie*. Robert Laffont 1977

Prévost, Robert. *Montréal la folle entreprise*. Stanké 1991

Radisson, Pierre-Esprit. *Journal 1682-1683 - Les débuts de la Nouvelle-France*. Stanké 1979

Villette-Mursay, Philippe (de). *Mes campagnes de mer sous Louis XIV*. Tallandier 1991

W.J. Eccles. *Canada under Louis XIV – 1663 – 1701*- Toronto, Éditeur McClelland et Stewart 1964

Whipple A.B.C. *La Grande Aventure de la Mer : Vaisseaux de ligne* – Éditions Time-Life 1979

Sans oublier l’outil précieux que représente le dictionnaire biographique en ligne du Canada, rempli d’informations pertinentes sur l’Histoire, ainsi que le dictionnaire Larousse, dans lequel vous pourrez retracer les différentes étapes des parcours suivis en vous référant aux cartes internationales, nationales et départementales. Quant au Web, c’est devenu une source de renseignements indispensables et bien utiles dont je ne pourrais plus me passer.

À tous ces médias, j’offre mes plus sincères remerciements.

Jacky Albert Pachès

